

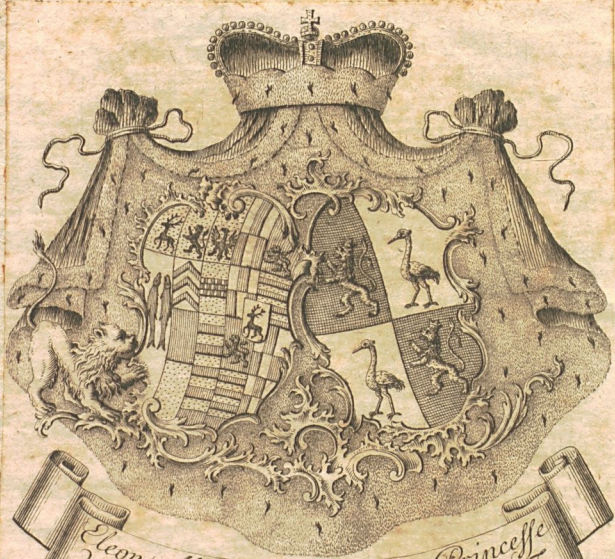
MIN
NS
III

5



50 40

R



Eleon. Maximil. Christine Princesse
de Stolberg née Comtesse de Reus J.







M A G A S I N

D E S

E N F A N S,

O U

D I A L O G U E S

ENTRE

une sage G O U V E R N A N T E

ET

plusieurs de ses E'LEVES de la première
D I S T I N C T I O N ,

DANS lesquels on fait *penser, parler, agir* les jeunes gens
suivant le génie, le tempérament, & les inclinations
d'un chacun.

ON y représente les *défauts* de leur âge, & l'on y montre
de quelle manière on peut les en *corriger* : on s'applique
autant à leur *former le cœur*, qu'à leur *éclairer l'esprit*.

ON y donne un *Abrégé de l'Histoire Sacrée*, de la *Fable*, de
la *Géographie*, &c. : le tout rempli de *réflexions utiles*,
& de *contes moraux* pour les amuser agréablement; & écrit
d'un stile simple & proportionné à la tendresse de leurs
années :

PAR

Made/ LE PRINCE DE BEAUMONT.

T O M E I V .

A L O N D R E S,

Se vend chez J. HABERKORN, dans *Gerard-Street, Soho*;
& chez les Libraires de cette ville.

1756.

MAGASIN

M. N. F. A. M. S.

DIAGNOSTICUS

ENTRIS

AT. GOD. BRUNNEN





LE
MAGASIN
DES
ENFANS.

XXIV. DIALOGUE.

Vingt & deuxiême Journée.

Madem. BONNE.

JE vous ai promis un conte, mes
Enfans, je veux vous tenir parole ;
mais auparavant je veux vous dire,
que *Lady Tempête* a été douce com-
me un mouton, & qu'elle n'a fait
qu'une seule faute, qu'elle a réparée
sur le champ : aussi, je l'aime de tout
mon cœur, & elle me disoit ce matin,
qu'elle n'avoit jamais été si contente
dans toute sa vie, que pendant ces

TOM. IV.

R r r

730 XXIV. DIALOGUE.

trois jours. Au reste, si elle peut corriger son orgueil & sa colère, comme je l'espère, elle deviendra fort aimable ; car elle aime l'étude, elle ne manque pas d'esprit, & a le cœur fort bon.

Lady TEMPETE.

Vous êtes bien bonne de m'encourager.

Madem. BONNE.

Je vous assure, ma chère, que je ne serai jamais plus aise, que quand je pourrai vous louer avec justice : cela est bien plus agréable que de gronder. Je ne vivrois pas longtems, si j'avois souvent des scènes pareilles à celles que nous eumes !a dernière fois, mais je veux l'oublier. Ecoutez donc mon conte, Mesdames.

Il y avoit une fois une fée qui vouloit épouser un Roi ; mais comme elle avoit une fort mauvaise ré-

XXIV. DIALOGUE. 731

putation, le roi aima mieux s'exposer à toute sa colère, que de devenir le mari d'une femme, que personne n'estimerait ; car il n'y a rien de si fâcheux, pour un honnête-homme, que de voir sa femme méprisée. Une bonne fée, qu'on nommoit *Diamantine*, fit épouser à ce Prince, une jeune princesse qu'elle avoit élevée, & promit de le défendre contre la fée *Furie* ; mais peu de tems après, *Furie*, ayant été nommée reine des fées, son pouvoir, qui surpasseoit de beaucoup celui de *Diamantine*, lui donna le moyen de se venger. Elle se trouva aux couches de la reine, & doua un petit prince qu'elle mit au monde, d'une laideur que rien ne put surpasser. *Diamantine*, qui s'étoit cachée à la ruelle du lit de la reine, essaya de la consoler, lorsque *Furie* fut partie. Ayez bon courage, lui dit-elle ; malgré la malice de votre ennemie, votre fils sera fort heureux un jour. Vous le nommerez *Spirituel*,

& non seulement il aura tout l'esprit possible, mais il pourra encore en donner à la personne qu'il aimera le mieux. Cependant, le petit prince étoit si laid, qu'on ne pouvoit le regarder sans frayeur : soit qu'il pleurât, soit qu'il voulût rire, il faisoit de si laides grimaces, que les petits enfans, qu'on lui amenoit pour jouer avec lui, en avoient peur, & disoient, que c'étoit la bête. Quand il fut devenu raisonnable, tout le monde souhaitoit de l'entendre parler, mais on fermoit les yeux, & le peuple, qui ne fait la plus part du tems ce qu'il veut, prit pour *Spirituel* une haine si forte, que, la reine, ayant eu un second fils, on obligea le roi de le nommer son héritier ; car dans ce pais-là, le peuple avoit le droit de se choisir un maître. *Spirituel* céda sans murmurer la couronne à son frère, & rebuté de la sottise des hommes, qui n'estiment que la beauté du corps, sans se soucier de celle de l'ame, il se retira dans une solitude,

où, en s'appliquant à l'étude de la sagesse, il devint extrêmement heureux. Ce n'étoit pas là le compte de la fée *Furie*; elle vouloit qu'il fût misérable, & voici ce qu'elle fit pour lui faire perdre son bonheur.

Furie avoit un fils nommé *Charmant*; elle l'adoroit, quoiqu'il fut la plus grande bête du monde. Comme elle vouloit le rendre heureux, à quelque prix que ce fût; elle enleva une princesse qui étoit parfaitement belle; mais, afin qu'elle ne fût point rebutée de la bêtise de *Charmant*, elle souhaita qu'elle fût aussi sotte que lui. Cette princesse, qu'on appelloit *Astre*, vivoit avec *Charmant*, & quoiqu'ils eussent seize ans passés, on n'avoit jamais pu leur apprendre à lire. *Furie* fit peindre la princesse, & porta elle-même son portrait dans une petite maison, où *Spirituel* vivoit avec un seul domestique. La malice de *Furie* lui réussit, & quoique *Spirituel* fût, que la princesse *Astre* étoit dans le palais de son ennemie,

il en devint si amoureux, qu'il résolu d'y aller : mais en même tems, se souvenant de sa laideur, il vit bien qu'il étoit le plus malheureux de tous les hommes, puisqu'il étoit sûr, de paroître horrible aux yeux de cette belle fille. Il résista longtems au désir qu'il avoit de la voir ; mais, enfin sa passion l'emporta sur sa raison, Il partit avec son valet, & *Furie* fut enchantée de lui voir prendre cette résolution, pour avoir le plaisir de le tourmenter tout à son aise. *Astre* se promenoit dans un jardin avec *Diamantine*, sa gouvernante ; lorsqu'elle vit approcher le prince, elle fit un grand cri, & vouloit s'enfuir ; mais *Diamantine* l'en ayant empêchée, elle se cacha la tête dans ses deux mains, & dit à la fée : ma bonne, faites sortir ce vilain homme, il me fait mourir de peur. Le prince voulut profiter du moment, où elle avoit les yeux fermés pour lui faire un compliment bien arrangé, mais c'étoit comme s'il lui

XXIV. DIALOGUE. 735

eut parlé latin, elle étoit trop bête pour le comprendre. En même tems, *Spirituel* entendit Furie qui rioit de toute sa force, en se moquant de lui. Vous en avez assez fait pour la première fois, dit elle au prince ; vous pouvez vous retirer dans un appartement, que je vous ai fait préparer, & d'où vous aurez le plaisir de voir la princesse tout-à-votre aise. Vous croyez peut-être, que *Spirituel* s'amusa à dire des injures à cette méchante femme ; mais il avoit trop d'esprit pour cela ; il favoit qu'elle ne cherchoit qu'à le fâcher, & il ne lui donna point le plaisir de se mettre en colère. Il étoit pourtant bien affligé ; mais ce fut bien pis, lorsqu'il entendit une conversation d'*Astre* avec *Charmant* ; car elle dit tant de bêtises, qu'elle ne lui parût plus si belle de moitié, & qu'il prit la résolution de l'oublier, & de retourner dans sa solitude. Il voulut auparavant prendre congé de *Diamantine* ; quelle fut sa surprise, lorsque cette

fée lui dit, qu'il ne devoit point quitter le palais, & qu'elle savoit un moyen de le faire aimer de la princesse. Je vous suis bien obligé, madame, lui répondit *Spirituel*; mais je ne suis pas pressé de me marier. J'avoue qu'*Astre* est charmante, mais c'est quand elle ne parle pas; la fée *Furie* m'a guéri, en me faisant entendre une de ses conversations: j'emporterai son portrait, qui est admirable, parcequ'il garde toujours le silence. Vous avez beau faire le dédaigneux, lui dit *Diamantine*; votre bonheur dépend d'épouser la princesse. Je vous assure, madame, que je ne le ferai jamais, à moins que je ne devienne sourd, encore faudroit-il que je perdisse la mémoire, autrement je ne pourrois m'ôter de l'esprit cette conversation. J'aimerois mieux cent fois épouser une femme plus laide que moi, si cela étoit possible, qu'une stupide avec laquelle je ne pourrois avoir une conversation raisonnable, & qui me feroit trembler, quand je serois en compagnie avec elle, par la crainte de lui entendre dire une impertinence, toutes les fois qu'elle ouvreroit la bouche. Votre frayeur me divertit, lui

XXIV. DIALOGUE. 737

dit *Diamantine*; mais, prince, apprenez un secret, qui n'est connu que de votre mère & de moi. Je vous ai doué du pouvoir de donner de l'esprit à la personne que vous aimeriez le mieux; ainsi vous n'avez qu'à souhaiter: *Astre* peut devenir la personne la plus spirituelle, elle sera parfaite alors; car elle est la meilleure enfant du monde, & a le cœur fort bon. Ah, Madame, dit *Spirituel*, vous allez me rendre bien misérable; *Astre* va devenir trop aimable pour mon repos, & je le serai trop peu pour lui plaire; mais n'importe, je sacrifie mon bonheur au sien, & je lui souhaite tout l'esprit qui dépend de moi. Cela est bien généreux, dit *Diamantine*, mais j'espère que cette belle action ne demeurera pas sans récompense. Trouvez-vous dans les jardins du palais à minuit; c'est l'heure où *Furie* est obligée de dormir, & pendant trois heures, elle perd toute sa puissance. Le prince s'étant retiré, *Diamantine* fut dans la chambre d'*Astre*; elle la trouva assise, la tête appuyée dans ses mains, comme une personne qui rêve profondément. *Diamantine* l'ayant ap-

738 XXIV. DIALOGUE.

Pellée, *Astre* lui dit : Ah ! Madame, si vous pouviez voir ce qui vient de se passer en moi, vous seriez bien surprise. Depuis un moment je suis comme dans un nouveau monde : je réfléchis, je pense ; mes pensées s'arrangent dans une forme, qui me donne un plaisir infini, & je suis bien honteuse en me rapellant ma répugnance pour les livres & pour les sciences. Eh bien, lui dit *Diamantine*, vous pourrez vous en corriger : vous épouserez dans deux jours le prince *Charmant*, & vous étudierez ensuite tout à votre aise. Ah ! ma bonne, répondit *Astre*, en soupirant, seroit-il bien possible que je fusse condamnée à épouser *Charmant* ? il est si bête, si bête, que cela me fait trembler ; mais dites moi, je vous prie, pourquoi est-ce que je n'ai pas connu plutôt la bêtise de ce prince ? C'est que vous étiez vous-même une sote, dit la fée ; mais voici justement le prince *Charmant*. Effectivement, il entra dans sa chambre avec un nid de moineaux dans son chapeau. Tenez dit-il, je viens de laisser mon maître dans une grande colère, parcequ'au lieu de lire ma leçon, j'ai été dénicher ce nid.

Mais

XXIV. DIALOGUE. 739

Mais votre maître a raison d'être en colère, lui dit *Astre*; n'est-il pas honteux qu'un garçon de votre âge ne fache pas lire. Oh! vous m'ennuyez aussi bien que lui, répondit *Charmant*, j'ai bien affaire de toute cette science: moi, j'aime mieux un cerf volant, ou une boule, que tous les livres du monde. Adieu, je vais jouer au volant. Et je serois la femme de ce stupide, dit *Astre*, lorsqu'il fut sorti? Je vous assure, ma bonne, que j'aimerois mieux mourir que de l'épouser. Quelle différence de lui, à ce prince que j'ai vu tantôt! Il est vrai, qu'il est bien laid; mais, quand je me rapelle son discours, il me semble qu'il n'est plus si horrible: pourquoi n'a-t-il pas le visage comme *Charmant*? Mais, après tout, que sert la beauté du visage? Une maladie peut l'ôter; la vieillesse la fait perdre à coup sûr, & que reste-t-il alors à ceux qui n'ont pas d'esprit? En vérité, ma bonne, s'il falloit choisir, j'aimerois mieux ce prince, malgré sa laideur, que ce stupide qu'on veut me faire épouser. Je suis bien aise de vous voir penser d'une manière si raisonnable, dit *Diamantine*; mais j'ai un conseil à vous donner. Cachez soigneusement à *Furie* tout votre esprit;

VOL. IV. S s s tout

est perdu si vous lui laissez connoître le changement qui s'est fait en vous. *Astre* obéit à sa gouvernante, & si-tôt que minuit fut sonné, la bonne fée proposa à la princesse de descendre dans les jardins : elles s'affirent sur un banc, & *Spirituel* ne tarda pas à les joindre. Quelle fut sa joie ! lorsqu'il entendit parler *Astre*, & qu'il fût convaincu qu'il lui avoit donné autant d'esprit, qu'il en avoit lui-même. *Astre* de son côté étoit enchantée de la conversation du prince ; mais lorsque *Diamantine* lui eut appris l'obligation qu'elle avoit à *Spirituel*, sa reconnoissance lui fit oublier sa laideur, quoiqu'elle le vit parfaitement ; car il faisoit clair de lune. Que je vous ai d'obligation, lui dit-elle, & comment pourrai-je m'acquiter envers vous ? Vous le pouvez facilement, répondit la fée, en devenant l'épouse de *Spirituel*, il ne tient qu'à vous de lui donner autant de beauté, qu'il vous a donné d'esprit. J'en serois bien fâchée, répondit *Astre* ; *Spirituel* me plait tel qu'il est ; je ne m'embarasse guère qu'il soit beau, il est aimable, cela me suffit. Vous venez de finir tous ses malheurs, dit *Diamantine* : si vous eussiez succombé à la tentation de le

XXIV. DIALOGUE. 741

rendre beau, vous restiez sous le pouvoir de *Furie* ; mais à présent, vous n'avez rien à craindre de sa rage. Je vai vous transporter dans le royaume de *Spirituel* : son frère est mort, & la haine, que *Furie* avoit inspirée contre lui au peuple, ne subsiste plus. Effectivement, on vit revenir *Spirituel* avec joie, & il n'eut pas demeuré trois mois dans son royaume, qu'on s'accoutuma à son visage ; mais on ne cessa jamais d'admirer son esprit.

Lady CHARLOTTE.

Mais, pourquoi la princesse ne donna-t-elle pas la beauté à *Spirituel* ? Car elle ne savoit pas que cela la remettroit sous la puissance de *Furie*.

Madem. BONNE.

C'est qu'*Astre* étoit devenue une personne d'esprit, & qu'une fille, qui a du bon sens, ne se soucie pas d'épouser un bel homme.

Lady SPIRITUELLE.

Pourquoi cela, ma Bonne ?

Madem. BONNE.

C'est que presque toujours un bel homme est un sot, tout amoureux de sa propre figure, tout rempli de son mérite, tout occupé du soin de son ajustement, comme une femme ; or, vous sentez bien, qu'il n'y a rien de plus méprisable qu'un homme comme cela.

Lady TEMPETE.

Cela est vrai, ma Bonne, je connois un homme qu'on appelle

Madem. BONNE.

Il ne faut pas nommer les personnes, quand on veut en dire quelque chose de mal. Finissez donc ce que vous vouliez nous dire, mais ne dites pas le nom de ce gentil-homme.

Lady TEMPETE.

Eh bien, il met trois heures tous les jours à s'ajuster ; comme seroit une femme. Outre son nom, que je ne dirai pas,] on l'appelle *Narcisse*.

Miss MOLLY.

Qu'est-ce que veut dire ce nom, s'il vous plaît ?

Madem. BONNE.

C'est que *Narcisse* étoit un jeune homme, extrêmement beau, qui devint amoureux de sa propre figure qu'il voyoit dans une fontaine bien claire. Il appelloit cette belle figure, qui ne pouvoit pas venir, comme vous pensez bien, & il eut tant de douleur de ne pouvoir la faire sortir de l'eau, qu'il en mourut ; & les dieux le changèrent en fleur. Depuis ce tems, quand un homme aime trop sa figure, on l'appelle *Narcisse*. Disons présentement un mot de la Géographie. Qu'elle est la province, qu'on trouve au Nord-Est de la France ? Répétez-moi cela, *Lady Sensée*.

Lady SENSEE.

Les Païs-Bas François. On les appelle François, parcequ'il y a les Païs-Bas Hollandois, & ceux qui appartiennent à la maison d'Autriche.

Lady MARY.

Qu'est-ce que cela veut dire, la maison d'Autriche.

Madem. BONNE.

C'est comme qui diroit la famille d'Autriche. Pour bien entendre la Géographie Historique, il faut connoître les *principales familles de l'Europe*. Ecoutez bien ceci, mes enfans. Quand je dis, *les principales familles de l'Europe*, je ne veux parler que de celles des principaux rois. La première famille, ou maison de l'Europe, est celle d'*Autriche*. Depuis un grand nombre d'années, ce sont les princes de cette maison qui ont été empereurs ; mais, présentement c'est un prince de la maison de Lorraine. Auparavant, ce prince étoit maître de cette province, que vous voyez à l'Est de la France : mais il n'étoit pas roi, car la Lorraine, depuis bien long-tems, est un duché.

Lady MARY.

J'entends, le duc de Lorraine étoit un duc, comme le Papa de *Lady Tempête*.

Madem. BONNE.

Non, ma chère. Il y a de deux sortes de ducs, de princes, de comtes & de marquis. Les uns, qui sont nés dans un royaume qui a un maître, ils sont de grands seigneurs, comme le Papa de *Lady Tempête*, mais ils ne sont pas souverains; les autres sont absolument les maîtres de leur país, parcequ'il n'y a point de roi, & on dit qu'ils sont princes souverains.

Miss MOLLY.

Et quel privilège leur donne leur souveraineté?

Madem. BONNE.

Je viens de vous le dire; ils sont maîtres dans leur país, ils peuvent faire faire des pièces d'or, d'argent, ou d'autre métal, où est leur image; & dans leur país, ces pièces servent à acheter les choses dont on a besoin: c'est ce qu'on appelle avoir le droit de faire battre monnoie. Ils peuvent encore accorder la vie à un criminel qui seroit condamné à être pendu. Il faut

être prince souverain, pour faire battre monnoie, & accorder la vie à un criminel. N'oubliez donc pas ce que c'est qu'un prince souverain. La seconde maison de l'Europe est celle de *Bourbon*, qui descend de *Hugues Capet*. On partage cette famille en deux, & on appelle cela deux branches, l'ainée, & la cadette, c'est-à-dire, que deux princes de la maison de *Bourbon* font souverains. La famille du prince ainé, qu'on appelle la branche ainée, régné en France: la famille, ou la branche qui sort du cadet, régné en Espagne. La maison de *Brandebourg* régné en Prusse, Celle de *Brunswik*, unie à celle de *Stuart*, par les femmes, régné en Angleterre. La maison de *Savoie*, régné en Sardaigne, & dans le Piémont. L'Electeur de *Saxe* régné en Pologne. Les descendans de *Gustave*, régnent en Suède. Il n'y a plus de considérable que la maison des Czar; mais je ne la connois que depuis *Pierre le Grand*, & je ne sai pas son nom. Je sai seulement qu'elle est fort ancienne.

Lody T E M P E T E.

Permettez-moi de vous dire une chose, ma Bonne. Vous me disiez l'autre jour, que vous ne faisiez pas grand cas de mon titre ; cependant vous nous faites remarquer aujourd'hui, qu'il y a des maisons plus anciennes, & plus grandes les unes que les autres ; c'est donc quelque chose d'être forti d'une grande maison.

Madem. B O N N E.

Certainement, ma chère, c'est quelque chose. Vous savez que tous les hommes font fortis de Noé : ils sont donc tous égaux par leur nature, & sont parens ; comme tous les Israélites étoient parens entre eux. Mais les hommes, qui sont égaux par leur nature, ne le sont pas par les qualités de l'ame, du corps, & de l'esprit ; & voilà ce qui a produit la noblesse. Il étoit juste d'honorer particulièrement ceux qui étoient meilleurs que les autres, ou qui avoient quelques talens, qu'ils faisoient servir à rendre leurs frères plus heureux. Ces hommes-là furent donc honorés avec justice ; & pour encourager

leurs enfans à leur ressembler, aussi bien que par respect pour la mémoire de leurs pères, on les honnora aussi. C'est donc quelque chose d'être sorti d'une famille noble, & ancienne. Car cela suppose, qu'on a eu quelque grand-père qui a eu des talens, ou des vertus supérieures aux autres ; mais remarquez que cela oblige les enfans, à suivre l'exemple de leurs pères, sans quoi il ne seroit pas juste de les honorer pour les vertus d'autrui. Concevez cela par un exemple. Nous avons en France une coutume fort sotté : s'il se trouve dans une famille un coquin, qui se fasse pendre, toute la famille est deshonorée, quand même elle seroit composée des plus honnête-gens du monde : & personne ne voudroit épouser une fille, ou une sœur de cet homme qui auroit été pendu.

Lady CHARLOTTE.

Mais cela est fort injuste ; ce n'est pas ma faute, si mon père, mon frère, ou mon cousin, est un mal honnête-homme ; on ne doit me mépriser que pour mes propres actions.

XXIV. DIALOGUE. 749

Madem. BONNE.

Et il ne seroit pas juste non plus, de vous honorer pour les actions d'autrui ; & seulement parceque vos ancêtres étoient honnêtes-gens, & avoient un mérite supérieur. C'est une chose estimable d'être née d'une ancienne maison ; mais il est mille fois plus glorieux de faire entrer la noblesse dans sa maison, par une action héroïque, que de la trouver toute établie, & de ne rien faire pour la soutenir.

Lady SPIRITUELLE.

On ne doit donc pas de respect aux rois, & aux grands seigneurs, quand ils ne sont pas vertueux.

Madem. BONNE.

Il y a de deux sortes de respect, mes enfans. Celui qui est dans le cœur, & qu'on a pour les personnes vertueuses : or celui là n'est dû qu'aux honnêtes-gens, & nous ne devons pas l'avoir pour les rois, & les grands qui deshonnorent leurs rangs par leurs vices. Mais il y a un respect ex-

térieur, qui consiste à obéir aux rois & aux magistrats, parcequ'ils tiennent la place de Dieu sur la terre ; à leur rendre certaines marques de respect extérieur. Le bon ordre demande qu'on conserve ce second respect : c'est à-dire, qu'on doit honorer le titre, l'autorité, & le rang, dans le tems même qu'on méprise souverainement la personne. Retenez bien ceci, mes enfans ; vous êtes toutes filles de condition, c'est-à-dire, que vous êtes toutes dans l'obligation d'être plus vertueuses que les autres ; si vous y manquez, je ne vois plus en vous, qu'une fille de Noé, cousine du porteur de chaise, quoique d'un peu loin ; je respecterai votre titre, c'est-à-dire, que je vous ferai la révérence, quand vous passerez à côté de moi ; mais d'ailleurs, je vous estimerai moins que votre arrière petit cousin, le porteur de chaise ; car, peut-être, que s'il eût eu quelque grand-père aussi honnête-homme que les vôtres, ou qu'il eût reçu votre éducation, il seroit beaucoup plus vertueux que vous.

Lady

Lady SENSEE.

Mais, ma Bonne, la noblesse a-t-elle toujours été la récompense de la vertu ? *Nemrod*, qui a été le premier roi des Assyriens, étoit un ambitieux. Ne voyons-nous pas tous les jours, qu'on devient noble quand on a beaucoup d'argent ? Dans deux cens ans, les enfans de ces nobles diront, qu'ils sortent d'une maison ancienne, & si leurs pères ne s'étoient pas enrichis par des moyens injustes, ils ne seroient aujourd'hui que des personnes du peuple, & sans titre.

Madem. BONNE.

Votre réflexion est excellente, ma chère. On abuse de tout. La noblesse, qui ne devoit être que la récompense des vertus & des talens, est devenue le prix de l'ambition, de l'avarice, & de plusieurs autres crimes. Cela nous prouve encore mieux que tout ce que j'ai dit, que la noblesse de nos ayeux, est un titre bien mince, & bien équivoque, & qu'il ne faut compter que sur celle qu'on acquiert par ses propres actions. Mais cet

T t

abus des moyens d'acquérir la noblesse, montre toujours, quelle a été l'intention des hommes, en l'accordant à quelques uns d'entr'eux. On ne pensoit pas à l'ambition de *Nemrod*, lorsqu'on lui accorda le titre de roi, mais seulement aux grands services qu'il avoit rendus à la société, en tuant les bêtes sauvages, & en accoutumant les jeunes gens à l'obéissance militaire. Un homme s'enrichit dans le commerce, on lui vend des titres de noblesse, ou on lui en accorde : c'est qu'on suppose, qu'il s'est comporté en honnête homme, & que ses richesses sont le prix de son application, & de son travail. Mais il est tems de répéter nos histoires. Commencez, *Miss Molly*.

Miss MOLLY.

Samuel alla trouver *Saül*, & lui dit : Dieu t'ordonne par ma bouche, d'aller faire la guerre aux Amalécites, car la mesure de leurs péchés est pleine ; c'est pourquoi, tu les tueras depuis le premier jusqu'au dernier, aussi bien que toutes leurs bêtes ; car leurs crimes ont rendu tout ce qui leur

appartient, abominable aux yeux du Seigneur. *Saül* & les Israélites marchèrent donc contre les Amalécites, & remportèrent la victoire. Ils tuèrent toutes les bêtes qui étoient maigres ; mais ils conservèrent toutes celles qui étoient grasses, sous prétexte d'en faire un sacrifice au Seigneur ; & *Saül* n'osa les empêcher. *Saül* lui-même désobéit à Dieu, en sauvant la vie à *Agag*, roi des Amalécites. Alors, Dieu parla à *Samuel*, & lui dit : *Saül* a négligé mes ordres, c'est pourquoi, je l'ai abandonné, & j'ai choisi un autre roi pour mon peuple. *Samuel* fut fort affligé ; car il aimoit *Saül*. Il fut trouver *Saül*, & lui annonça les paroles du Seigneur ; & comme ce prince vouloit s'excuser, en disant qu'on avoit gardé ces bêtes pour les sacrifier à Dieu, *Samuel* lui répondit : *Dieu aime mieux l'obéissance que le sacrifice*. Ensuite, *Samuel* commanda, qu'on fit venir *Agag*, qui étoit gras, & qui trembloit de toutes ses forces. Le prophète lui dit : parceque tu as fait pleurer un grand nombre de mères, en faisant mourir leurs enfans avec ton épée ; de même, je ferai pleurer ta mère aujourd'hui. Et *Samuel* le tua. Il vouloit

ensuite se retirer, mais *Saül* lui dit : j'ai péché, demandez miséricorde au Seigneur pour moi. Et comme il retenoit le prophète par son manteau, il en déchira un morceau. *Samuel* lui dit : comme tu as déchiré ce manteau & ôté ce morceau de dessus mon corps ; de même Dieu ôtera de toi le royaume d'Israël, pour le donner à un homme plus fidèle. *Saül* dit au prophète : si le peuple s'apperçoit que le Seigneur m'a rejeté, il ne voudra plus m'obéir ; c'est pourquoy, je te prie, viens avec moi, afin que le peuple, nous voyant ensemble, ne fache pas que Dieu ne veut plus de moi. *Samuel* eut encore cette complaisance pour *Saül*, mais ce fut la dernière ; car il ne le vit plus le reste de sa vie.

Lady CHARLOTTE.

Puisque *Saül* confessoit son péché, & qu'il en demandoit pardon ; pourquoy Dieu, qui est si bon, ne lui pardonnoit-il pas ?

Madem. BONNE.

Dieu connoit le fond des cœurs, ma chère, il voyoit que *Saül* n'étoit faché de

XXIV. DIALOGUE. 755

l'avoir offensé, que parceque cela lui feroit perdre son roïaume. Vous voyez bien, qu'il fut content, lorsque *Samuel* eut paru devant le peuple avec lui. S'il eût été vraiment repentant de sa faute, il eût dit au prophète, que le Seigneur m'ôte mon roïaume, j'en suis content, pourvû qu'il me pardonne mon péché; je suis sure que Dieu lui auroit pardonné. Voyez vous, mes enfans, il faut être fâché d'avoir péché, parceque cela déplaît à Dieu, & non pas parceque le péché nous a attiré quelque malheur. Un gourmand, qui meurt, parcequ'il a trop mangé, est bien fâché d'avoir été gourmand, non, pas parceque cela offense Dieu, mais, parceque sa gourmandise le fait mourir. Vous sentez bien, que cette douleur du péché n'est pas bonne, & c'étoit là, la douleur de *Saül*. Continuez, *Lady Mary*.

Lady MARY.

Dieu dit à *Samuel*, va à *Bethléem* dans la maison d'*Isaï*, car j'ai choisi un de ses fils pour être roi. Quand *Samuel* vit l'ainé de ses fils, qui étoit grand & bienfait, il crut que c'étoit celui que le Seigneur avoit

choisi ; mais Dieu lui dit : ce n'est point celui-là ; car je ne regarde pas à la taille d'un homme, mais à son cœur. Et les sept fils d'*Isaï* passèrent devant *Samuel*, mais le Seigneur n'en choisit aucun, & le prophète lui dit : n'avez vous point d'autres enfans ? *Isaï* lui dit : j'ai encore un jeune fils, nommé *David*, qui garde mes troupeaux. On fit venir *David*, qui étoit petit & beau de visage, & le Seigneur ayant fait connoître à *Samuel*, que c'étoit celui qu'il avoit choisi, il répandit sur lui une phiole d'huile pour le sacrer. Depuis ce tems, l'esprit du Seigneur fut avec *David*, & *Saül*, au contraire, fut livré au mauvais esprit, qui le tourmentoit si fort, qu'il entroit en fureur. On dit à *Saül*, que, s'il faisoit jouer de la harpe devant lui, il feroit foulagé, & comme *David* jouoit fort bien de cet instrument, le roi le demanda à son père. Aussi-tôt que *Saül* eut vu *David*, il l'aima, & lui faisoit porter ses armes ; & toutes les fois que le malin esprit le tourmentoit, *David* jouoit de la harpe, & il étoit foulagé.

Madem. BONNE.

Continuez, *Lady Charlotte.*

Lady CHARLOTTE.

Il y avoit parmi les Philistins un géant, nommé *Goliath*, qui étoit armé d'une manière terrible. Il vint défier les Israélites au combat, mais personne n'osoit l'attaquer. Cependant, *David* étoit retourné garder ses moutons, & son père lui dit, d'aller porter des vivres à ses frères, qui étoient au camp. Quand il y fut arrivé, il vit le géant qui se mocquoit des Israélites, & de leur Dieu, ce qui facha *David*, & il demanda, quelle feroit la récompense de celui qui tueroit cet homme ? On lui répondit, que le roi lui donneroit sa fille en mariage. Le frère de *David*, qui entendit la demande qu'il faisoit, lui dit, qu'il étoit un orgueilleux, & qu'il feroit bien mieux de retourner garder son troupeau. *Saül*, ayant appris les questions que faisoit *David*, lui dit : mon ami, est-ce que tu voudrois combattre le géant ? tu n'es qu'un enfant. *David* lui répondit : pendant que je garde les troupeaux de mon père, un lion &

un ours sont venus les attaquer ; je les ai déchirés, & je pense que Dieu, qui ma délivré de la gueule du lion & de l'ours, peut aussi me délivrer de la main du géant. Alors *Saul* donna ses propres armes à *David*, mais les ayant trouvées trop pésantes, il prit seulement sa fronde, c'est-à-dire, une machine pour jeter des pierres, & il ramassa aussi cinq cailloux. Le géant, voyant *David*, qui avoit l'air d'un jeune garçon fort délicat, se moqua d'un tel ennemi, & lui dit : est-ce que tu me prends pour un chien, que tu viens avec des pierres & un baton ? mais je vais te tuer, & je donnerai ton corps à manger aux oiseaux. *David* lui répondit : tu crois être en sûreté avec tes armes ; mais je viens au devant de toi, armé de la puissance du Seigneur, qui me fera remporter la victoire. En même tems, il courut contre le géant, & lui lança une pierre, qui lui entra dans le front, & le tua, & *David* lui coupa la tête avec sa propre épée. Les Philistins, voyant le géant mort, s'enfuirent, & les Israélites en tuèrent un grand nombre. On fit de grandes réjouissances pour cette victoire, & les femmes chantoient,

XXIV. DIALOGUE. 759

en jouant des instrumens : *Saül en a tué mille, & David dix mille.* Ces paroles donnèrent une grande jalousie au roi, & il commença à ne plus aimer *David*, car tout réussissoit à ce jeune homme, parceque Dieu étoit avec lui ; mais *Jonathan*, fils de *Saül*, fut plus juste que son père ; il admira la belle action de *David*, & lui fit présent de l'habit qu'il portoit ; car en ce tems-là, c'étoit la plus grande marque d'estime qu'on pût donner à une personne : Et il aima toujours *David*.

Lady MARY.

J'avois pitié de *Saül* ; mais je commence à ne l'aimer guère, car il étoit bien méchant d'être jaloux de *David*, qui lui avoit rendu un si grand service, & fait une si belle action.

Madem. BONNE.

Il y a eu plusieurs princes qui ont ressemblé à *Saül* ; ils étoient jaloux de leurs sujets qui avoient fait de belles actions. Assemblément, cela est bien bas, & bien injuste.

Faites encore une réflexion, Mesdames. *David* ne dit pas à *Saül*, c'est par ma force que j'ai tué un lion & un ours, c'est par ma force que je vaincrai *Goliath*; c'est toujours par le secours du Seigneur, qu'il avoue avoir vaincu ces terribles animaux, & c'est encore par le secours du Seigneur qu'il espère vaincre *Goliath*. On est bien fort, mes enfans, quand on met toute sa confiance en Dieu. *Lady Tempête*, vous avez des ennemis à combattre plus forts que ceux que *David* a vaincus; vous n'en viendrez pas à bout vous toute seule, cela est impossible; mais, si le Seigneur combat avec vous, vous remporterez la victoire: il faut donc, ma chère amie, lui demander continuellement son secours.

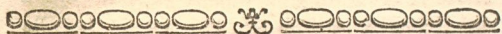
Lady SPIRITUELLE.

Ma Bonne, vous nous avez dit, en parlant des provinces de France, que la Lorraine étoit au Nord-Est, comment cette province peut-elle appartenir à la France, puisque l'empereur étoit duc de Lorraine?

XXIV. DIALOGUE. 761

Madem. BONNE.

Pour vous expliquer cela, il faudroit vous raconter une grande histoire ; mais il est trop tard aujourd'hui, je commencerai par là, la première fois. *Lady Mary*, cela fera bien plus joli qu'un conte de fée, car tout ce que je vous dirai, sera vrai.



XXV. DIALOGUE.

Vingt & troisième Journée.

Lady MARY.

VOUS nous avez promis pour aujourd'hui, une histoire sur la Lorraine.

Madem. BONNE.

Je tiendrai ma parole, mes enfans ; mais auparavant, il faut que je vous apprenne la différence qu'il y a entre un royaume *électif*, & un royaume *héréditaire*.

Lady MARY.

Qu'est-ce que veulent dire ces deux mots ?

Madem. BONNE.

On dit qu'un roïaume est *électif*, quand les fils du roi ne sont pas rois après lui, & que le peuple peut donner la couronne à un homme qui n'est pas de la famille roïale ; & on dit que le roïaume est *héréditaire*, quand la loi oblige les peuples à reconnoître pour maître le fils de leur roi, ou son plus proche parent.

Le roïaume de *Pologne* est électif, mes enfans : c'est le peuple qui se choisit un roi. Or le roi de *Suède*, ayant fait la guerre aux Polonois, les obligea de chasser leur prince, & d'en nommer un autre. Ce nouveau roi se nommoit *Stanislas*, & il étoit le meilleur prince du monde ; mais le roi détrôné lui ayant fait la guerre, *Stanislas* ne fut pas le plus fort, & fut obligé de se sauver, déguisé avec un seigneur de la Cour. Ce seigneur portoit la bourse, où étoit tout l'argent de *Stanislas*. Un jour que ce Seigneur donoit de l'argent à un homme, on vint

vint lui dire, qu'on le demandoit pour une affaire pressée ; il sortit, & par bonheur il oublia de remettre la bourse dans sa poche, car on vint dire à *Stanislas*, que les ennemis venoient pour le prendre, & il fut obligé de se sauver. Or jugez, combien il auroit été embarrassé, si ce seigneur n'avoit pas oublié la bourse sur la table ; car tout l'argent du pauvre prince étoit dedans. *Stanislas* pria des hommes qu'il rencontra, de lui aider à se sauver ; mais c'étoit de méchantes gens, qui lui firent souffrir toutes sortes de maux, pendant plusieurs jours qu'il resta avec eux ; ils le mençoient à tous momens de le livrer aux ennemis ; car, quoiqu'ils ne fussent pas que c'étoit le roi, ils pensoient que c'étoit un grand seigneur de la Cour ; & si on eût pris *Stanislas*, on l'eut fait mourir. Il se sauva pourtant heureusement, & passa plusieurs années dans les états d'un prince, qui lui donna une retraite. Vous sentez bien, mes enfans, qu'il avoit perdu tout son bien ; mais comme il étoit bon chrétien, il se soumettoit à la volonté de Dieu & vivoit content. Il avoit une fille, qui étoit aussi bonne que son père. Une autre en sa

place, seroit morte de chagrin, de voir que son père n'étoit plus roi ; mais pour elle, elle disoit : apparamment qu'il est mieux pour mon père, d'avoir perdu sa couronne, que de l'avoir gardée, puisque Dieu l'a permis comme cela. Dieu voulut récompenser la piété & la sagesse de cette princesse, & pour cela, il inspira à un prince, qui gouvernoit la Farnce, de la faire épouser au roi de France, quoiqu'elle fût plus âgée que lui, & qu'elle ne fût pas très belle. Le roi l'épousa & l'aima beaucoup, parcequ'elle étoit très vertueuse. Quelque tems après, il y eut une grande guerre, & quand on fit la paix, ce fut à condition que le duc de Lorraine donneroit son país à *Stanislas*, & qu'il prendroit en la place, un país plus riche, qui est en Italie, & qu'on nomme la Toscane. Depuis ce tems, qui étoit dans l'année 1737, *Stanislas* est duc de Lorraine, où il n'est occupé que du soin de rendre ses peuples heureux, & de faire du bien aux pauvres, & quand il sera mort, la Lorraine appartiendra au roi de France.

Lady MARY.

Ce prince *Staniflas* est donc encore en vie.

Madem. BONNE.

Et sa fille aussi, ma chère, elle est reine de France : & comme elle avoit sacrifié sa couronne au bon Dieu, il lui a rendu une bien plus riche ; une couronne héréditaire, au lieu d'une élective. Car on ne sacrifie jamais rien au Seigneur, qu'il n'en rende beaucoup davantage, souvent en cette vie ; mais toujours sûrement dans l'autre.

Miss MOLLY.

Vous dites, que la couronne de France est héréditaire, c'est donc à dire, que quand le roi meurt, le peuple est obligé de laisser monter sur le trône son fils, ou sa fille, s'il en a, ou son plus proche parent.

Madem. BONNE.

Dans le royaume de France, les filles ne peuvent pas hériter de la couronne, parce

qu'une loi défend aux filles d'hériter des terres Saliques, c'est-à-dire, des terres nobles, ou comme l'on dit, des fiefs, ou titres nobles. Vous voyez, que la couronne est le plus noble de tous les titres ; ainsi, par cette loi, les filles n'en peuvent hériter. Ce n'est pas de même en Angleterre, en Espagne, dans la Moscovie, &c. La couronne peut tomber en quenouille, c'est-à-dire, que quand le roi meurt sans garçons, sa fille ainée monte sur le trône. Parlons maintenant des autres provinces que l'on trouve au Nord de la France. La première, qui est au Nord-Est, est l'*Alsace*. Cette province n'appartient à la France que depuis le seizième siècle ; sa capitale est *Strasbourg*, sur le Rhin.

Miss MOLLY.

Qu'est-ce qu'un siècle, ma Bonne ?

Madem. BONNE.

C'est cent ans, ma chère. Tous les peuples du monde ont choisi un grand événement pour marquer les années. Ainsi, les enfans de Noé avoient pris le déluge

pour *ère*, c'est-à-dire, pour le tems duquel ils commençoient à compter, cela s'appelle *ère*. Les Grecs comptoient les années par leurs assemblées, qui se tenoient tous les cinq ans dans la ville d'Olimpe : ainsi l'espace de cinq années faisoit une Olimpiade, & l'on disoit, un tel homme a vécu la dixième, ou la vingtième Olimpiade. L'*ère* des Grecs étoit donc le tems où l'on avoit commencé à s'assembler à Olimpe. Les Romains avoient pris pour leur *ère*, l'année dans laquelle Rome avoit été bâtie ; ainsi ils disoient, nous avons fait telle guerre l'an deux cens de Rome, c'est-à-dire, deux cens ans après que Rome a été bâtie. L'*ère* des Chrétiens est la naissance de *Jésus Christ* ; ainsi, si je vous demande, dans qu'elle année sommes-nous ? ma chère, que me repondrez vous ?

Miss MOLLY.

Nous sommes dans l'année 1756.

Madem. BONNE.

Qu'est-ce que cela veut dire, *Lady Spirituelle* ?

Lady SPIRITUELLE.

Cela veut dire, qu'il y a cette année 1756 années, que Jésus Christ est venu au Monde.

Lady MARY.

Mais, j'entends souvent parler de Jésus Christ: je dis tous les jours dans ma prière, que je crois en *Jésus Christ*, savez vous bien, ma Bonne, que je ne comprends pas fort bien ce que je dis.

Madem. BONNE.

C'est que vous répétez votre prière comme un perroquet, sans y faire attention. Finissons notre Géographie, & après cela, ma chère, vous répéterez votre simbole, & je vous ferai remarquer ce que vous y dites, touchant *Jésus Christ*; en attendant que nous ayons fini d'apprendre l'Écriture sainte, qu'on appelle l'Ancien Testament, c'est l'histoire de tout ce que Dieu a fait pour les hommes avant la naissance de *Jésus Christ*: ensuite, quand vous saurez bien cette histoire, nous apprendrons le Nouveau

XXV. DIALOGUE. 769

Testament, c'est-à-dire, l'histoire de *Jésus Christ* pendant le tems qu'il a été sur la terre.

Nous avons parlé de l'Alsace & de sa capitale. La capitale de la Lorraine est *Nanci*. Après la Lorraine, en tirant au Nord-Ouest, on trouve les *Pais-Bas François*, dont la capitale est *l'Isle*. En allant toujours vers l'Ouest, on trouve la *Picardie*, dont la capitale est *Amiens*, sur la rivière de Somme : ensuite, on trouve la *Normandie*, dont la capitale est *Rouën*, sur la rivière de Seine ; & enfin tout au Nord-Ouest, on trouve la *Bretagne*, dont la capitale est *Rennes*, sur la rivière de la *Vilaine*. J'aurois bien des choses à vous faire remarquer sur ces provinces ; mais j'ai promis à *Lady Mary* de lui faire réciter le simbole : ainsi, nous parlerons de ces provinces la première fois. Répétez votre simbole, *Lady Mary*.

Lady MARY.

*Je crois en Dieu le Pere Tout-puissant,
le Créateur du ciel & de la terre ; & en Jésus
Christ son Fils unique, notre Seigneur.*

Madem. B O N N E.

Vous dites tous les jours, que *Jésus-Christ* est le *Fils unique* de Dieu, du Tout-puissant, de celui qui a créé le ciel & la terre; vous ajoutez, qu'il est *notre Seigneur*, notre Maître, notre Roi, notre Juge, celui qui a droit de nous donner des loix; car le mot de *Seigneur* veut dire toutes ces choses. Voyons présentement ce qu'a fait *Jésus Christ*.

Lady M A R Y.

Il a été conçu du Saint Esprit, est né de la Vierge Marie, a souffert sous Ponce Pilate, a été crucifié, est mort, a été enseveli, est descendu aux enfers; le troisième jour, il est ressuscité des morts, est monté aux cieux, est assis à la droite de Dieu le Père Tout-puissant, d'où il viendra juger les vivans & les morts.

Madem. B O N N E.

Jésus Christ, qui est votre Seigneur, comme nous l'avons remarqué, est venu au Monde par la vertu du Saint Esprit, & est né d'une fille qu'on nommoit *Marie*: mais pourquoi *Jésus Christ* s'est-il fait homme?

XXV. DIALOGUE. 771

lui qui est Dieu ; pour reconcilier Dieu son Père avec les hommes, qui étoient tous des pécheurs ; pour venir faire pénitence de nos péchés, & les expier, en souffrant & en mourant sous Ponce Pilate. Dieu est si juste, qu'il faut nécessairement qu'il punisse le péché, & *Jésus-Christ*, pour l'amour de nous, s'est offert à ce châtiment. Si vous voulez savoir, combien le péché est horrible, remarquez combien *Jésus Christ* a souffert pour nous en obtenir le pardon. Les méchans l'ont pris, l'ont lié, lui ont donné des soufflets, lui ont craché au visage ; après cela, ils l'ont déchiré à coups de fouets ; ensuite, ils lui ont enfoncé une couronne d'épine sur la tête, enforte que les épines entroient dans sa chair. Représentez vous *Jésus Christ* dans cet état, mes enfans ; son corps tout déchiré, le visage couvert de crachats & de sang caillé, qui avoit décollé des blessures que les épines avoient fait à sa tête ! Eh bien, mes enfans, tout cela n'est rien ; dans ce misérable état, on lui a mis sur les épaules une grande croix qu'on l'a obligé de porter sur une grande montagne : il étoit si foible, qu'il est tombé dans le chemin ; mais, ne croyez pas, qu'on lui ait

ôté cette lourde croix, on s'est contenté d'obliger un homme à lui aider. Quand il a été sur cette montagne, on l'a couché sur cette croix, & puis, on a pris de gros cloux, pour lui percer les pieds & les mains avec ces cloux, & ensuite, on l'a laissé mourir sur cette croix. Vous pleurez, mes pauvres enfans, & vous en avez bien du sujet; car enfin, c'étoit pour l'amour de vous qu'il a souffert tous ces tourmens: c'étoit pour vous empêcher d'aller en enfer: c'étoit pour vous obtenir la grace d'aller au ciel. Si vous aviez commis un crime, & qu'on vous eût condamnée à être pendue, & que je fisse dire au roi: Sire, pardonnez à Lady *Spirituelle* & à Lady *Tempête*; que le roi me répondit: cela ne se peut pas, elles ont commis un crime, il faut qu'elles soient punies; & que je disse ensuite au roi: Eh bien, Sire, pardonnez leur, & je serai pendue à leur place. N'est-il pas vrai, que vous ne m'oublieriez jamais, & que vous en diriez tous les jours de votre vie? Cette pauvre bonne, sans elle je serois pendue il y a bien long-tems: cette femme m'aimoit beaucoup, puisqu'elle a fait cela; si elle pouvoit revenir à la vie, je lui donnerois

XXV. DIALOGUE. 773

tout mon bien, & je l'aimerois plus que toute chose au monde.

Lady TEMPETE.

Oh ! ma Bonne, je suis une grande misérable, une grande ingrate, de n'avoir pas seulement pensé à tout ce que *Jésus Christ* a souffert pour moi, pendant que j'aime tant ceux qui me font du bien. L'autre jour, ma cousine *Sensée* vous demanda permission de manger avec moi dans la cuisine, afin que je fusse moins honteuse ; Eh bien, je n'oublierai jamais cette bonté qu'elle a eue pour moi, quand je vivrois cent ans ; je l'aimerai à cause de cela, & pourtant je ne pense pas aimer *Jésus-Christ*, qui a fait bien d'avantage pour moi.

Madem. BONNE.

Vous avez fait bien pis, ma chère ; c'est qu'au lieu de l'aimer, vous l'avez beaucoup offensé. *Jésus Christ* dit à votre cœur : mon enfant, quand tu te mets en colère, quand tu manques à ton devoir, tu m'offenses, moi qui t'ai tant aimée ; je te prie,

774 XXV. DIALOGUE.

corrige toi, deviens bonne, car sans cela, tu n'iras pas en paradis, & ce sera inutilement que j'aurai tant souffert pour toi d'y aller. Cependant vous fermez vos oreilles, & vous méprisez ses remontrances ; n'est-il pas vrai, que c'est être plus barbare, que les tigres & les lions ?

Lady SPIRITUELLE.

Je vous assure, ma Bonne, que cela vient de ce qu'on ne pense pas à toutes ces choses. Je récite tous les jours le simbole ; mais avec moins d'attention que je ne ferois une chanson.

Lady MARY.

Je ne pourrai plus m'empêcher de pleurer, quand je le dirai : & puisque *Jésus Christ*, qui m'aime tant, ne me demande que d'être bonne, je vous assure que je n'oublierai rien de ce que vous me direz pour me corriger. Mais, dites-moi, ma Bonne, comment est-ce qu'il y a eu des hommes assez méchants, pour faire tant souffrir *Jésus Christ* ? quel mal leur avoit-il fait ?

Madem.

Madem. BONNE.

Jésus Christ étoit né parmi les Juifs, & descendoit d'*Abraham* & de *David*, & voici ce qu'il avoit fait parmi les Juifs. Il avoit guéri leurs malades, réssuscité leurs morts, fait du bien à tout le monde : mais il reprochoit aux prêtres & à des hipocrites, qu'on nommoit les Pharisiens, il leur reprochoit, dis-je, leur hipocrisie & leurs autres vices. D'ailleurs, le peuple suivoit *Jésus Christ*, qui leur faisoit tant de bien : ces méchans hommes en conçurent une telle jalousie, qu'ils étoient comme des enragés, & qu'ils trompèrent le peuple, en leur disant, que *Jésus Christ* étoit un méchant, & ainsi on le fit mourir de la façon cruelle & barbare que je vous ai dit ; mais trois jours après il sortit vivant de son tombeau, & après avoir resté encore quarante jours sur la terre, il monta au ciel en présence de plusieurs personnes, il y est assis à la droite de Dieu son Père, d'où il viendra juger tous les hommes à la fin du monde. Mais nous verrons toutes ces choses plus amplement, quand nous ap-

VOL. IV.

X x x

prendrons l'histoire du Nouveau Testament comme je vous l'ai promis. Achevons auparavant l'histoire de l'Ancien Testament que nous avons commencée.

Lady MARY.

La colère & la jalousie de *Saül* contre *David* augmentant tous les jours, il résolut de le faire périr. Il lui dit donc, qu'il lui donneroit sa fille *Michol* en mariage, pourvu qu'il tuât cent Philistins ; car il pensoit que *David* en trouveroit un à la fin, qui le tueroit lui-même ; mais le Seigneur protégeoit *David*, qui tua deux cens Philistins au lieu de cent, & *Saül* fut forcé de lui donner sa fille. Mais un jour que *David* jouoit de la Harpe devant lui, *Saül* voulut le percer de sa halebarde, *David* se sauva dans sa maison, & le roi envoya des soldats pour le prendre. *Michol*, sa femme, le descendit par la fenêtre, & mit une poupée dans son lit avec le bonnet de son mari, & elle dit aux soldats, qu'il étoit malade, ainsi *David* eut le tems de se sauver. *Jonathan* fit tout ce qu'il pût pour engager son père à rendre son amitié à *David* ; mais comme il vit qu'il n'y pouvoit pas

réussir, il conseilla à son ami de s'enfuir, & ils se jurèrent devant le Seigneur une amitié éternelle. *David*, en se sauvant, fut chez le grand-prêtre *Abimélec*, & le pria de lui donner quelques pains & des armes. Le grand-prêtre, qui ne savoit pas que *David* étoit brouillé avec *Saül*, lui donna cinq pains, & l'épée de *Goliath*; mais un Iduméen, serviteur de *Saül*, ayant vu cela, le dit à son maître, qui ordonna à ses soldats de tuer le grand-prêtre avec toute sa famille, quoique *Abimélec* lui fit voir qu'il étoit innocent. Les soldats, n'osant mettre la main sur le prêtre du Seigneur, *Saül* commanda à l'Iduméen de le tuer, ce qu'il fit sur le champ. Et il tua quatre vingt & cinq des sacrificateurs; il fit détruire aussi une ville qui appartenoit à ces sacrificateurs, & fit tuer les femmes & les enfans, même ceux qui l'étoient encore.

Lady CHARLOTTE.

Oh, le méchant homme que *Saül*!
Comment est-ce que Dieu ne le punit pas ?

Madem. BONNE.

Donnez vous patience ; Dieu souffre long-tems le pécheur, il amasse ses crimes ; mais enfin sa bonté se lasse, & il vient un moment, où il fait partir le tonnerre, qu'il avoit retenu si long-tems suspendu sur sa tête. Continuez, *Lady Charlotte.*

Lady CHARLOTTE.

Saül poursuivoit *David* dans tous les lieux, où il croyoit pouvoir le rencontrer. Or, un jour, que *David* étoit caché dans le fond d'une caverne avec soixante de ses gens, *Saül* eut un besoin, qui l'obligea d'y entrer : or vous savez bien, mes Dames, que quand on sort du grand jour, & qu'on entre dans un lieu obscur, on ne voit rien ; *Saül* ne vit donc pas *David*, mais *David* le vit fort bien, & ceux, qui étoient avec lui, lui conseilloyent de le tuer ; mais *David* lui répondit : Dieu me préserve de mettre la main sur mon roi ; sur celui qu'il a sacré de son huile sainte. Il se contenta donc de lui couper un morceau de son habit, encore en eut-il regret après, craignant

d'avoir manqué de respect à son roi. Quand *Saul* fut sorti, *David* monta sur le rocher qui étoit sur la caverne, & appella *Saül*, en lui disant : Seigneur, pourquoi écoutez-vous les discours de ceux qui vous parlent mal de moi ? puisque j'ai pu couper un morceau de votre habit, je pouvois aussi vous tuer ; mais je vous ai respecté, parce que vous êtes mon roi : le Seigneur fera juge entre vous & moi, car il fait, que vous me persécutez injustement, moi qui suis devant vous comme une puce. *Saül*, ayant entendu ces paroles, dit : n'est ce pas votre voix, mon fils *David* ? Et il pleura, & dit encore : vous êtes plus juste que moi, & je connois à votre bonté, que Dieu vous a certainement choisi pour vous donner la couronne ; jurez-moi devant Dieu, que quand vous serez monté sur le trône, vous ne ferez point mourir ma famille. *David*, le lui ayant juré, le roi se retira. *Jonathan* avoit fait la même prière à *David*, & lui avoit dit : ayez bon courage, mon père ne peut vous faire périr, & il fait très bien, que vous serez roi d'Israël ; pour moi, je ne serai point jaloux de vous voir sur le trône, & je serai très con-

tent d'être le premier après vous. Car le prince *Jonathan* aimoit *David* plus que sa vie.

Lady MARY.

Je suis bien contente de voir *David* bon ami avec *Saül*, aparament que le roi ne chercha plus à lui faire du mal, après la bonté que *David* avoit eu de ne le point tuer.

Madem. BONNE.

Un méchant cœur ne se corrige pas comme cela, mes enfans. Il y a des momens, où il est honteux de sa méchanceté; mais il oublie bientôt cette honte pour retourner à sa méchanceté, comme vous verrez que fit *Saül*.

Lady SPIRITUELLE.

Ce méchant roi avoit un bon fils, & j'aime *Jonathan* de tout mon cœur. J'espère que *David* lui aura fait beaucoup de bien, quand il sera devenu roi.

Madem. BONNE.

David n'eut pas ce plaisir, ma chère, & *Jonathan* fut tué avant que *David* fut roi ; mais nous verrons cela la première fois. Continuez *Miss Molly*.

Miss MOLLY.

Samuel mourut en ce tems là, & *David* fut dans le désert, proche de la montagne de Carmel. Il y avoit dans ce quartier un homme, nommé *Nabal*, qui étoit extrêmement riche, mais fort brutal, & il avoit une femme très belle & très prudente, nommée *Abigail*. *David*, ayant su que *Nabal* faisoit tondre ses bêtes en Carmel, lui envoya quelques uns des siens, pour lui faire son compliment, & lui représenter, que, pendant tout le tems qu'ils avoient été dans le désert avec ses bergers, il avoit eu soin qu'on ne lui fit pas tort en la plus petite chose, & qu'ainsi, il le prioit, selon la coutume, de lui faire un petit présent. *Nabal*, au lieu de répondre à cette politesse, répondit à ceux qui lui avoient été envoyés : je ne connois point *David* ; le monde est plein de ces serviteurs qui suient

leurs maîtres. *David*, ayant appris cette brutalité, partit avec quatre cens hommes, & jura de faire périr, lui & tous ceux qui lui appartenoient. Un des bergers de *Nabal*, ayant appris cette résolution, fut trouver *Abigail*, & lui dit : ces gens nous ont gardé bien fidèlement, & cependant notre maître a excité leur colère par sa brutalité, & ils viennent pour le détruire. *Abigail* se leva promptement, & ayant préparé un grand présent de choses prêtes à manger, elle fut au devant de *David*, & lui parla avec tant de sagesse, qu'elle desarma sa colère. Il sentit alors qu'il avoit été sur le point de commettre une grande faute, en se vengeant de *Nabal*, & il remercia cette dame de l'avoir empêché de commettre un crime. *Abigail*, étant retournée à sa maison, trouve son mari dans un grand festin, & comme il étoit ivre, elle ne lui dit rien de ce qui étoit arrivé, jusqu'au lendemain matin. *Nabal* fut si effrayé du péril qu'il avoit couru, qu'il en tomba malade, & mourut huit jours après; alors *David* dit : parceque j'ai sacrifié ma colère & le désir que j'avois de me vanger, le Seigneur m'a vengé lui-même. En même tems, il se souvint d'*Abi-*

gail, & pensant qu'une telle femme, qui avoit eu l'esprit d'arrêter sa colere, étoit un trésor, parcequ'elle l'empêcheroit de faire des fautes, il l'envoya demander en mariage, & l'épousa. Il avoit déjà deux autres femmes, *Michol* & *Abinoham*. Cependant, *Saul*, oubliant que *David* avoit respecté sa vie, assembla encore une armée pour le poursuivre. Etant arrivé dans une plaine, on dressa des tentes pour passer la nuit, & *Abner* gardoit la tente du roi avec des soldats; mais, au lieu de faire bonne garde, ils s'endormirent, & *David* avec un de ses gens, entra jusques dans la tente du roi: celui qui suivoit *David*, lui demanda de tuer *Saul*; mais *David* l'en empêcha, en lui disant: l'homme qui mettra la main sur l'oint du Seigneur, ne fera point innocent. Il se contenta donc, d'emporter la coupe & la hallebarde de *Saül*, & quand il fut bien loin, il cria, & dit à *Abner*: Vous êtes un brave homme, certainement vous avez mérité la mort, pour n'avoir pas gardé le roi. *Saül*, entendant ces paroles, appella encore *David* son fils, & convint qu'il étoit plus honnête homme que lui; il lui promit même

de ne plus chercher à lui faire du mal ; mais *David* le connoissoit trop bien pour ôser se fier à sa parole, & il s'enfuit dans un autre lieu.

Lady SPIRITUELLE.

Il m'impaticente ce *Saül*, avec ses promesses, qu'il ne tient point. Il falloit en vérité, que *David* fût bien bon, de ne pas se débarrasser tout d'un coup d'un homme, qui le persécutoit si cruellement.

Madem. BONNE.

Mais cet homme étoit son roi ; cet homme étoit son beau-père. Parceque *Saül* étoit méchant, falloit-il que *David* devint méchant aussi ? Que deviendroit le monde, mes enfans, si chacun se croyoit autorisé à se venger ? Il faut remettre ce soin à la justice des hommes, & si on ne peut y avoir recours, à la justice de Dieu. *David* venoit d'éprouver, que Dieu l'avoit vengé de *Nabal*, sans qu'il s'en mêlât, & il n'avoit garde de s'exposer une seconde fois à commettre un crime.

Lady TEMPETE.

Mais pourtant avec toute sa patience, *David* étoit très misérable, car il se voyoit à tous momens en danger de perdre la vie. Il étoit obligé de vivre dans les bois, de manquer des choses les plus nécessaires ; & cela, dans le tems, où il étoit le vrai roi, car *Samuel* l'avoit sacré avec l'huile.

Madem. BONNE.

Auriez-vous mieux aimé être à la place de *Saul*, qu'à celle de *David* ?

Lady TEMPETE.

Non, ma Bonne, je n'aurois pas voulu être à la place de *Saul*, je pense qu'il étoit encore plus malheureux que *David*.

Madem. BONNE.

Vous avez bien raison, ma chère. On n'est point à plaindre, quand on est vertueux, & *David* l'étoit. Ce ne font point les accidens de la vie, les incommodités, la pauvreté, qui rendent les hommes malheureux : toutes ces choses font les maux

du corps, or votre corps n'est point vous ; c'est un étranger, l'habit de votre ame : & les maux de ce corps ne sont considérables, qu'à mesure que votre ame y prend intérêt. Si j'aime beaucoup mon habit, je ferai bien fâchée d'y voir une tâche, ou un trou ; mais si je suis raisonnable, je m'en consolerai bien tôt. *David*, en souffrant toutes les incommodités que *Saül* lui occasionnoit, savoit que cela ne gâtoit que son habit ; mais s'il se fût vengé, il auroit gâté son ame ; or cette ame devoit l'intéresser beaucoup plus que son corps, qui n'étoit que son habit, car son ame c'étoit lui-même.

Lady CHARLOTTE.

Mais, ma Bonne, mon corps est moi, aussi bien que mon ame.

Madem. BONNE.

Point du tout, ma chère. Quand vous ferez morte, les vers mangeront votre chair, vos os tomberont en poussière, & cependant vous existerez encore, car votre
ame

XXV. DIALOGUE. 787

ame restera telle qu'elle est. Vous savez bien qu'elle est immortelle.

Lady CHARLOTTE.

On me la dit, mais je ne le conçois pas.

Madem. BONNE.

Vous le concevrez quelque jour, ma chère. Quand nous serons plus avancées, nous parlerons de ces choses qui sont encore trop difficiles pour vous. Voyons présentement, si l'histoire d'*Abigail* ne nous présente point quelque bonne réflexion ?

Lady SENSEE.

Oui, ma Bonne. Je pense, que *David* étoit bien sage, il n'épousa point cette femme, parcequ'elle étoit belle & riche, mais parcequ'elle étoit prudente ; qu'elle l'avoit empêchée de commettre un crime, en calmant sa colère, & qu'il eseroit sans doute, qu'elle lui rendroit le même service en pareille occasion.

VOL. IV. Y y y

Madem. BONNE.

Votre réflexion est très sage, ma chère. La chose la plus précieuse est un ami qui nous aime assez, pour nous avertir, quand nous sommes prêts à faire quelques sottises, & il faut préférer cet ami aux dons les plus précieux, ainsi *David* agit en homme de bons sens, en épousant *Abigail*.

Lady MARY.

Mais il avoit déjà deux autres femmes, ma Bonne; est ce que cela est permis, d'avoir plusieurs femmes?

Madem. BONNE.

Cela étoit permis autrefois, ma chère; mais cela ne l'est plus aujourd'hui parmi les Chrétiens, parceque *Jesus Christ* le leur a défendu.

Lady SPIRITUELLE.

J'en suis bien aise. Si un mari pouvoit avoir plusieurs femmes, je ne me marierois jamais; car je ne pourrois pas alors être

XXV. DIALOGUE. 789

maîtresse dans la maison, & je m'imagine-
rois toujours, que mon mari aimeroit mieux
ses autres femmes que moi.

Madem. B O N N E.

C'est-à-dire, que vous êtes disposée à
devenir jalouse, ma très chère ; vous auriez
donc été fort malheureuse, si vous étiez
née à la Chine.

Lady M A R Y.

Est-ce que les Chinois ont plusieurs
femmes ?

Madem. B O N N E.

Oui, ma chère, ainsi que presque tous
les peuples de l'Asie. Comme il nous reste
un demi quart d'heure, je vai vous racon-
ter comme se font les mariages dans la
Chine. Il faut que vous sachiez d'abord,
que dans la Chine les femmes ne sortent
point à pied, & ne voyent jamais d'autres
hommes que leurs pères & leurs maris.

Lady SENSEE.

Comment peut-on donc se marier, ma Bonne ? Est-ce au moins qu'un gentil-homme n'a pas la liberté de voir une fille, quand il veut l'épouser ?

Madem. BONNE.

Ce ne sont pas ceux qui doivent se marier, qui se mêlent de faire le mariage ; ce sont les pères. Un homme, qui a un fils, va trouver un autre homme, qui a une fille. Il s'informe des qualités de cette fille, & s'il croit qu'elle soit convenable à son fils, il la demande pour lui. Le père, l'ayant accordée, va dire à sa fille qu'il vient de la marier. Alors, on lui met ses plus beaux habits, & on l'enferme dans une machine qui est fermée, & on la porte dans la maison de son mari. Le nouveau marié attend avec bien de l'impatience le moment de voir sa femme. Quelquefois il est content de son marché ; d'autrefois sa femme n'est pas de son goût, mais ne croyez pas pour cela qu'il ait de mauvaises façons pour elle ; il a trop de respect

XXV. DIALOGUE. 791

pour son père qui l'a choisie. Il demeure avec elle pendant huit jours, & au bout de ce tems, il lui demande permission de choisir une autre femme parmi celles qu'on lui a données pour la servir. La femme ne lui refuse jamais cette permission; mais cette autre femme, que le mari prend, reste toujours sa servante, & la femme que le père a choisie, reste toujours maîtresse de la maison; les enfans de la servante l'appellent leur mère, & lui sont soumis.

Lady TEMPETE.

Eh bien, cela doit la consoler, puisqu'elle reste toujours la maîtresse; & si la servante étoit insolente, pourroit-elle la punir?

Madem. BONNE.

Sans doute, ma chère, mais cela n'arrive point. La servante fait qu'elle doit respecter sa maîtresse, & travailler à gagner ses bonnes grâces pour elle & ses enfans. La maîtresse, par complaisance pour son mari, & pour s'en faire aimer, traite bien une femme qu'il aime, & tous ces gens

vivent ordinairement dans la meilleure intelligence du monde.

Lady SENSE'E.

Mais ces gens-là sont donc plus raisonnables que les autres peuples. J'ai lu dans la vie de *Denis*, tyran de Syracuse, qu'il avoit épousé deux femmes dans un même jour, & qu'il avoit trouvé le secret de les faire vivre en paix : & j'ai oui dire que cela prouvoit que *Denis* étoit le plus habile homme du monde, parceque rien n'étoit plus difficile que de conserver la bonne intelligence, entre deux femmes qui vivent dans une même maison, & qui doivent partager l'autorité.

Madem. BONNE.

Cet homme avoit d'autant plus de raison, que ces deux femmes de *Denis* avoient chacune des enfans, & qu'il étoit naturel qu'elles cherchassent à les mettre sur le trône ; mais dans la Chine, cela est moins difficile ; si la maitresse a des enfans, ils sont toujours au dessus de ceux de la servante. D'ailleurs, mes enfans, l'éducation

XXV. DIALOGUE. 793

fait tout. Les filles sont instruites dès leur jeunesse, que c'est la coûtume du país, elles s'y attendent, & cela ne leur paroît point extraordinaire.

Miss MOLLY.

Mais ces pauvres femmes doivent bien s'ennuyer, puisqu'elles ne sortent jamais.

Madem. BONNE.

Je vous ai dit, qu'elles ne sortent jamais à pied ; mais on les porte dans ces machines fermées chez les autres dames, pour faire des visites. C'est quelque chose de honteux pour une femme de paroître en public ; il n'y a que les pauvres, & les mal-bonnêtes femmes, à qui cela soit permis. Et puis, quand les dames aimeroient à courir, elles ne pourroient pas aller bien loin, à cause de leurs pieds.

Lady MARY.

Est-ce que leurs pieds sont autrement faits que les nôtres ?

Madem. BONNE.

Quand elles viennent au monde, elles ont les pieds fait comme les nôtres ; mais on a soin de leur plier les doigts des pieds en dedans, & de les attacher avec des bandes ; quand elles sont grandes, les doigts de leurs pieds semblent colés en dessous, comme sont nos doigts, quand nous avons la main fermée. On ne fait pas, qui a commencé à faire cela aux enfans ; mais apparemment, qu'on a voulu par là apprendre aux dames, qu'elles ne doivent pas aimer à courir, & que leur vraie place est leur maison, où elles doivent rester pour avoir soin de leurs enfans & de leur ménage. Adieu, mes enfans, notre tems est passé.



XXVI. DIALOGUE.

Vingt & quatrième Journée.

Lady MARY.

MA Bonne, il y a longtems que vous ne nous avez point raconté de conte, n'en aurons nous point un aujourd'hui ?

Madem. BONNE.

Je le veux bien, mes enfans.

Il y avoit une fois un seigneur qui avoit deux filles jumelles, à qui l'on avoit donné deux noms qui leur convenoit parfaitement. L'ainée, qui étoit très belle, fut nommée *Belote*, & la seconde, qui étoit fort laide, fut nommée *Laidronette*. On leur donna des maîtres, & jusqu'à l'âge de douze ans, elles s'appliquèrent à leur exercices ; mais alors leur mère fit une sottise, car sans penser qu'il leur restoit encore bien des choses à apprendre, elle les mena avec

elle dans des assemblées. Comme ces deux filles aimoient à se divertir, elles furent bien contentes de voir le monde, & elles n'étoient plus occupées que de cela, même pendant le tems de leurs leçons ; enforte que leurs maîtres commencèrent à les ennuyer. Elles trouvèrent mille prétextes pour ne plus apprendre ; tantôt il falloit célébrer le jour de leur naissance, un autre fois elles étoient priées à un bal, à une assemblée, & il falloit passer le jour à se coëffer ; enforte qu'on écrivoit souvent des cartes aux maîtres, pour les prier de ne point venir. D'un autre côté les maîtres, qui voyoient que les deux petites filles ne s'appliquoient plus, ne se soucioient pas beaucoup de leur donner des leçons ; car dans ce país, les maîtres ne donnoient pas leçon seulement pour gagner de l'argent, mais pour avoir le plaisir de voir avancer leurs écolières. Ils n'y alloient donc guère souvent, & les jeunes filles en étoient bien aises. Elles vécutent ainsi jusqu'à quinze ans, & à cet âge, *Belote* étoit devenue si belle, qu'elle faisoit l'admiration de tous ceux qui la voyoient. Quand la mère menoit ses filles en compagnie, tous les ca-

valiers faisoient la cour à *Belote* ; l'un
 louoit sa bouche, l'autre ses yeux, sa main,
 sa taille ; & pendant qu'on lui donnoit
 toutes ces louanges, on ne pensoit seule-
 ment pas, que sa sœur fut au monde.
Laidronette mouroit de dépit d'être laide,
 & bien-tôt elle prit un grand dégoût pour
 le monde & les compagnies, où tous les
 honneurs & les préférences étoient pour
 sa sœur. Elle commença donc à souhai-
 ter de ne plus sortir : & un jour, qu'elles
 étoient priées à une assemblée, qui devoit
 finir par un bal, elle dit à sa mère, qu'elle
 avoit mal à la tête, & qu'elle souhaitoit de
 rester à la maison. Elle s'y ennuya d'abord
 à mourir, & pour passer le tems, elle fut à
 la bibliothèque de sa mère, pour chercher
 un roman, & fut bien fâchée de ce que sa
 sœur en avoit emporté la clef. Son père
 avoit aussi une bibliothèque, mais c'étoit
 des livres sérieux, & elle les haïssoit beau-
 coup. Elle fut pourtant forcée d'en
 prendre un : c'étoit un recueil de lettres,
 & en ouvrant le livre, elle trouva celle
 que je vai vous rapporter :

VOUS me demandez, d'où vient la plus grande partie des belles personnes sont extrêmement sottes & stupides ? Je crois pouvoir vous en dire la raison. Ce n'est pas qu'elles ayent moins d'esprit que les autres, en venant au monde ; mais c'est qu'elles négligent de le cultiver. Toutes les femmes ont de la vanité ; elles veulent plaire. Une laide connoit, qu'elle ne peut être aimée à cause de son visage ; cela lui donne la pensée de se distinguer par son esprit. Elle étudie donc beaucoup, & elle parvient à devenir aimable, malgré la nature. La belle, au contraire, n'a qu'à se montrer pour plaire, sa vanité est satisfaite : comme elle ne réfléchit jamais, elle ne pense pas que sa beauté n'aura qu'un tems ; d'ailleurs elle est si occupée de sa parure, du soin de courir les assemblées pour se montrer, pour recevoir des louanges, qu'elle n'auroit pas le tems de cultiver son esprit, quand même elle en connoitroit la nécessité. Elle devient donc une sotte toute occupée de puérités, de chifons, de spectacles ; cela dure jusqu'à trente ans, quarante ans au plus, pourvu que la petite vérole, ou quelque autre maladie, ne viennent

XXVI. DIALOGUE. 799

nent pas deranger sa beauté plutôt. Mais quand on n'est plus jeune, on ne peut plus rien apprendre : ainsi, cette belle fille, qui ne l'est plus, reste une sote pour toute sa vie, quoique la nature lui eut donné autant d'esprit qu'à une autre ; au lieu que la laide, qui est devenue fort aimable, se moque des maladies & de la vieillesse, qui ne peuvent rien lui ôter.

Laidronette, après avoir lu cette lettre qui sembloit avoir été écrite pour elle, résolut de profiter des vérités qu'elle lui avoit découvertes. Elle redemande ses maîtres, s'applique à la lecture, fait de bonnes réflexions sur ce qu'elle lit, & en peu de tems, devient une fille de mérite. Quand elle étoit obligée de suivre sa mère dans les compagnies, elle se mettoit toujours à côté des personnes en qui elle remarquoit de l'esprit, & de la raison, elle leur faisoit des questions, & retenoit toutes les bonnes choses qu'elle leur entendoit dire ; elle prit même l'habitude de les écrire, pour s'en mieux souvenir, & à dix-sept ans, elle parloit & écrivoit si bien, que toutes les personnes de mérite se faisoient un plaisir

de la connoître, & d'entretenir un commerce de lettres avec elle. Les deux sœurs se marièrent le même jour. *Belote* épousa un jeune prince qui étoit charmant, & qui n'avoit que vingt & deux ans. *Laidronette* épousa le ministre de ce prince : c'étoit un homme de quarante & cinq ans. Il avoit reconnu l'esprit de cette fille, & il l'estimoit beaucoup ; car le visage de celle, qu'il prenoit pour la femme, n'étoit pas propre à lui inspirer de l'amour, & il avoua à *Laidronette*, qu'il n'avoit que de l'amitié pour elle : c'étoit justement ce qu'elle demandoit, & elle n'étoit point jalouse de sa sœur qui épousoit un prince, qui étoit si fort amoureux d'elle, qu'il ne pouvoit la quitter une minute, & qu'il revoit d'elle toute la nuit. *Belote* fut fort heureuse pendant trois mois ; mais au bout de ce tems, son mari, qui l'avoit vue tout à son aise, commença à s'accoutumer à sa beauté, & à penser qu'il ne falloit pas renoncer à tout pour sa femme. Il fut à la chasse, & fit d'autres parties de plaisir d'où elle n'étoit pas, ce qui parut fort extraordinaire à *Belote* : car elle s'étoit persuadée, que son mari l'aimeroit toujours de la même force :

XXVI. DIALOGUE. 801

& elle se crut la plus malheureuse personne du monde, quand elle vit que son amour diminueoit. Elle lui en fit des plaintes ; il se fâcha ; ils se racommodèrent : mais comme ces plaintes recommençoient tous les jours, le prince se fatigua de l'entendre. D'ailleurs *Belote*, ayant eu un fils, elle devint maigre, & sa beauté diminua considérablement ; ensorte qu'à la fin, son mari, qui n'aimoit en elle que cette beauté, ne l'aima plus du tout. Le chagrin, qu'elle en conçût, acheva de gâter son visage ; & comme elle ne savoit rien, sa conversation étoit fort ennuyeuse. Les jeunes gens s'ennuyoient avec elle, parcequ'elle étoit triste ; les personnes plus âgées, & qui avoient du bon sens, s'ennuyoient aussi avec elle, parcequ'elle étoit sotte : ensorte qu'elle restoit seule presque toute la journée. Ce qui augmentoit son desespoir, c'est que sa sœur *Laidronette* étoit la plus heureuse personne du monde. Son mari la consultoit sur les affaires, il lui confioit tout ce qu'il pensoit, il se conduisoit par ses conseils, & disoit partout, que sa femme étoit le meilleur ami qu'il eut au monde. Le prince même, qui étoit un homme d'esprit, se plaisoit

dans la conversation de sa belle-sœur, & disoit, qu'il n'y avoit pas moyen de rester une demie heure sans bâiller avec *Belote*, parcequ'elle ne savoit parler que de coëffures, & d'ajustemens, auquel il ne connoissoit rien. Son dégoût pour sa femme devint tel, qu'il l'envoya à la campagne, où elle eut le tems de s'ennuyer tout à son aise, & où elle seroit morte de chagrin, si sa sœur *Laidronette* n'avoit pas eu la charité de l'aller voir le plus souvent qu'elle pouvoit. Un jour qu'elle tâchoit de la consoler, *Belote* lui dit : mais, ma sœur, d'où vient donc la différence qu'il y a entre vous & moi ? Je ne puis pas m'empêcher de voir que vous avez beaucoup d'esprit, & que je ne suis qu'une sote ; cependant quand nous étions jeunes, on disoit, que j'en avois pour le moins autant que vous. *Laidronette* alors raconta son aventure à sa sœur, & lui dit : vous êtes fort fâchée contre votre mari, parcequ'il vous a envoyée à la campagne, & cependant cette chose, que vous regardez comme le plus grand malheur de votre vie, peut faire votre bonheur, si vous le voulez. Vous n'avez pas encore dix-neuf ans, ce seroit trop tard

pour vous appliquer, si vous étiez dans la dissipation de la ville ; mais la solitude, dans laquelle vous vivez, vous laisse tout le tems nécessaire pour cultiver votre esprit. Vous n'en manquez pas, ma chère sœur ; mais il faut l'orner par la lecture, & les réflexions. *Belote* trouva d'abord beaucoup de difficulté à suivre les conseils de sa sœur, par l'habitude qu'elle avoit contractée de perdre son tems en niaiseries ; mais à force de se gêner, elle y réussit, & fit des progrès surprenans dans toutes les sciences : à mesure qu'elle devenoit aussi raisonnable, & comme la philosophie la consolait de ses malheurs, elle reprit son embonpoint, & devint plus belle qu'elle n'avoit jamais été ; mais elle ne s'en soucioit plus du tout, & ne daignoit pas même se regarder dans le miroir. Cependant, son mari avoit pris un si grand dégoût pour elle, qu'il fit casser son mariage. Ce dernier malheur pensa l'accabler, car elle aimoit tendrement son mari ; mais sa sœur *Laidronette* vint à bout de la consoler. Ne vous affligez pas, lui disoit-elle, je fais le moyen de vous rendre votre mari ; suivez seulement mes conseils, & ne vous embarrassez de rien. Comme le prince avoit eu un fils de *Belote*, qui

devoit être son héritier, il ne se pressa point de prendre une autre femme, & ne pensa qu'à se bien divertir. Il goûtoit extrêmement la conversation de *Laidronette*, & lui disoit quelquefois, qu'il ne se remarieroit jamais, à moins qu'il ne trouvât une femme qui eut autant d'esprit qu'elle. Mais, si elle étoit aussi laide que moi, lui répondit elle, en riant. En vérité, madame, lui dit le prince, cela ne m'arrêteroit pas un moment : on s'accoutume à un laid visage, le vôtre ne me paroît plus choquant, par l'habitude que j'ai de vous voir ; quand vous parlez, il ne s'en faut de rien que je ne vous trouve jolie ; & puis, à vous dire la vérité, *Belote* m'a dégouté des belles, toutes les fois que j'en rencontre une, j'ai dans la tête qu'elle est une stupide, & je n'ose lui parler, dans la crainte qu'elle ne me réponde une sottise. Cependant, le tems du carnaval arriva, & le prince crut qu'il se divertiroit beaucoup, s'il pouvoit courir le bal sans être connu de personne. Il ne se confia qu'à *Laidronette*, & la pria de se masquer avec lui ; car, comme elle étoit sa belle-sœur, personne ne pouvoit y trouver à redire, & quand on l'auroit su, cela n'auroit pû nuire à sa réputation ; cepen-

dant, *Laidronette* en demanda la permission à son mari, qui y consentit, d'autant plus volontiers, qu'il avoit lui-même mis cette fantaisie en tête au prince, pour faire réussir le dessein qu'il avoit, de le reconcilier avec *Belote*. Il écrivit à cette princesse abandonnée de concert avec son épouse, qui marqua en même tems à sa sœur, comment le prince devoit être habillé. Dans le milieu du bal, *Belote* vint s'assoir entre son mari & sa sœur, & commença une conversation extrêmement agréable avec eux : d'abord, le prince crut reconnoître la voix de sa femme ; mais elle n'eut pas parlé un demi-quart d'heure, qu'il perdit le soupçon qu'il avoit eu au commencement. Le reste de la nuit passa si vite, à ce qu'il lui sembla, qu'il se frotta les yeux quand le jour parut, croyant rever, & demeura charmé de l'esprit de l'inconnue, qu'il ne put jamais engager à se demasquer : tout ce qu'il en put obtenir, c'est qu'elle reviendroit au premier bal avec le même habit. Le prince s'y trouva des premiers ; & quoique l'inconnue y arriva un quart-d'heure après lui, il l'accusa de paresse, & lui jura qu'il s'étoit beaucoup impatienté. Il fut encore plus charmé de l'inconnue cette seconde

fois que la première, & avoua à *Laidronette*, qu'il étoit amoureux comme un fou de cette personne. J'avoue, qu'elle a beaucoup d'esprit, lui répondit sa confidente; mais si vous voulez que je vous dise mon sentiment, je soupçonne qu'elle est encore plus laide que moi : elle connoit que vous l'aimez, & craint de perdre votre cœur, quand vous verrez son visage. Ah! madame, dit le prince, que ne peut-elle lire dans mon ame! l'amour qu'elle m'a inspiré, est indépendant de ses traits : j'admire ses lumières, l'étendue de ses connoissances, la supériorité de son esprit, & la bonté de son cœur. Comment pouvez-vous juger de la bonté de son cœur, lui dit *Laidronette*? Je vais vous le dire, reprit le prince, quand je lui ai fait remarquer de belles femmes, elle les a louées de bonne foi, & elle m'a même fait remarquer avec adresse des beautés qu'elles avoient, & qui échappoient à ma vue. Quand j'ai voulu, pour l'éprouver, lui conter les mauvaises histoires, qu'on mettoit sur le compte de ces femmes, elle a détourné adroitement le discours, ou bien elle m'a interrompu, pour me raconter quelque belle action de

ces personnes : & enfin, quand j'ai voulu continuer, elle m'a fermé la bouche, en me disant, qu'elle ne pouvoit souffrir la médifance. Vous voyez bien, madame, qu'une femme qui n'est point jalouse de celles qui sont belles, une femme qui prend plaisir à dire du bien du prochain, une femme qui ne peut souffrir la médifance, est d'un excellent caractère, & ne peut manquer d'avoir un bon cœur. Que me manquera-t-il pour être heureux avec une telle femme, quand même elle seroit aussi laide que vous le pensez ? Je suis donc résolu, à lui déclarer mon nom, & à lui offrir de partager ma puissance. Effectivement, dans le premier bal, le prince apprit sa qualité à l'inconnue, & lui dit, qu'il n'y avoit point de bonheur à espérer pour lui, s'il n'obtenoit pas sa main ; mais, malgré ces offres, *Belote* s'obstina à demeurer masquée, ainsi qu'elle en étoit convenue avec sa sœur. Voila le pauvre prince dans une inquiétude épouvantable ! Il pensoit comme *Laidronette*, que cette personne si spirituelle devoit être un monstre, puisqu'elle avoit tant de répugnance à se laisser voir ; mais quoiqu'il se la peignît de la manière du

monde la plus désagréable, cela ne diminueoit point l'attachement, l'estime, & le respect, qu'il avoit conçu pour son esprit & pour sa vertu. Il étoit tout prêt à tomber malade de chagrin, lorsque l'inconnue lui dit : Je vous aime, mon prince, & je ne chercherai point à vous le cacher ; mais plus mon amour est grand, plus je crains de vous perdre, quand vous me connoîtrez. Vous vous figurez, peut-être, que j'ai de grands yeux, une petite bouche, de belles dents, un tein de lis & de roses ; & si par aventure j'allois me trouver des yeux louches, une grande bouche, un nez camard, des dents gâtées, vous me prieriez bien vite, de remettre mon masque. D'ailleurs, quand je ne serois pas si horrible, je fais que vous êtes inconstant : vous avez aimé *Belote* à la folie, & cependant vous vous en êtes dégouté. Ah ! madame, lui dit le prince, soyez mon juge : j'étois jeune, quand j'épousai *Belote*, & je vous avoue que je ne m'étois jamais occupé qu'à la regarder, & point à l'écouter ; mais lorsque je fut son mari, & que l'habitude de la voir, eut dissipé mon illusion, imaginez-vous, si ma situation dût être bien

agréable ? Quand je me trouvois seul avec mon épouse, elle me parloit d'une robe nouvelle qu'elle devoit mettre le lendemain, des fouliers de celle-ci, des diamans de celle-là. S'il se trouvoit à ma table une personne d'esprit, & que l'on voulut parler de quelque chose de raisonnable, *Belote* commençoit par bâiller, & finissoit par s'endormir. Je voulus essayer de l'engager à s'instruire, cela l'impatienta ; elle étoit si ignorante, qu'elle me faisoit trembler & rougir toutes les fois qu'elle ouvroit la bouche. D'ailleurs, elle avoit tous les défauts des sottés : quand elle s'étoit fourée une chose dans la tête, il n'étoit pas possible de l'en faire revenir, en lui donnant de bonnes raisons, car elle ne pouvoit les comprendre. Elle étoit jalouse, médisante, méfiante. Encore, s'il m'avoit été permis de me desennuyer d'un autre côté, j'aurois patience, mais ce n'étoit pas-là son compte : elle eut voulu que le sot amour, qu'elle m'avoit inspiré, eut duré toute ma vie, & m'eut rendu son esclave. Vous voyez bien, qu'elle m'a mise dans la nécessité de faire casser mon mariage. J'avoue, que vous étiez à plaindre, lui ré-

pondit l'inconnue ; mais tout ce que vous dites, ne me rassure point. Vous dites que vous m'aimez, voyez, si vous ferez assez hardi pour m'épouser aux yeux de tous vos sujets, sans m'avoir vue. Je suis le plus heureux de tous les hommes, puisque vous ne demandez que cela, répondit le prince ; venez dans mon palais avec *Laidronette*, & demain dès le matin je ferai assembler mon conseil, pour vous épouser à ses yeux. Le reste de la nuit parut bien longue au prince, & avant de quitter le bal, s'étant démasqué, il ordonna à tous les seigneurs de la cour, de se rendre dans son palais, & fit avertir tous ses ministres, ce fut en leur présence qu'il raconta ce qui lui étoit arrivé avec l'inconnue ; & après avoir fini son discours, il jura de n'avoir jamais d'autre épouse qu'elle, telle que pût être sa figure. Il n'y eut personne qui ne crût, comme le prince, que celle qu'il épousoit ainsi, ne fut horrible à voir : quelle fut la surprise de tous les assistans, lorsque *Belote* s'étant démasquée, leur fit voir la plus belle personne qu'on put imaginer ? Ce qu'il y eut de plus singulier, c'est que le prince, ni les autres, ne la reconnurent

pas d'abord, tant le repos & la solitude l'avoient embellie; on se disoit seulement tout bas, que l'autre princesse lui ressembloit en laid. Le prince extasié, d'être trompé si agréablement, ne pouvoit parler; mais *Laidronette* rompit le silence, pour féliciter sa sœur du retour de la tendresse de son époux. Quoi! s'écria le roi, cette charmante & spirituelle personne est *Belote*? Par quel enchantement a-t-elle joint aux charmes de sa figure ceux de l'esprit & du caractère qui lui manquoient absolument? Quelque fée favorable a-t-elle fait ce miracle en sa faveur? Il n'y a point de miracle en sa faveur? Il n'y a point de miracle, réprit *Belote*, j'avois négligé de cultiver les dons de la nature; mes malheurs, la solitude & les conseils de ma sœur, m'ont ouvert les yeux, & m'ont engagé à acquérir des graces à l'épreuve du tems & des maladies. Et ces graces m'ont inspiré un attachement à l'épreuve de l'inconstance, lui dit le prince en l'embrassant. Effectivement, il l'aima toute sa vie avec une fidélité, qui lui fit oublier ses malheurs passés.

Lady SPIRITUELLE.

Je vous assure, ma Bonne, que ce conte est le plus joli de tous ceux que vous nous avez raconté ; dites-nous la vérité, vous l'avez fait exprès pour nous.

Madem. BONNE.

Cela pourroit bien être ; mais quoiqu'il soit fait pour vous, ou non, Mesdames, l'importance est d'en profiter. Il a été bien long mon conte, & j'ai peur que nous n'ayons pas le tems de rien dire sur la Géographie ; commençons par nos histoires. C'est à vous, *Lady Mary*.

Lady MARY.

David, craignant de tomber entre les mains de *Saül*, se retira auprès d'un des rois des Philistins, qui lui donna une ville, pour y demeurer avec ses gens. Au bout de quelques années, les Philistins déclarèrent la guerre à *Saül*, qui eut une grande peur ; il consulta le Seigneur ; & comme il ne lui voulut point répondre, il dit à ses sujets :

XXVI. DIALOGUE. 813

cherchez moi quelque personne qui devine
 par le moyen du malin esprit. Or cela
 étoit fort difficile, car lui-même avoit porté
 un arrêt de mort contre ces gens-là.
 Cependant ses serviteurs lui enseignèrent
 une femme. Il y fut déguisé avec deux
 de ses domestiques, & lui dit, qu'il la prioit
 de faire revenir une personne morte dont
 il avoit besoin. Cette femme lui dit, pour-
 quoi me tentez vous ? Ne savez-vous pas,
 que le roi a défendu de faire ce que vous
 me commandez ? Je jure par le Seigneur,
 qu'il ne vous en arrivera pas de mal, lui dit-
 il. Alors, cette femme fit ses conjurations,
 & tout d'un coup elle jetta un grand cri,
 & dit : vous m'avez trompée, vous êtes
 le roi. *Saül* la rassura, & lui demanda,
 ce qu'elle voyoit. Je vois un vieillard, lui
 dit-elle. Sur le portrait qu'elle en fit, *Saül*
 reconnût que c'étoit *Samuel*, & lui de-
 manda, quel devoit être le succès de la
 bataille ? Pourquoi trouble tu mon repos,
 lui dit *Samuel* ? ce que je t'ai prédit, arri-
 vera ; parceque tu as désobéi au Seigneur,
 il va t'ôter ton royaume, & toi & tes fils,
 vous serez demain avec moi. *Saül* effraîé
 resta contre terre, où il s'étoit jeté devant

814 XXVI. DIALOGUE.

Samuel; toutefois à la prière de cette femme, il mangea un morceau. Le lendemain il donna la bataille, & comme il vit que les ennemis étoient plus forts que lui, il se passa son épée au travers du corps, & ses fils furent tués. Les Philistins, ayant trouvé son corps, le pendirent; mais les habitans de Jabes, s'étant assemblés, emportèrent son corps, & lui donnèrent la sépulture.

Lady CHARLOTTE.

Ma Bonne, j'ai toujours bien peur des morts, & j'en aurai encore bien d'avantage. Ma nourrice me disoit bien, qu'ils revenoient, elle m'a conté je ne fais combien d'histoires à ce sujet.

Madem. BONNE.

C'est que votre nourrice est une sottie, ma bonne amie. Il est certain, que, si Dieu le vouloit, il pourroit faire revenir les morts comme il a fait à l'égard de *Samuel*, du moins quelques phantômes qui leur ressembleroient; mais il est aussi certain, qu'il ne fait pas de miracles sans de bonne raison, & que toutes les histoires, qu'on

conte à ce sujet, sont des fables. Je pourrois vous en citer plusieurs exemples, mais je me contenterai d'en rapporter deux.

Un gentil-homme avoit été envoyé par le roi en Allemagne, pour des affaires de conséquence. Il revenoit en poste avec quatre domestiques, lorsque la nuit le surprit dans un méchant hameau où il n'y avoit pas un seul cabaret. Il demanda à un païsan, s'il n'y avoit pas moyen de loger dans le château? Le païsan lui répondit: il est abandonné, monsieur, il n'y a qu'un fermier, dont la petite maison est hors du château, où il n'oseroit entrer que le jour, parceque la nuit il y revient des esprits qui battent les gens. Le gentil-homme, qui n'étoit pas peureux, disoit au païsan: je n'ai pas frayeur des esprits, je suis plus méchant qu'eux; & pour te le prouver, je veux que mes domestiques restent dans le village, & j'y coucherai tout seul. Ce n'étoit pourtant pas son intention de se coucher; il avoit toute sa vie entendu parler des revenans, & il avoit une grande curiosité d'en voir. Il fit allumer un bon feu, prit des pipes & du tabac, avec deux bouteilles de vin, & mit sur la table quatre pistolets.

§ 16 XXV. DIALOGUE.

chargés. Sur la minuit, il entendit un grand bruit de chaines, & vit un homme beaucoup plus grand que l'ordinaire, qui lui faisoit signe de venir à lui. Notre homme mit deux de ses pistolets à la ceinture, un dans sa poche, il prit le dernier dans sa main droite, & tenoit la chandelle de l'autre main; dans cet équipage il suivit le phantôme, qui descendit l'escalier, traversa la cour, & entra dans une allée, mais lorsque le gentil-homme fut arrivé au bout de l'allée, tout d'un coup la terre manqua sous ses pieds, & il tomba dans un trou. Il s'aperçut alors de la sottise qu'il avoit faite; car il vit à travers une cloison mal-jointe, qui le séparoit d'une cave, qu'il étoit tombé dans la puissance non des esprits, mais d'une douzaine d'hommes qui tenoient conseil entre-eux, pour savoir, si on devoit le tuer. Il connut par leur discours, que c'étoit des gens qui faisoient de la fausse monnoie. Le gentil-homme, qui se voyoit pris comme un rat dans une fouricière, éleva sa voix, & demanda à ces messieurs la permission de parler. On la lui accorda, & il leur dit: Messieurs, ma conduite, en venant ici, vous prouve que

je suis un étourdi ; mais en même tems, elle doit vous assurer que je suis un homme d'honneur : car vous n'ignorez pas que presque toujourns un coquin est un lâche. Je vous promets de garder le secret de cette aventure, & je vous le promets sur mon honneur. Ne commettez point un crime en tuant un homme, qui n'a jamais eu intention de vous faire du mal. D'ailleurs considerez les suites de ma mort. Je porte sur moi des lettres de conséquence, que je dois rendre au roi en main propre : j'ai quatre domestiques dans ce village ; croyez qu'on fera tant de recherches pour savoir ce que je serai devenu, qu'à la fin on le découvrira. Ces hommes, après l'avoir écouté, décidèrent qu'il falloit se fier en sa parole. On lui fit jurer sur l'Évangile, qu'il raconteroit des choses terribles de ce château. Effectivement, il dit le lendemain, qu'il y avoit vu des choses capables de faire mourir un homme de frayeur, & il ne mentoit pas, comme vous pensez bien. Voila donc une histoire des revenans bien établie. Personne n'auroit ôsé en douter depuis qu'un homme tel que celui là en assuroit. Cela dura pendant douze ans.

Après ce tems, comme il étoit dans son château à se divertir avec plusieurs de ses amis, on lui dit, qu'un homme, qui conduisoit deux chevaux, l'attendoit sur le pont pour lui parler, mais qu'il ne vouloit pas entrer. La compagnie fut curieuse, de savoir ce que signifioit cette aventure ; mais dès que le gentil homme parut, suivi de ses amis, celui qui étoit sur le pont, lui cria : Arrêtez, s'il vous plait, monsieur, je n'ai qu'un mot à vous dire. Ceux, à qui vous promettez le secret il y a douze ans, vous remercient de l'avoir si bien gardé. Présentement ils vous rendent votre parole. Ils ont gagné de quoi vivre, & sont sortis du royaume ; mais avant de me permettre de les suivre, ils m'ont chargé de vous prier d'accepter de leur part deux chevaux, & je vous les laisse. Effectivement cet homme, qui avoit attaché ces deux chevaux à un arbre, fit partir le sien comme un éclair, & bientôt ils le perdirent de vue. Alors le héros de l'histoire raconta à un amis ce qui lui étoit arrivé ; & ils conclurent, qu'il ne falloit rien croire des histoires des revenans qui paroissent les plus certaines ; puisque si on les examinoit avec attention,

on trouveroit que la malice, ou la foiblesse des hommes, a donné naissance à ces contes.

Lady SPIRITUELLE.

J'aurois juré que c'étoit des diables, ou des revenans, qui étoient dans ce château.

Madem. BONNE.

Un peu de réflexion, mes enfans, & l'on n'ajoutera aucune croyance à ces histoires. Croyez-vous de bonne foi, que Dieu, qui est la sagesse, & la bonté même, veuille faire des miracles seulement pour tourmenter les hommes ? Croyez-vous, qu'il permette à une ame de revenir sur la terre, pour faire des malices, tirer la couverture d'une personne qui dort, l'empêcher de dormir, & mille autres fadaïses, qui ne sont dignes que de risées ? Je vais vous prouver, par ce qui m'est arrivé à moi-même, le parti qu'il faut prendre dans ces sortes d'occasions. Je crois que le sort avoit rassemblé, exprès pour moi, les plus sottes de toutes les servantes. A six ans je savois plus de cinq cens histoires de revenans, que je

crois comme l'Évangile, & cela m'avoit rendu si peureuse, que je craignois mon ombre ; mais quand je commençai à avoir de la raison, je me résolus de me guérir de cette maladie. Je m'accoutumai donc le soir à aller seule, d'abord avec de la lumière, & puis après cela sans lumière. Je me disois à moi-même : je ne suis pas seule, Dieu est dans cette chambre, où je vais entrer, il saura bien me défendre. Après cela j'entrais hardiment, je m'affloyois, & je ne quittois pas la place que je ne fusse tout-à-fait tranquilisée, & après je me moquois de moi-même. Si je voyois quelque chose dans l'obscurité, je m'avançois pour le toucher, & je trouvois que c'étoit un linge, ou une chaise, qui de loin me paroïssoit sous une forme terrible ; car la peur grossit les objets. Petit à petit je me guéris de cette foiblesse, & une aventure qui m'arriva, acheva de me rendre tout-à-fait raisonnable. J'eus affaire pour quelques mois dans une petite ville, & en y arrivant, j'envoyai chercher un tapissier, pour me meubler un appartement que j'étois prête à louer. Le tapissier me dit, qu'il avoit une petite maison toute meublée, & qu'il me la donneroit

toute entière pour une demie guinée par mois ; il n'y avoit que deux ans que cette maison étoit rebâtie, parcequ'elle avoit été brûlée, & il y avoit même une vieille femme, qui, ayant rentré pour sauver son argent, y avoit péri. Les voisins eurent grand soin de me raconter cette histoire, & me dirent, que la vieille venoit toutes les nuits pour compter son argent. Je fis un éclat de rire au nez de ces gens ; mais ils ajoutèrent, que je serois la dupe de ma confiance, que cette maison avoit été louée plusieurs fois, mais que personne ne pouvoit y demeurer plus de trois jours. J'en suis charmée, répondis-je, j'ai toujours eu envie de voir, ou d'entendre quelque chose d'extraordinaire : peut-être à la fin aurai-je ce plaisir ; mais les esprits craignent ceux qui ne les craignent pas, j'ai bien peur que la bonne femme ne revienne plus. D'abord que je fus dans cette maison, je la visitai depuis la cave jusqu'au grénier, car si je n'ai plus peur des morts, je crains encore les vivans, & je pensois que quelque ennemi du tapissier pouvoit peut-être se divertir, à effrayer les gens, pour empêcher sa maison d'être louée. N'ayant rien trouvé,

je passai la journée fort tranquillement. Sur les onze heures du soir, étant auprès du feu avec mon mari, j'entendis un bruit sourd, mais sans pouvoir distinguer d'où il partoît, parcequ'il changeoit de place à tous momens. Le plus souvent pourtant, il paroïsoit sortir du milieu de la chambre. Ce bruit ne m'effraya point, & je dis en riant, si je n'avois pas visité les caves, je croirois qu'on y fait de la fausse monoie, car ce bruit ressembloit à celui d'un balancier. Le matin on n'entendit plus rien, mais le bruit recommença les nuits suivantes, & au bout de deux semaines, je remarquai qu'il étoit bien plus fort le Vendredi, qui étoit justement le jour où la maison avoit brûlé. Je passai la nuit du second Vendredi sans me coucher, & sur les quatre heures du matin, je crus entendre parler, mais tout cela sembloit sortir de dessous terre. J'attendis le jour avec impatience, & je priai mon mari de rester à la même place ; pour moi, je sortis, & fut dans la maison voisine ; c'étoit un cabaret, & je m'aperçus que l'écurie de ce cabaret étoit derrière notre salle, où l'on entendoit ce bruit. Vous savez, Mesdames, que les chevaux frappent du
 pied

du pied de tems en tems : le jour on ne les entendoit point, parceque le bruit, qui se faisoit de tous cotés, l'empêchoit, mais dans le silence de la nuit, on ne perdoit pas un de leurs coups de pieds. Je pris un grand bâton, & ayant frappé trois coups contre terre de toute ma force, je rentrai chez moi, & mon mari me dit, que depuis que j'étois sortie, on avoit frappé trois coups. Les Vendredis étoient des jours de marché ; il venoit beaucoup de gens de la campagne, qui couchoient en ville, & mettoient leurs chevaux dans cette écurie, ce qui augmentoit le bruit. Je me hâtai de conter mon histoire: plusieurs personnes vinrent pour entendre ce bruit, qui, du moment qu'on en fut la cause, ne parut plus que ce qu'il étoit, car on distinguoit fort bien que c'étoit un bruit de pied de cheval sur la terre. Ceux, qui avoient eu peur, & qui avoient décrié cette maison, furent bien honteux. Je n'y demurai qu'un mois, parcequ'il se présenta de tous cotés des gens pour la louer, & le maître étoit si content de mon courage, que j'eus beaucoup de peine à lui faire recevoir mon argent.

Lady SENSEE.

Eh bien, ma Bonne, si vous n'eussiez pas eu l'esprit d'aller dans cette maison, il seroit demeuré pour sûr, que la bonne femme faisoit tout ce tapage.

Madem. BONNE.

Sans doute, chez des personnes qui n'auroient pas raisonné, car il étoit extravagant de penser, que Dieu permettoit que cette vieille revint de l'autre monde, seulement pour compter son argent. Continuez, *Miss Molly*.

Miss MOLLY.

Deux jours après la bataille, un Amalécite vint trouver *David*, & lui annonça la mort de *Saül* & de *Jonathan*; & pour lui prouver qu'il disoit la vérité, il ajouta: j'ai trouvé *Saül* à moitié mort du coup qu'il s'étoit donné, & comme il m'a prié d'achever de le tuer, je lui ai obéi, & je vous apporte sa couronne. A ces paroles, *David* déchira ses vêtemens, & dit à cet homme:

Comment avez vous été assez hardi pour mettre la main sur l'oint du Seigneur? certainement vous mourrez. Après cela, *David* pleura *Saül* & son ami *Jonathan*, & il bénit les habitans de *Jabes* qui leur avoient donné la sépulture. Ensuite, *David* fut reconnu roi par la tribu de *Judas*, de laquelle il étoit sorti; mais *Abner*, un des capitaines de *Saül*, fit reconnoître un des fils de ce malheureux prince par les autres tribus, & il y eut guerre entre ces deux princes; mais le fils de *Saül* ayant maltraité *Abner* pour une femme, celui-ci vint se rendre à *David*, & le reconnu pour son maître. Comme *Abner* s'en retournoit tranquillement, *Joab*, capitaine de *David*, dont *Abner* avoit tué le frère en se défendant, le prit en trahison, & le tua. *David* pleura *Abner*, & maudit *Joab* qui avoit fait une si grande trahison. Ensuite *David*, ayant consulté le Seigneur, fit la guerre aux *Philistins*, qu'il vainquit, & prit aussi *Jérusalem*. Alors il pensa à retirer l'arche du Seigneur qui étoit restée chez *Abinadam*. On la mit dans un chariot tout neuf; & *David*, & toute la maison d'*Israël*, jouoit des instrumens devant l'ar-

che du Seigneur. Or les bœufs, qui traînoient le chariot, ayant fait un faux pas, un homme porta sa main contre l'arche pour la soutenir ; mais comme cet homme n'étoit pas pur, & qu'il avoit ôsé toucher l'arche, il tomba mort, ce qui effraya tellement *David*, qu'il n'ôsa garder l'arche chez lui, & la laissa à d'Hobed-Edom. Toutefois *David*, ayant appris que Dieu avoit comblé de bénédictions la maison de cet homme, il résolut de la faire porter dans sa ville, ce qu'il fit avec grand appareil ; car on immola un grand nombre de victimes dans le chemin, & *David*, revêtu d'un éphod de lin, dansoit de toute sa force devant le Seigneur : ensuite, il déposa l'arche dans un tabernacle qu'il avoit fait dresser, puis il bénit le peuple au nom du Seigneur, & lui distribua à diner. Comme il rentra dans sa maison, *Mical* sa femme vint au devant de lui, & lui dit : Vous vous êtes fait beaucoup d'honneur aujourd'hui en dansant devant l'arche comme un baladin. Falloit-il vous abaisser ainsi devant le peuple ? *David* lui répondit : Je ne me suis point abaissé devant le peuple ; mais je me suis humilié devant le Sei-

gneur, qui m'a préféré à votre père, pour me donner le roïaume d'Israël ; je ne saurois assez m'abaisser en sa présence. Dieu eut agréable cette humilité de *David*, & pour punir *Mical*, il la rendit stérile.

Madem. BONNE.

C'est à votre tour, *Lady Charlotte*.

Lady CHARLOTTE.

Dieu parla à un prophète, nommé *Nathan*, qui fut trouver *David* de la part du Seigneur, & lui dit : Dieu m'ordonne de te dire, que ton fils doit lui bâtir un temple ; il t'a donné la couronne d'Israël, & elle ne sortira jamais de ta maison, & ton sang régnera jusqu'à la fin des siècles. *David* s'humilia devant le Seigneur, & chanta un cantique de louange, & Dieu lui donna la victoire sur ses ennemis. Lorsqu'il fut un peu plus tranquile, il s'informa soigneusement, s'il ne restoit personne de la maison de *Jonathan* ; & ayant découvert un de ses petits-fils, il lui rendit tous les biens de *Saül*, & le fit manger à sa table ; or ce fils étoit boiteux des deux jam-

bes. Cependant, *David* eut une nouvelle guerre, & contre sa coûtume, il ne com-
 manda point lui-même son armée, & resta
 à Jérusalem, ayant nommé *Joab* pour son
 Lieutenant-Général. Or un jour qu'il se
 promenoit sur la plate-forme de son palais,
 il vit une belle femme qui se baignoit, &
 s'étant informé de son nom, il apprit que
 c'étoit *Bethsabée*, femme d'*Urie*, qui étoit à
 l'armée, car c'étoit un brave homme. *Da-
 vid* devint amoureux de cette femme, &
 comme il ne pouvoit l'épouser parcequ'elle
 avoit un mari, il écrivit à *Joab*, de faire
 combattre *Urie* dans un endroit dangereux,
 où il put être tué. *Joab* lui obéit, & le
 pauvre *Urie* mourut. *David* épousa sa
 veuve, & en eut un fils; & il demeura
 deux ans dans son péché. Dieu lui en-
 voya *Nathan*, qui lui dit: Il y avoit un
 homme riche qui possédoit un grand nom-
 bre de troupeaux: il avoit pour voisin un
 homme qui étoit fort pauvre; il n'avoit
 qu'une seule brebis, qu'il avoit élevée avec
 ses enfans, & qui lui étoit fort chère. Il
 vint un passant loger chez le riche, qui, au
 lieu de tuer une de ses propres bêtes, pour
 donner à souper à ce passant, fit enlever

la brebis du pauvre, & la fit tuer. A ces paroles, *David* se mit en colère, & dit : cet homme mérite la mort. Vous avez prononcé votre arrêt, lui dit le prophète. Dieu vous avoit donné le roïaume d'Israël, des biens en abondance, un grand nombre de femme : il vous auroit encore donné plus que tout cela, s'il eut été nécessaire, & malgré tous ces bienfaits, vous l'avez offensé, & vous avez fait tuer *Urie* pour avoir sa femme. Je vous annonce donc de la part de Dieu, que l'épée ne sortira point de votre maison, & qu'on vous enlèvera vos femmes. *David* répondit : *J'ai péché !* Le prophète lui dit : & le Seigneur vous a pardonné ; toutefois comme vous avez scandalisé votre peuple, le fils, que vous avez eu de *Bethsabée*, mourra.

Lady SENSEE.

Ah ! ma Bonne, que je suis fâchée. Voila *David*, qui est devenu méchant comme *Saül*. Comment se peut-il faire, qu'un si saint homme ait demeuré deux ans dans son péché, sans en avoir ré regret ?

Madem. BONNE.

Voilà l'effet des grands crimes, mes enfans ; ils endurcissent le cœur. Mais faites une remarque, je vous prie. *Saül* avoit dit, comme *David*, *j'ai péché* ; mais *David* le dit du fond du cœur. Il ne fut pas fâché à cause des malheurs, dont il étoit menacé, mais seulement parcequ'il avoit offensé son Dieu, & le Seigneur, qui voit le cœur, lui pardonna tout de suite, c'est-à-dire, qu'il lui rendit son amitié ; mais cela ne l'empêcha pas de le punir en cette vie, car il chatie ceux auxquels il veut faire miséricorde dans l'autre. Remarquez aussi, mes enfans, avec quel respect il faut traiter les choses saintes. Un homme fouillé touche l'arche, & tombe mort sur le champ : mais celui qui reçoit l'arche dans la maison, étant un homme de bien, est comblé de bénédictions. Adieu, mes enfans, la première fois, nous commencerons la leçon par la Géographie.



XXVII. D I A L O G U E.

Vingt & sixième Journée.

Madem. B O N N E.

JE vous ai parlé de la Lorraine & des Pais-Bas, nous dirons aujourd'hui un mot de la *Picardie*. C'est une grande province assez fertile, mais il n'y croit point de vin. On dit communément, que les *Picards* ont la tête chaude, c'est-à-dire, qu'ils sont extrêmement vifs, & sujets à se mettre en colère pour un rien; mais ils sont aussi prêts à s'apaiser qu'à se fâcher. Ils ont le cœur bon, droit & sincère. La capitale, comme je vous l'ai dit, est *Amiens*, sur la rivière de Somme.

Sous le gouvernement de Picardie, on trouve le pais reconquis, dont la capitale est *Calais*. Cette ville fut prise par les Anglois, après un long siège par *Edouard III*. Ce prince, piqué de la longue résistance des *Calésiens*, demanda qu'on lui envoyât qua-

tre chefs des principales familles de Calais, qu'il vouloit faire mourir. Vous croyez, peut-être, mes enfans, que tous les gens de qualité avoient peur d'être choisis ? point du tout. Chacun d'eux prétendoit à l'honneur de donner son sang pour son païs. Les quatres, qui furent nommés, se rendirent au camp du roi d'Angleterre en chemise, nuë tête, nuds pieds, & la corde au cou ; mais la reine, qui admiroit leur vertu, obtint leur grace. Ensuite, le roi fit sortir tous ses François de Calais, & ces pauvres gens furent encore secourus par la reine & les dames de sa cour. Les Anglois ont gardé cette ville plus de deux siècles, & elle a été reprise par les François, sous le règne de *Marie*. Ce fut un duc de *Guise*, surnommé le balafre, qui la reprit.

Lady SPIRITUELLE.

Ces pauvres gens, qui furent forcés d'abandonner leur païs & leurs biens, me font souvenir d'un trait d'histoire que j'ai lu quelque part, mais je ne me souviens pas des noms. Un prince avoit pris une ville, & comme il étoit fort en colère contre les habitans, il résolut de les faire périr, & de ne pardonner qu'aux femmes : il leur

permet donc de fortir de la ville d'emporter tout ce qu'elles voudroient, & ce qu'elles avoient de plus précieux. Devinez, ce qu'elles emportèrent, Mesdames.

Lady MARY.

Leurs petits enfans, fans doute.

Lady SPIRITUELLE.

Non, Madame.

Lady CHARLOTTE.

Peut-être emportèrent-telles tout leur or, leur argent, leurs diamans, & leurs beaux habits.

Lady SPIRITUELLE.

Non, ma chère, elles eurent bien plus d'esprit que cela. Chaque femme prit son mari sur son cou, & elles passèrent ainsi devant le vainqueur, qui fut si charmé de la vertu de ces femmes, qu'il pardonna à toute la ville.

Miss MOLLY.

Je suis bien fâchée que vous ayez oublié le nom de ce prince, c'étoit un honnête homme.

Lady SENSEE.

L'histoire de *Lady Spirituelle* m'en rappelle une autre ; si vous voulez me le permettre, ma Bonne, je la rapporterai à ces dames. Mon prince est encore meilleur que celui, dont on nous vient de parler ; mais je n'ai pas oublié son nom.

Madem. BONNE.

Lady Spirituelle me ressemble, elle est brouillée avec les noms propres. C'est un miracle quand je les retient comme il faut. C'est un défaut de jeunesse, & il faut tâcher de l'éviter, mes enfans. Quand j'étois à votre âge, je ne lisois pas, je devois les livres, le moyen après cela de retenir les noms propres. A présent je suis trop vieille pour me corriger ; mais pour vous, mes enfans, vous le pouvez, si vous voulez vous en donner la peine. Voyons l'histoire

toire que vous voulez nous rapporter, ma chère.

Lady S E N S E ' E .

Il y avoit un prince, nommé *Démétrius Poliorcètes*, qui avoit fait beaucoup de bien au peuple de la ville d'Athènes. Ce prince, en partant pour la guerre, laissa sa femme & ses enfans chez les Athéniens. Il perdit la bataille, & fut obligé de s'enfuir. Il crut d'abord qu'il n'avoit qu'à se retirer chez ses bons amis les Athéniens ; mais ces ingrats refusèrent de le recevoir ; ils lui renvoyèrent même sa femme & ses enfans, sous prétexte qu'ils ne seroient peut-être pas en sûreté dans Athènes, où les ennemis pourroient les venir prendre. Cette conduite perça le cœur de *Démétrius* ; car il n'y a rien de si cruel pour un honnête homme, que l'ingratitude de ceux qu'il aime, & auxquels il a fait du bien. Quelque tems après, ce prince racommoda ses affaires, & vint avec une grande armée mettre le siège devant la ville d'Athènes. Les Athéniens, persuadés qu'ils n'avoient aucun pardon à espérer de *Démétrius*, résolurent de mourir les armes à la main, & donnèrent un arrêt, qui

condamnoit à mort, ceux qui parleroient de se rendre à ce prince ; mais ils ne faisoient pas réflexion, qu'il n'y avoit presque point de bled dans la ville, & que bientôt ils manqueroient de pain. Effectivement, après avoir souffert la faim très long-tems, les plus raisonnables dirent : il vaut mieux que *Démétrius* nous fasse tuer tout d'un coup, que de mourir par la faim ; peut-être aura-t-il pitié de nos femmes & de nos enfans. Ils lui ouvrirent donc les portes de la ville. *Démétrius* commanda, que tous les hommes mariés fussent dans une grande place, qu'il avoit fait environner de soldats qui avoient tous l'épée nue : alors on n'entendit dans la ville, que des cris & des gémissemens. Les femmes embrassoient leurs maris, les enfans leurs pères, & leurs disoient le dernier adieu. Quand ils furent tous dans cette place, *Démétrius* monta dans un lieu élevé, & leur reprocha leur ingratitude dans les termes les plus touchans : il en étoit si pénétré, qu'il versoit des larmes, en leur parlant. Ils gardoient le silence, & s'attendoient à tous momens, que ce prince alloit commander à ses soldats de les tuer. Ils furent donc bien surpris, lorsqu'il leur dit :

que ce bon prince leur dit : Je veux vous montrer, combien vous êtes coupable à mon égard ; car enfin, ce n'est pas à un ennemi, à qui vous avez refusé du secours : c'est à un prince qui vous aimoit, qui vous aime encore, & qui ne veut se venger qu'en vous pardonnant, & en vous faisant du bien. Retournez chez vous : pendant que vous avez resté ici, mes soldats, par mon ordre, ont porté du bled & du pain dans vos maisons.

Lady SPIRITUELLE.

Si les Athéniens étoient honnêtes-gens, ils devoient mourir de douleur d'avoir pu offenser un si bon prince.

Madem. BONNE.

Quand même ils eussent tous été des coquins, cette conduite étoit toute propre à les faire rentrer en eux-mêmes. Faites moi souvenir la première fois, de vous raconter une histoire, qui vous prouvera ce que je vous dis. J'aurai aussi beaucoup de choses à vous dire sur la province de Normandie ; mais présentement, il faut nous dépêcher de

dire nos histoires : à quatre heures il doit arriver une chose qui vous surprendra beaucoup : il fera nuit tout-d'un-coup, Mesdames, & puis une demie heure après nous aurons encore le jour.

Lady MARY.

Eh là ! ma Bonne, comment cela se peut-il ?

Madem. BONNE.

Je vous l'expliquerai alors, ma bonne amie, à présent dites votre histoire.

Lady MARY.

Dieu, qui vouloit faire miséricorde à *David* dans l'autre monde, le punit bien sévèrement, pendant sa vie, du crime qu'il avoit commis. Son châtement commença par la mort du fils qu'il avoit eu de *Bethsabée*. Cet enfant fut malade pendant sept jours, & pendant ce tems, *David* resta couché contre terre, jeunant & criant vers le Seigneur, pour lui demander la vie de cet enfant, en sorte que ses serviteurs n'ô-

soient lui dire, qu'il étoit mort; mais *David*, l'ayant appris, effuya ses larmes, se prosterna devant le Seigneur, & demanda à manger. Ses serviteurs étonnés lui dirent: pendant que votre fils étoit malade, vous étiez si affligé, d'où vient donc êtes-vous si-tôt consolé de sa mort? *David* leur répondit: tant que l'enfant étoit vivant, j'ai pleuré, parceque j'espérois que mes larmes pourroient toucher le Seigneur, & m'obtenir la vie de mon fils; mais maintenant, mes pleurs seroient inutiles, & ne pourroient lui rendre la vie: il ne reviendra point vers moi, mais je cours vers lui. Dieu récompensa la soumission de *David*; il lui donna un autre fils de *Bethsabée*, qu'il nomma *Salomon*, & *Nathan* lui dit de la part de Dieu, que ce fils devoit être roi après lui. *David* avoit encore un grand nombre de fils, mais ce fut pour son malheur. Un d'eux, nommé *Absalon*, ayant reçu un grand outrage d'*Amnon*, qui étoit un de ses frères, l'invita à un festin & le tua. *Absalon*, craignant la colère de son père, s'enfuit chez un prince voisin, & y demeura trois ans; mais au bout de ce tems, *Joab*, qui commandoit les troupes

de *David*, obtint son pardon. Le roi permit à *Absalon* de revenir dans le païs, mais il lui défendit de paroître devant lui. *Absalon*, désespéré d'être banni de la présence de son père, lui fit dire, qu'il aimoit mieux mourir, que de vivre ainsi; & *David* lui pardonna tout-à-fait.

Madem. BONNE.

Continuez, Mifs *Molly*.

Mifs MOLLY.

Absalon, au lieu d'être touché de la bonté de son père, résolut de le détrôner. Il s'attacha à flater le peuple, pour gagner ses bonnes grâces, & quand il crut y avoir réussi, il demanda à son père la permission d'aller exécuter un vœu qu'il avoit fait, & au lieu de cela, il assembla des troupes. *David*, l'ayant appris, se sauva de Jérusalem avec ses amis, il passa en pleurant le torrent de Cédron, & monta aussi en pleurant la montagne des Oliviers. Pendant qu'il fuyoit ainsi, un parent de *Saül*, charmé de son malheur, parut sur la montagne, & il

jettoit des pierres & de la pouffiére contre *David*, en le maudisant. Les gens, qui étoient avec le roi, lui demandèrent permission de tuer cet homme ; mais *David* leur dit : laissez le en paix, Dieu lui a commandé de me maudire. Mon propre fils s'éleve contre moi, comment voudriez-vous qu'un parent de *Saül* ne suivit pas ce mauvais exemple ? Je me soumets de tout mon cœur aux châtimens du Seigneur, & s'il veut m'ôter le roïaume qu'il m'a donné, je suis content de le perdre. Cependant *Absalon* marcha vers Jérusalem, & *David* fut qu'il avoit avec lui un certain *Achitophel*, qui avoit autant d'esprit que de malice & de méchanceté ; il pria Dieu de confondre les artifices de cet homme, & de ne pas permettre qu'*Absalon* suivit ses conseils. En même tems, un des amis de *David*, nommé *Cusai*, vint le trouver. Le roi lui dit, vous pouvez me rendre un grand service : retournez auprès de mon fils, pour vous opposer à *Achitophel*, & m'avertir de tout ce qui se passera. *Cusai* obéit, & en approchant d'*Absalon*, il cria, vive le roi ! Ce prince parut surpris de voir qu'il avoit abandonné son père, qui étoit son ami ; mais

comme *Cusai* étoit un homme de mérite, & qu'il l'assura de sa fidélité, il fut charmé de le voir.

Lady TEMPETE.

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines, ma Bonne : je meurs de peur que *David* ne tombe entre les mains du méchant *Absalon*.

Madem. BONNE.

Vous oubliez, ma chère, que Dieu protégeoit *David*. Il paroît quelquefois abandonner les bons, & les livrer aux méchans ; mais dans le tems même qu'il châtie les crimes des premiers, il est attentif à leurs intérêts, & empêche qu'ils ne succombent. Admirez, mes enfans, la pénitence de *David*. Il fait que la révolte de son fils, les injures d'un de ses sujets, sont le juste châtiment de sa révolte contre Dieu ; ainsi il ne régarde, ni son fils, ni cet insolent qui l'outrage. C'est la main de Dieu qu'il voit en tout cela ; il s'y soumet de tout son cœur, & consent à perdre son royaume. Dieu ne peut pas abandonner un tel homme,

& quand même je n'aurois pas lû le reste de cette histoire, je serois presque sûre, que *David* sortiroit de ce danger. Il est vrai pourtant, que Dieu permet quelque fois, que les bons soient tout-à-fait opprimés par les méchans, afin d'exercer notre foi; mais cela est rare, & presque toujourns, il n'attend pas en l'autre vie à punir les criminels. Finissez cette histoire, *Lady Charlotte*.

Lady CHARLOTTE.

Absalon, ayant assemblé son conseil, *Achitophel* lui demanda quelques troupes pour poursuivre *David*, avant qu'il eut le tems de reprendre courage, & d'assembler des troupes. *David* étoit perdu, si on eut suivi ce conseil, car le peu de soldats, qu'il avoit avec lui, étoient si fatigués qu'ils ne pouvoient pas se soutenir; mais *Cusai* dit à *Absalon*: gardez-vous de suivre ce conseil; *David* & ceux qui sont avec lui, sont vaillans, ils se batront en désespérés, & si vous avez du desavantage dans ce premier combat, le peuple, qui aime votre père, prendra son

parti : il vaut mieux vous donner le tems d'assembler une grosse armée, & vous l'enveloperez sans qu'il puisse échaper. Dieu aveugla *Absalon*, qui méprisa le conseil d'*Achitophel*; ce méchant homme fut si fâché de ce qu'on ne suivoit pas son avis, qu'il se pendit, & *Cusai* fit avertir *David* de passer le Jourdain. Quand *Absalon* eut assemblé son armée, il marcha contre son père, & ceux, qui étoient avec *David*, ne voulurent pas qu'il allât contre *Absalon*. Ce fut donc *Joab* qui commanda l'armée, & *David* commanda à *Joab* d'épargner *Absalon*; mais il n'obéit pas aux ordres du roi, car *Absalon*, ayant été battu, & voulant s'enfuir, fut arrêté par ses cheveux en passant sous un arbre, où il demeura accroché, *Joab* lui perça le cœur, ce qui ayant été rapporté à *David*, il dit : *Plût à Dieu que je fusse mort, & que mon fils fut vivant.* Ce tendre père s'étoit tenu dehors à la porte de la ville, & demandoit à tous ceux qui venoient, des nouvelles d'*Absalon*. *Joab*, voyant qu'il pleuroit son fils, lui manqua de respect, & le força de paroître devant le peuple. Cependant la tribu de *Juda* se pressa de ramener *David* à Jérusalem.

XXVII. DIALOGUE. 845

falem, & comme il s'en retournoit, cet homme, qui lui avoit jetté des pierres, vint lui demander pardon, & se jeter à ses pieds. Un des serviteurs de *David*, dit à son maître : permettez moi de tuer ce méchant homme. *David* lui répondit : vous parlez comme si vous étiez mon ennemi, car vous me conseillez de me venger : il ne fera pas dit que j'aye fait mourir un homme dans le jour où je deviens roi. Les tribus d'Israël furent jalouses, de ce que la tribu de *Juda* avoit ramené *David*, & il y eut entre-elles de grosses querelles. Alors un homme, nommé *Sébah*, sonna de la trompette, & fit révolter les dix tribus d'Israël contre *David*. *Joab* fut assiéger une ville dans laquelle cet homme étoit enfermé, & elle auroit été détruite, mais la sagesse d'une femme la sauva ; car, ayant fait assembler le peuple, elle leur représenta, qu'il y avoit de la folie à s'exposer à la mort pour un rébelle. Le peuple s'assembla donc contre *Sébah*, & lui ayant coupé la tête, ils la jettèrent à *Joab* par dessus les murailles, ce qui finit la guerre.

Lady SPIRITUELLE.

Je vous assure, ma Bonne, que je n'ai point pitié d'*Absalon* ; il falloit qu'il fut bien méchant, pour chercher à faire périr son père, & un père qui l'aimoit avec tant de tendresse, & qui lui avoit déjà pardonné la mort de son frère *Amnon*.

Madem. BONNE.

Absalon étoit peut-être né avec de bonnes inclinations, mes enfans ; mais il avoit les passions violentes, & parcequ'il ne s'appliqua pas à les modérer, il parvint par degrés à cet excès de méchanceté de vouloir tuer son propre père. Peut-être si on avoit prédit à *Absalon* pendant qu'il étoit jeune, qu'il deviendroit si méchant, qu'il en seroit mort de frayeur ; mais il s'accoutuma à flater ses passions, & ensuite il n'en fut plus le maître. Voila ce qui arrive à bien des gens, mes enfans : voila ce qui vous arrivera à vous-même, si vous n'avez pas soin de reprimer vos vices, quels qu'ils soient.

Lady

Lady TEMPETE.

Comment, ma Bonne, je pourrois devenir aussi méchante qu'*Abfalon*? en vérité, je ne le puis croire.

Madem. BONNE.

Et moi, ma chère, je pourrois en faire ferment. Toute personne, qui a les passions vives, doit être sûre qu'il faut qu'elle devienne ou très vertueuse, ou très méchante: il n'y a pas de milieu. Oui, ma chère, si vous prenez le parti de vaincre vos passions comme je l'espère, il vous en coûtera beaucoup, sans doute; mais votre vertu sera forte, solide, & inébranlable, parceque vous l'aurez acquise à la pointe de l'épée, pour ainsi dire: que si vous ne prenez point ce parti, il n'est point de crimes que vous ne soyez capable de commettre dans la suite, si vous en avez l'occasion, & que vous ayez besoin d'en profiter pour vous satisfaire. Nous en avons eu un terrible exemple en France, il y a quelques années; il me prend envie de vous le rapporter.

Il y avoit une fille fort aimable & fort riche, qui n'avoit qu'un défaut. Elle aimoit trop ses richesses, & ne vouloit épouser qu'un homme aussi riche qu'elle. D'ailleurs, elle étoit douce, & n'avoit pas de mauvaises inclinations. Elle demouroit avec une de ses tantes, qui gardoit tout son argent, & qui connoissoit le défaut de sa nièce. Il se présentoit plusieurs mariages pour cette fille, & entre autres un, nommé Mr. *Tiquet*, en devint amoureux, & s'attacha à gagner les bonnes grâces de la tante. Cette femme, qui souhaitoit que Mr. *Tiquet* devint son neveu, lui découvrit le défaut de sa nièce, & lui dit, qu'il lui plairoit sûrement s'il étoit fort riche. Mr. *Tiquet* découvrit à cette femme, qu'il n'avoit pas une grosse fortune, & la pria de lui aider à tromper sa nièce. Elle y consentit, & lui ayant donné quinze mille écus de l'argent de sa nièce, Mr. *Tiquet* en fit faire un bouquet de diamans qu'il donna à cette fille le jour de sa fête. Elle pensa qu'un homme, qui avoit le moyen de faire de tels présens, devoit être riche comme un *Crésus*, & elle consentit à l'épouser. Quand elle fut sa femme, & qu'elle s'aperçut qu'il



l'avoit trompée, elle prit une grande haine pour lui, & pour se dissiper, elle résolut de voir grande compagnie. Parmi ceux qui venoient lui rendre visite, il y avoit un cavalier fort aimable, dont elle devint amoureuse. Alors, elle maudit le moment où elle s'étoit mariée, & souhaitoit tous les jours la mort à son mari, pour épouser son amant. La première fois qu'elle eut cette pensée, de lui souhaiter la mort, elle en eut horreur, car elle n'étoit pas encore tout-à-fait méchante ; mais comme elle pensoit, qu'elle ne seroit jamais heureuse avec un homme qu'elle n'aimoit pas, & qu'elle nourrissoit avec plaisir l'idée d'épouser son amant, son cœur acheva de se gâter, & elle s'abandonne toute entière au désir de le voir mort. Quand elle se fut familiarisée avec cette pensée qu'elle écoutoit sans scrupule, elle pensa, que son mari se portoit très bien, & que peut-être il vivroit plus longtems qu'elle : petit à petit, il lui vint dans la pensée, qu'elle pouvoit le faire tuer. Vous sentez bien, mes enfans, qu'il lui fallut bien du tems, pour s'accoutumer à cette abominable pensée ; mais enfin, elle en vint à bout. Elle

donna de l'argent à un homme, pour tuer son mari; & on lui tira un coup de pistolet; mais il ne fut que blessé. Comme on fa- voit, que sa femme ne l'aimoit pas, tout le monde crut, que c'étoit elle qui avoit fait faire ce mauvais coup, & ses amis lui con- feillèrent de s'enfuir, puisqu'on lui en lais- soit le tems; mais elle ne voulut jamais le faire, dans la crainte que son mari ne prit son bien pendant son absence. Elle fut donc arrêtée, & ayant été convaincue de son crime, elle eut la tête tranchée. Vous voyez, mes enfans, dans quelles extrémités les passions peuvent nous porter! Il faut que cela nous engage à les combattre sans cesse, & à ne leur rien céder.

Lady SENSEE.

David étoit bien maître de ses passions, ma Bonne, puisqu'il ne voulut pas qu'on fit mourir un homme, qui l'avoit si cruel- lement offensé, & qu'il ne punit pas *Joab*, qui avoit tué *Absalon* contre sa défense.

Madem. BONNE.

David ne laissa pas d'être embarrassé dans ces deux occasions, ma chère. Il fa-voit, qu'en qualité de roi, il étoit obligé en conscience de punir les coupables ; mais comme c'étoit lui qui étoit offensé, il ne vouloit pas le venger. Il laissa donc le soin à son fils *Salomon* de punir ces deux coupables après sa mort, comme nous le verrons ; mais ce ne fut pas par esprit de vengeance, c'étoit par amour de la justice.

Lady MARY.

Ma Bonne, *David* avoit cessé de pleurer le fils, qu'il avoit eu de *Bethsabée*, au moment qu'il fut mort, parcequ'il disoit, que ses pleurs ne pouvoient pas le ressusciter ; d'où vient donc qu'il pleura son fils *Absalon* après la mort ?

Madem. BONNE.

Il y avoit bien de la différence, ma chère. Le fils de *Bethsabée* étoit mort tout jeune, & avant d'avoir eu le tems de commettre des crimes ; *David* favoit donc

qu'il reverroit ce fils, & qu'il seroit un jour heureux avec lui dans le sein de Dieu ; cette pensée étoit bien capable de le consoler : mais il n'avoit pas la même espérance pour *Absalon*. Ce fils étoit mort dans son crime, il savoit qu'il étoit perdu pour jamais, & c'étoit pour lui un grand sujet d'affliction. Pour moi, mes enfans, je me console aisément, quand un de mes amis, qui a été un bon Chrétien, meurt ; je me dis qu'il est plus heureux que moi : mais je suis inconsolable, quand il meurt sans avoir bien vécu, parceque je crains que nous ne soyons séparés pour jamais.

Lady MARY.

Ah ! ma Bonne, je croyois que vous vous moquiez de nous, quand vous disiez un jour, qu'il seroit nuit à quatre heures ; & cependant je m'apperçois que vous nous avez dit la vérité. D'où vient la nuit vient-elle de si bonne heure ? Qu'est-ce qui vous avoit averti que cela devoit arriver ?

Madem. BONNE.

Cette obscurité est causée par une éclipse de soleil : & les Astronomes nous avoient avertis, que cette éclipse arriveroit aujourd'hui à quatre heures.

Lady TEMPETE.

Je ne suis pas plus savante que je n'étois auparavant, ma Bonne, ni ces Dames non plus que moi, à ce que je crois. Je ne fais pas ce que c'est, qu'une éclipse & des Astronomes.

Madem. BONNE.

Lady Sensée va vous l'apprendre, ma chère. Dites à ces Dames, je vous prie, ce que c'est, qu'une éclipse.

Lady SPIRITUELLE.

Je le fais bien aussi, ma Bonne, si vous voulez, je le dirai.

Madem. BONNE.

Non, ma chère ; mais je voudrois bien que vous aprissiez à vaincre votre vanité, cela est plus important que de connoître ce que c'est, qu'une éclipse. Vous auriez été bien fâchée de vous taire dans cette occasion, & vous avez faisi avec avidité l'occasion de montrer votre science, sans penser, qu'en même tems, vous faisiez voir votre amour propre. Si *Lady Sensée* avoit autant de vanité que vous, elle seroit très fâchée, & ne vous pardonneroit pas votre empressement à briller à ses dépens. Voila ce qui fait haïr les femmes qui ont un peu plus étudié que les autres. Elles ne veulent laisser le tems à personne de parler ; elles veulent briller toutes seules & se rendent insupportables par-là. *Lady Sensée*, qui en fait plus à présent que vous n'en faurez dans dix ans, est bien plus prudente ; elle ne parle jamais des choses que les autres ignorent, & à moins qu'on ne l'interroge, elle garde le silence, comme il convient à une fille de son âge. Eh bien, *Lady Spirituelle*, vous voila bien mortifiée & bien en colère contre moi ; cependant je viens de vous

rendre un plus grand service, que si je vous avois laissé étaler votre science, & vous eusse donné bien des louanges. Venez m'embrasser, pour me remercier ; mais que ce soit de bon cœur au moins. . . .

Lady SPIRITUELLE.

Oh ! ma Bonne, je ne suis pas fâchée contre vous, mais contre moi ; j'ai beau faire, ma vanité me fait faire des sottises à tous momens.

Madem. BONNE.

A la fin vous en viendrez à bout, ma chère ; mais avec la même amitié que j'ai blâmé votre vanité, je vai louer votre docilité. Profitez de cet exemple. *Lady Tempête*, vous êtes toute surprise de voir que votre compagne n'est pas fâchée contre moi, quoique je l'aie reprise devant tout le monde assez rudement.

Lady SPIRITUELLE.

Ma Bonne, vous pourriez me battre que je ne me fâcherois pas ; je suis si persuadée

856 XXVII. DIALOGUE.

que vous m'aimez de tout votre cœur, que je croirai toujours, que tout ce que vous ferez, sera pour mon bien.

Madem. BONNE.

Et vous penserez juste, ma chère. Je vous assure qu'il a fallu me faire violence pour vous mortifier, mais mon amitié pour vous a été plus forte que ma répugnance à vous donner ce petit chagrin. Revenons à nos éclipses ; mais auparavant, je vais allumer ma bougie, car on ne voit presque plus.

Lady SENSEE.

On dit qu'il y a une éclipse, quand la lune se rencontre entre le soleil & la terre.

Lady MARY.

Je ne comprends pas cela, Madame.

Lady SENSE'E.

Je vai vous raporter une histoire qui vous le fera comprendre, Madame.

XXVII. DIALOGUE. 857

Autrefois on ne savoit pas quelle étoit la cause des éclipses, & les anciens croyoient que cela annonçoit quelque grand malheur ; ainsi ils auroient été bien fâchés d'entreprendre quelque chose dans le tems d'une éclipse. Il y avoit donc un jour un capitaine, nommé *Périclès*, qui étoit prêt de s'embarquer pour aller faire la guerre. Comme il mettoit le pied dans son vaisseau, il vint une éclipse de soleil, & son pilote ne vouloit pas partir, parcequ'il croyoit qu'ils périroient infailliblement. *Périclès*, qui étoit savant, n'avoit pas peur, & dit à son pilote que cela étoit une chose naturelle, & que la lune, s'étant mise devant le soleil, empêchoit de le voir. Le pilote ne comprenant rien à cela, *Périclès*, qui s'impatientoit, lui jetta son manteau sur la tête, & lui dit, me vois-tu ? Je n'ai garde de vous voir, répondit le pilote, puisque votre manteau, qui est entre vous & mes yeux, m'en empêche. Grand ignorant, reprit *Périclès*, voilà la raison, pour laquelle tu ne vois pas le soleil ; c'est que la lune est entre tes yeux & le soleil, comme mon manteau est entre moi & tes yeux.

Madem. BONNE.

Entendez vous cela présentement, *Lady Mary* ?

Lady MARY.

Non, ma Bonne, car je ne conçois pas, comment la lune peut se trouver devant le soleil, & comment on peut deviner, tout juste, le moment où elle s'y trouvera.

Madem. BONNE.

Le soleil étant plus haut que la lune, & la lune marchant, il n'est pas extraordinaire qu'ils se rencontrent. Or on fait précisément le chemin que fait la lune, & l'on fait encore qu'elle ne se dérange jamais de son chemin ordinaire ; ainsi on peut prédire toutes les éclipses qui arriveront, & les gens, qui étudient la science des astres, se nomment des Astronomes.

Lady SPIRITUELLE.

Mais comment a-t-on inventé cette science ?

Madem.

Madem. BONNE.

La nécessité, qui est la mère de l'industrie, a produit toutes les sciences & les arts, mais c'est l'oïveté qui a produit l'Astronomie. Vous devez vous souvenir, mes enfans, que les premiers hommes étoient bergers, c'est-à-dire, qu'ils gardoient les troupeaux. Comme ils vivoient dans des pais fort chauds, ils restoient dans la campagne pendant la nuit: dans ce tems, où ils n'avoient rien faire, ils s'amusoient à regarder les étoiles. A force de les regarder toutes les nuits, ils remarquèrent qu'à telle heure on voyoit paroître certaines étoiles. Ils virent aussi que ces étoiles avançoient régulièrement, & ils parvinrent à pouvoir prédire le chemin qu'elles faisoient, & les places qu'elles devoient occuper. On se fit donc un plan de leurs remarques, & d'habiles gens, qui examinèrent ces remarques, en firent une science certaine; car elle étoit fondée sur l'expérience.

Lady SENSEE.

Permettez-moi, de vous faire une question, ma Bonne. Puisque les premiers hommes savoient l'Astronomie, comment du tems de *Périclès*, s'effrayoient-ils, quand ils voyoient une éclipse ?

Madem. BONNE.

Cette science se conserva longtems en Egypte ; mais elle ne fut jamais perfectionnée, ni chez les Grecs, ni chez les Romains. Les habiles gens savoient bien, que le peuple s'effrayoit à tort pour des prodiges naturels ; mais au lieu de guérir la superstition, ils la nourrissoient, parceque cela leur servoit à faire faire aux peuples tout ce qu'ils vouloient.

Miss MOLLY.

Vous nous avez dit, que la nécessité a inventé les autres arts & sciences ; y en a-t-il beaucoup ?

Madem. BONNE.

Oui, ma chère; chaque besoin a produit un art. Le plus pressé pour les hommes, après le péché d'*Adam*, fut de cultiver la terre: ce besoin produisit un art, qu'on nomma l'*Agriculture*. Il fallut ensuite penser à se loger. D'abord les hommes se retiroient dans les cavernes; mais comme il ne s'en trouvoit pas partout, ils se bâtirent des cabanes, qui d'abord ne servirent que pour les mettre à couvert des injures du tems. Ensuite, on pensa à rendre ces cabanes plus commodes; puis on chercha à les rendre magnifiques, & cela produisit un autre art, qu'on nomma l'*Architecture*. Ceux, qui demeuroient en Egypte, dans ce país où il ne pleut jamais, & où le Nil se déborde, inventèrent un art, qu'on nomma la *Géométrie*. Cet art est celui de mesurer & de compter.

Lady CHARLOTTE.

Je fais donc la *Géométrie*, ma Bonne, car je fais fort bien compter.

Madem. BONNE.

Vous savez une partie de la Géométrie, ma chère : puisque vous savez l'arithmétique ; mais cette science est bien plus étendue, puisqu'elle comprend aussi l'art de mesurer sûrement & promptement. Je vai vous dire ce qui engagea les Egyptiens à inventer cette science. Comme l'abondance, ou la disette, dépend chez eux des débordemens du Nil, vous pouvez penser qu'ils furent fort attentifs à mesurer l'accroissement de ce fleuve. D'ailleurs le Nil, en se débordant, dérangoit, sans doute, les pierres, ou les hayes, qui marquoient l'héritage d'un chacun ; ce qui les mettoit dans la nécessité d'avoir toujours la mesure à la main.

La nécessité de se guérir des différentes maladies, qui affligent les hommes, donna naissance à un autre art, qu'on nomma la *Médecine*.

Ensuite, il se trouva des hommes ambitieux, qui vouloient commander aux autres ; des hommes vertueux, qui vouloient les engager à vivre en société les uns

avec les autres ; & comme ces hommes n'étoient pas assez puissans pour les forcer à obéir, ou assez méchans pour abuser de leur puissance, ils cherchèrent un moyen plus doux de faire réussir leurs desseins. Comme ils avoient étudié le caractère des hommes, ils connurent qu'ils se laissoient persuader par de beaux discours, & cela fit naître la *Rhétorique*, ou l'*art de bien parler*. Ils réfléchirent ensuite, que pour bien arranger les paroles, il falloit savoir auparavant bien arranger ses idées, & cela produisit un autre art, qu'on nomme la *Logique*, ou l'*art de bien penser*. D'autres hommes considérèrent, qu'en vain l'homme avoit trouvé les autres arts, s'il ignoroit celui de se rendre heureux, en devenant vertueux ; ils donnèrent donc aux hommes l'art d'acquérir le bonheur, en réglant ses passions, & cet art, le plus nécessaire de tous, fut appelé la *Philosophie*. On dit, que l'amour donna naissance à la *Peinture*, parcequ'un amant, qui étoit obligé de se séparer de sa maîtresse, s'avisa de crayonner ses traits avec du charbon. Les autres besoins des hommes firent naître les arts *Mécaniques* ; mais j'ai beau chercher,

mes enfans, je ne puis me souvenir du besoin, qui a fait inventer la *Musique*.

Lady SENSEE.

N'est-ce pas le besoin de se desennuyer, ma Bonne ?

Madem. BONNE.

Cela pourroit bien être, mes enfans. La *Danse* dans son origine n'a peut-être été inventée que pour donner de l'exercice au corps. Je vous prie, *Lady Sensée*, répétez nous les noms des arts dont je viens de parler.

Lady SENSEE.

L'*Agriculture*, l'*Architecture*, la *Géométrie*, la *Logique*, la *Rhétorique*, la *Philosophie*, l'*Astronomie*, la *Médecine*, la *Physique*, la *Peinture*, la *Musique* & la *Danse*.

Madem. BONNE.

Vous avez eu plus de mémoire que moi, ma chère ; car j'avois oublié la *Physique*

XXVII. DIALOGUE. 865

qui est la science des choses naturelles. Pour celle-là, elle doit sa naissance à la curiosité. Adieu, mes enfans; retenez bien les noms de toutes ces sciences: il est honteux de n'en pas connoître au moins les noms & l'usage.



XXVIII. DIALOGUE.

Vingt & septième Journée.

Lady CHARLOTTE.

MA Bonne, vous nous avez promis de commencer la leçon par une histoire.

Madem. BONNE.

Et je vous tiendrai volontiers parole, pourvu que vous me rapelliez, à propos de quoi, je vous ai promis cette histoire.

Lady CHARLOTTE.

C'étoit au sujet des Athéniens & du prince *Démétrius*; vous nous dites, que

quand même ils eussent été des coquins, la conduite de ce prince les auroit fait rentrer en eux-mêmes, & les eut rendus honnêtes-gens.

Madem. B O N N E.

Vous me rappelez mon histoire, ma chère, la voici. Il y avoit un père, qui fut si malheureux, que n'ayant qu'un fils, ce monstre résolut de lui ôter la vie. Il confia ce mauvais dessein à un domestique, qui lui avoit aidé jusqu'à ce jour à voler son père ; mais ce garçon, ayant horreur d'un si grand crime, fut se jeter aux pieds du père, & lui déclara le dessein de son fils. Ce vieillard dissimula cet affreux secret, & dit à son fils, qu'il vouloit le mener à la campagne, pour lui faire voir une fille belle & riche, qu'il vouloit lui faire épouser. Il falloit passer par une forêt extrêmement dangereuse, parcequ'il y avoit souvent des voleurs. Quand ils furent arrivés au milieu de cette forêt, le père commanda à son fils de descendre de cheval, & lui dit : J'ai découvert le dessein affreux que vous avez conçu contre ma vie : vous voulez m'ôter ce peu de jours

que j'ai à demeurer sur la terre ; mais, mon fils, avez-vous bien réfléchi sur les suites de cette action ? Votre crime, s'il étoit découvert, vous conduiroit sur l'échafaut, & vous y péririez par la main du bourreau : j'ai voulu vous épargner le dernier supplice, en vous conduisant ici ; vous pouvez m'y percer le cœur en sûreté. Frappez, mon fils, ajouta ce vieillard, en lui présentant un poignard & son sein : frappez, punissez-moi, d'avoir produit un monstre tel que vous. J'aurai du moins la consolation, de mettre votre vie & votre honneur en sûreté, en mourant dans ce lieu solitaire. Peut-être que vous vous rapellerez quelque jour ma bonté, & que, touché de cette dernière marque que je vous en donne, vous pleurerez votre parricide.

Vous pensez bien, mes enfans, que ce garçon, quelque méchant qu'il fut, fut confondu du discours de son père ; il se repentit sincèrement, & devint aussi honnête-homme, qu'il avoit été méchant par le passé,

Lady S E N S E' E.

Mais est-il possible, ma Bonne, qu'il y ait des hommes assez méchans pour avoir la pensée de tuer leurs pères, ou leurs mères ?

Madem. B O N N E.

Un grand législateur pensoit comme vous, ma chère. Il ordonna des châtimens pour toutes sortes de crimes, mais il n'en voulut point marquer pour les parricides, parcequ'il ne croyoit, pas qu'un homme put se rendre coupable d'un tel crime.

Lady M A R Y.

Qu'est-ce que cela veut dire, les *parricides* ?

Madem. B O N N E.

On apelle *parricides*, ceux qui tuent leur père, ou leur mère, ou leur roi : *fratricides*, ceux qui tuent leurs frères : *suicides*, ceux qui se tuent eux-mêmes, & *déicides*, les Juifs qui ont fait mourir Jésus-Christ.

Miss MOLLY.

Est-ce un grand péché de se tuer soi-même ?

Madem. BONNE.

Certainement, ma chère ; ceux qui se tuent, sont damnés éternellement, à moins qu'ils ne soient devenus foux auparavant, comme cela arrive ordinairement.

Lady TEMPÊTE.

J'ai ouï dire, qu'il n'y avoit que les gens courageux, qui se tuent eux-mêmes.

Madem. BONNE.

On vous a trompé, ma chère ; c'est tout le contraire. Ceux qui se tuent eux-mêmes, sont des gens foibles qui cèdent lâchement à la douleur, qui n'ont pas le courage de supporter les peines & les chagrins de la vie, & qui aiment mieux s'en débarrasser tout d'un coup par la mort, que de prendre la peine nécessaire pour s'encourager à les supporter.

Lady SPIRITUELLE.

J'ai lu une fingulière histoire d'un homme qui vouloit se faire mourir : voulez-vous que je la rapporte à ces Dames, ma Bonne ?

Madem. BONNE.

Je le veux bien, ma chère.

Lady SPIRITUELLE.

Jules César assiégeoit une ville, dans laquelle il y avoit deux hommes qui étoient ses ennemis, & qui avoient essayé de lui faire beaucoup de mal. Un de ces hommes, qui craignoit la colère du vainqueur, résolut de s'empoisonner : l'autre pensa, qu'il valoit mieux aller trouver *César*, car disoit-il en lui-même, peut-être qu'il me pardonnera : il ne peut rien m'arriver de pis que la mort, je la souffrirai avec courage, quand elle se présentera ; mais je veux faire tout ce que l'honneur me permet pour l'éviter. Ces deux hommes ayant pris une résolution si différente, le premier demanda

XXVIII. DIALOGUE. 871

manda à son médecin un poison assez doux, pour le faire mourir sans souffrir beaucoup ; & le second sortit de la ville pour aller trouver *César*, & lui dire, qu'il venoit remettre sa vie entre ses mains. *César*, qui avoit l'ame grande & généreuse, fut touché de la confiance de cet homme, & lui dit : je vous suis bien obligé d'avoir eu assez bonne opinion de moi, pour me croire capable de vous pardonner. Vous m'avez en cela rendu un très grand service ; car il n'y a rien dans le monde qui me fasse tant de plaisir, que de pardonner à un ennemi ; vous pouvez compter sur mon estime, & sur mes bienfaits. Cet homme, agréablement surpris de ce discours, se hâta de quitter *César*, & courut à la ville, pour tâcher de sauver son ami, s'il en étoit encore tems. Il le trouva sur son lit, pâle & comme un homme prêt à rendre le dernier soupir. Il fut bien étonné, quand il aprit la générosité de *César*, & eut regret de s'être empoisonné. Son ami lui dit, d'envoyer chercher son médecin, pour lui demander du contre-poison. Le malade ne vouloit pas le faire ; je suis trop mal, disoit-il à son ami, & je sens que je n'ai plus qu'un

moment à vivre : cependant, par complaisance pour son ami, il consentit à faire appeler le médecin qui lui avoit donné le poison, & lui demanda, s'il y avoit quelque remède qui pût lui sauver la vie ? Le médecin se mit à rire, & dit aux deux amis : admirez la force de l'imagination ; l'idée d'une mort prochaine a réduit monsieur à l'agonie. Comme je connoissois la bonté du cœur de *Jules César*, j'aurois gagé tout mon bien qu'il vous pardonneroit à tous deux, & que vous auriez beaucoup de regret de vous être empoisonné ; c'est pourquoi, au lieu de vous donner du poison, je vous ai fait prendre une pilule, propre à vous fortifier contre la peur. Levez-vous donc, car, absolument vous n'êtes malade que d'esprit. Effectivement cet homme, ayant appris qu'il n'avoit pas pris de poison, & que par conséquent, sa vie ne couroit aucun danger, se trouva guéri, & se leva sur le champ. *César*, ayant appris cette histoire, ne put s'empêcher d'en rire ; & il récompensa le médecin, qui avoit si bien jugé de lui.

Madem. BONNE.

Cette histoire est venue le plus à propos du monde, pour vous prouver que ceux, qui se donnent la mort, sont des lâches. Vous voyez que cet homme, qui vouloit s'empoisonner, paroissoit ne pas craindre la mort, puisque c'étoit volontairement qu'il avoit pris du poison : cependant, il avoit une telle peur de mourir, qu'il en étoit réellement malade. Mais, en voila assez sur cet article, je ne crois pas qu'aucune de vous soit assez extravagante, pour penser à se tuer. Disons un mot de la province de Normandie. *Lady Sensée*, soulagez ma poitrine, & apprenez à ces Dames, ce que vous savez de cette province.

Lady S E N S É E.

La Normandie est située au Nord de la France. Elle a au Sud pour borne, une province qu'on appelle le Maine; elle est bornée à l'Ouest & au Nord par la Manche, & à l'Est par la Picardie & l'Isle de France. Autrefois, cette province s'appelloit *Neustrie*, & ce sont des hommes

venus du Nord, qui lui ont donné le nom qu'elle porte aujourd'hui. Car le mot de Normand veut dire en Anglois *Nord-Man* ; *homme au Nord*. Ces hommes, dont la plus grande partie étoient Danois, ou vivoient aux environs de ce royaume, se trouvant trop d'habitans pour leur païs, qui d'ailleurs est extrêmement froid, résolurent d'aller chercher fortune : ils s'embarquèrent donc, & vinrent dans tous les royaumes voisins, où ils commirent des ravages épouvantables, tuant les hommes, emmenant les femmes & les bestiaux, brûlant les arbres, & ravageant les terres. Quand ils avoient ruiné un païs, ils demandoient une grosse somme d'argent pour l'abandonner ; mais, à peine ceux-là étoient-ils arrivés dans leur païs chargés de richesses, qu'ils donnoient envie à leurs camarades de venir s'enrichir à leur tour. La France & l'Angleterre eurent beaucoup à souffrir de ces Normands ; mais surtout, ils réduisirent la France à la dernière extrémité, car ils assiégèrent la ville de Paris. Enfin, un de leurs chefs, nommé *Rollon*, qui s'étoit fait Chrétien, demanda au roi de France la *Neustrie*, qui étoit absolument ruinée &

XXVIII. DIALOGUE. 875

presque déserte, & il promit au roi, s'il vouloit le faire duc de ce païs, d'empêcher ses compatriotes de revenir en France ; car ils y entroient ordinairement par la rivière de Seine, qui a son embouchure dans la Neuftrie. Il fallut lui accorder sa demande, & il promit de faire hommage au roi de ce duché, c'est-à-dire, de reconnoître publiquement, que c'étoit le roi qui le lui avoit donné : & toutes les fois qu'il y auroit un nouveau duc de Normandie, il devoit renouveler cet hommage. Ainsi, ces hommes du Nord s'établirent dans la Neuftrie, & changèrent le nom de cette province en celui de Normandie, parcequ'on les appelloit eux-mêmes Normands.

Lady SPIRITUELLE.

J'admire la mémoire de *Lady Sensée*, aussi bien que sa science.

Lady SENSEE.

Vous avez bien de la bonté, Madame ; mais vous devez seulement admirer le soin que ma Bonne a eu de m'instruire. Je n'avois que quatre ans lorsque Maman a

eu la bonté de me la donner, & elle n'a pas passé un seul jour sans m'apprendre quelque chose d'utile : si vous aviez eu le bonheur d'avoir une telle Bonne, vous seriez beaucoup plus habile que je ne le suis.

Madem. BONNE.

Je vous suis bien obligée, ma chère, de la reconnoissance que vous avez de mes soins. Il est vrai, que je n'ai rien épargné pour vous rendre bonne & habile ; mais il faut que je dise aussi, que vous avez rendu mon travail agréable par votre docilité & votre application.

Lady TEMPETE.

Je donnerois toutes chose au monde, pour que vous en pussiez dire autant de moi.

Madem. BONNE.

Cela est fort possible, ma chère, vous n'avez qu'à continuer à vous corriger : je ne suis jamais si contente, que quand je puis louer avec justice, & pour vous prou-

ver que je dis la vérité, je vous montrerai ce soir une lettre que j'ai eu l'honneur de recevoir de Madame votre mère, elle me marque qu'elle est charmée du bien que je lui ai mandé de vous dans ma dernière lettre ; & que, puisque vous êtes devenue raisonnable, elle viendra vous chercher au bout de vos trois mois.

Lady TEMPETE.

Voilà une belle récompense qu'elle veut me donner. Si je retourne à la maison, je ferai dans un an tout comme j'étois auparavant. Et puis, ma Bonne, je veux m'instruire. *Lady Mary* est plus habile que moi, qui suis une grande fille, cela me fait honte : & si vous voulez encore avoir la bonté de me garder, je prierai Maman, de me laisser avec ma cousine le plus longtems qu'il se pourra.

Madem. BONNE.

Admirez, mes enfans, comme *Lady Tempête* est devenue polie. Elle a l'air d'une dame actuellement : elle pense & parle comme une fille de qualité.

Lady TEMPETE.

Et j'avoue bonnement, que je pensois & parlois auparavant comme une marchande de pommes.

Lady SPIRITUELLE.

Ma Bonne, n'ai-je pas lu dans l'histoire, qu'un roi d'Angleterre est devenu duc de Normandie ?

Madem. BONNE.

Non, ma chère ; mais vous avez vu qu'un duc de Normandie est devenu roi d'Angleterre. *Lady Sensée* va vous dire cette histoire.

Lady SENSEE.

Un roi d'Angleterre, étant mort sans enfans, nomma pour son héritier *Guillaume* duc de Normandie, qu'on apelloit le Bâtard, & qu'on a nommé depuis *Guillaume* le conquérant. Comme il y avoit plusieurs princes, parens du dernier roi, qui prétendoient à cette couronne, *Guillaume*

ne se pressa pas d'en venir prendre possession ; il laissa ces princes se faire la guerre les uns aux autres, & quand ils furent bien affoiblis, il vint en Angleterre avec une bonne armée, & se rendit maître du roïaume : ainsi, la Normandie devint une province Angloise, & les rois d'Angleterre étoient, à cause de cette province, sujets, ou vassaux des rois de France ; mais c'étoit des vassaux plus puissans que leurs seigneurs, & qui lui donnèrent beaucoup de peine. Quand les rois d'Angleterre faisoient quelque chose de contraire à ce qu'ils avoient promis au roi de France, en lui faisant hommage, le roi de France avoit droit de les faire comparoître devant les pairs du roïaume de France, pour y être jugés ; & s'ils refusoient d'y venir, il pouvoit s'emparer des biens qu'ils avoient en France. C'est, par là, que la Normandie a été perdue pour les Anglois, & est retournée à la France sous le règne d'un roi d'Angleterre, nommé *Jean sans terre*.

Madem. B O N N E.

La première fois, nous parlerons de la province de Bretagne. Présentement *Lady Mary* va nous répéter son histoire.

Lady MARY.

Dans le tems que *David* fuyoit, son fils *Méhiboseth*, le petit-fils de *Jonathan*, à qui *David* avoit donné le bien de *Saül*, & qu'il avoit fait manger à sa table, dit à son serviteur de lui amener son âne, parcequ'il vouloit suivre *David*, & qu'il ne pouvoit pas marcher, vu qu'il étoit incommodé des deux pieds. Son serviteur, qui étoit un méchant homme, refusa de lui obéir, & ayant pris beaucoup de provisions dans la maison de son maître, il les porta à *David*, comme si ç'eut été lui qui lui en faisoit présent. *David* lui demanda, où est votre maître ? Ce méchant lui répondit, il est allé trouver *Absalon*, & a été fort content de votre malheur. *David* fut fort en colère en apprenant cela, & il dit à ce serviteur, je vous donne le bien de votre maître. Quand *David* revint, le petit-fils de *Jonathan* vint au devant de lui, & lui demanda justice de son serviteur qui n'avoit pas voulu lui amener son âne. Si *David* eut agi avec prudence, il se fut informé de la vérité pour punir le coupable ; mais une faute assez or-

dinaire aux rois, c'est de craindre la peine, & de n'aimer pas à s'instruire par eux-mêmes, ce qui les expose à faire de grandes injustices. *David* en commit une grande injustice dans cette occasion ; car il se contenta de rendre au petit-fils de *Jonathan* la moitié de ses biens, & laissa l'autre moitié à son mauvais domestique. *David* régna encore plusieurs années, mais sur la fin de ses jours, il se laissa surmonter par la vanité, & voulut savoir le nombre de ses sujets. Ses serviteurs lui remontrèrent qu'il devoit se contenter de remercier Dieu d'avoir béni son peuple, sans vouloir en connoître le nombre ; mais *David* s'obstina, & on trouva qu'il y avoit cinq cens mille hommes dans la tribu de *Juda*, capables de porter les armes, & huit cent mille dans les autres tribus. Après cela, *David* reconnut la faute que sa vanité lui avoit fait commettre, & il en demanda pardon à Dieu. Le Seigneur lui envoya un prophète, qui lui dit : il faut que cette faute soit punie. Choisissez donc, ou d'une famine de trois ans, ou d'une guerre de trois mois, ou d'une peste de trois jours. *David* choisit la peste pour deux raisons. La première, c'est qu'il dit, qu'il ai-

moit mieux tomber entre les mains de Dieu, qu'entre les mains des hommes : la seconde, c'est qu'il pensoit, qu'il ne souffriroit point de la famine, mais seulement le pauvre peuple : il auroit aussi été en sûreté pendant la guerre, car il avoit promis à son peuple de ne point marcher lui-même contre ses ennemis ; mais il pensoit, que la peste ne l'épargneroit pas plus que le dernier de ses sujets, & il vouloit partager le châtiment, puisqu'il étoit le plus coupable. L'ange du Seigneur commença donc à frapper les Israélites, & il en mourut soixante & dix mille.

David, voyant l'ange qui s'avançoit vers Jérusalem, se prosterna, & dit au Seigneur : pourquoi frapez-vous ces brebis qui sont innocentes ? c'est moi qui suis seul coupable ; frapez-moi, Seigneur ; n'épargnez ni moi, ni ma famille ; mais ayez pitié de mon pauvre peuple. La colère de Dieu fut apaisée par cette prière de *David*, qui vit l'ange remettre son épée dans le fourreau, & *David* dressa un autel au Seigneur, dans le lieu où l'ange s'étoit arrêté.

Lady

Lady CHARLOTTE.

Ma Bonne, c'est un péché de se mettre en colère, comment donc l'Écriture sainte, dit-elle, que le Seigneur se mit en colère ?

Madem. BONNE.

C'est qu'il n'y a point d'autre terme dans notre langue, qui puisse exprimer les effets de la justice de Dieu, & de la haine qu'il porte au crime. Je suppose, ma chère, que vous voyez un méchant homme qui en tue un autre, vous ferez bien fâchée contre ce méchant homme, vous le seriez punir si cela dépendoit de vous : on pourroit dire alors que vous seriez en colère, c'est-à-dire, fâchée contre cet homme ; mais cette colère seroit juste, elle ne seroit pas une passion, ni un péché. Les juges, qui condamnent les criminels à mort, ont cette espèce de colère contre eux, & c'est ce sentiment de haine pour le crime, qui engage à punir le criminel, que l'Écriture appelle la colère de Dieu.

Lady SPIRITUELLE.

Cette haine de Dieu contre le crime est bien forte, ma Bonne, puisqu'il punit si sévèrement dans *David* une faute qui paroît si légère.

Madem. BONNE.

Tout ce qui offense Dieu, est un si grand mal, qu'on n'ose dire qu'il y ait de petites fautes ; mais surtout celles, que commettent les personnes à qui Dieu a fait de grandes graces, sont plus horribles que celles des autres. C'est pourquoi Jésus-Christ dit dans l'Évangile, que les Juifs seront plus rigoureusement punis que les habitans de Sodome, parceque, s'il avoit fait dans cette ville les miracles qu'il avoit fait parmi-eux, ils auroient fait pénitence dans le sac & la cendre. Continuez, *Miss Molly.*

Miss MOLLY.

David étant devenu vieux, un de ses fils, nommé *Adonija*, résolut de se faire roi, & gagna *Joab* qui commandoit les troupes,

& plusieurs autres personnages considérables. Il y avoit déjà quelque tems qu'*Adonija* se distinguoit de ses frères par sa magnificence, & *David* s'en étoit aperçu ; mais il aimoit si fort ses enfans, qu'il craignoit de les chagriner, & il ne croyoit pas que son fils eut de mauvais desseins. Cette patience de *David* autôrisa *Adonija* ; il assembla ses frères & les principaux de ses partisans, pour se faire nommer roi : mais le prophète *Nathan* commanda à *Bethsabée* d'aller trouver *David*, pour le faire souvenir qu'il avoit choisi *Salomon* pour lui succéder, & cela par l'ordre du Seigneur. *Nathan* fut aussi trouver *David*, & l'instruisit du dessein d'*Adonija*. Alors le roi commanda, que *Salomon* fut sacré sur le champ, & *Adonija*, l'ayant appris, eut peur qu'on ne le fit mourir, & se sauva dans le tabernacle du Seigneur, & embrassa la corne de l'autel qu'il ne voulut point quitter qu'après être assuré de sa grace. *Salomon* jura de lui pardonner le passé, pourvu qu'il fut honnête-homme à l'avenir. *David*, sentant qu'il alloit mourir, fit venir son fils *Salomon*, & lui recommanda d'être fidèle au Seigneur. Il lui dit aussi : Vous voyez que

Joab s'étoit joint avec votre frère *Adonija* ; il s'est rendu coupable du sang de deux hommes, qu'il a tués en tems de paix ; ne permettez pas qu'il meurt de sa mort naturelle. Vous connoissiez aussi cet homme qui me maudît, lorsque je fuyois *Abfalon* ; je lui ai pardonné de tout mon cœur, mais son crime doit être puni, j'abandonne le châtement de ces deux hommes à votre sagesse. Après que *David* eut parlé ainsi, il mourut, & *Salomon* régna après lui. Quelque tems après, il découvrit que son frère *Adonija* & *Joab* travailloient pour lui enlever la couronne ; & il les fit mourir tous les deux. Quand à cet homme, qui avoit maudît son père *David*, il lui dit : bâtis une maison dans Jérusalem, & si tu n'en fors point, il ne t'arrivera aucun mal ; mais si tu passe le torrent de Cédron, tu mourras. Cet homme fut bien content de sauver sa vie à si bon marché ; mais au bout de trois ans, deux de ses esclaves s'étant enfuis, il oublia la défense de *Salomon*, & courut après eux : ainsi *Salomon* le fit mourir aussi.

Madem. BONNE.

Continuez, Lady Charlotte.

Lady CHARLOTTE.

Salomon étoit fort jeune lorsqu'il monta sur le trône, & une nuit pendant qu'il dormoit, le Seigneur lui aparut, & lui dit : demande-moi ce que tu voudras, & je te l'accorderai. *Salomon* s'humilia devant Dieu, & considérant sa grande jeunesse, il pria Dieu de lui accorder cette sagesse qui convient aux rois, & qui leur est nécessaire, pour juger & gouverner leurs peuples comme il faut. Dieu lui répondit : parce que tu as préféré la sagesse aux richesses & aux autres biens temporels, je te rendrai non seulement le plus sage de tous les rois, mais aussi le plus riche & le plus puissant : & si tu garde fidèlement mes commandemens, tu vivras longtems sur la terre. Ce fut après cette vision que *Salomon* eut occasion de montrer sa sagesse, en jugeant un procès fort singulier. Deux femmes vinrent se présenter devant lui, & l'une d'elles lui dit : seigneur, je logeois avec cette femme dans une même chambre, & il n'y avoit que nous deux : nous avions chacune un petit enfant, à qui nous donnions à têter ; or il est arrivé, que cette femme ayant

mis son enfant dans son lit, elle l'a étouffé. Quand elle a vu son fils mort, elle s'est levée tout doucement, &, ayant mis son enfant mort auprès de moi, elle a pris mon fils qui étoit vivant. Le matin j'ai été bien affligée ; mais, en regardant attentivement cet enfant mort, j'ai reconnu que ce n'étoit pas mon fils, mais celui de cette femme. L'autre femme dit au roi : seigneur cette femme vous trompe : c'est son fils qui est mort, & le mien qui est vivant. Un autre, que *Salomon*, auroit été bien embarrassé, car il n'y avoit point de témoins ; mais le Seigneur avoit donné la sagesse à *Salomon*, & il dit à un de ses domestiques : prenez l'enfant qui est vivant, & le coupez en deux avec une épée : par ce moyen ces deux femmes en auront chacune une moitié. La femme, qui avoit parlé la première, & qui étoit la vraie mère de l'enfant, frémit en entendant ces paroles, & toutes ces entrailles se révoltèrent : elle se jeta donc aux pieds du roi, & dit à *Salomon* : Ah ! seigneur, donnez l'enfant tout entier à cette femme qui le demande, j'aime mieux le perdre, que de le voir périr ; mais l'autre femme disoit : ce que le roi a ordonné, est

fort juste ; nous n'aurons l'enfant, ni l'une, ni l'autre. Alors *Solomon* dit : donnez l'enfant vivant à cette première femme, je connois à sa tendresse, qu'elle est la véritable mère de l'enfant. Tout le monde fut étonné de l'adresse avec laquelle le roi avoit découvert la vérité, & la vraie mère se retira, en le comblant de bénédictions.

Lady MARY.

Je croyois que *Salomon* alloit faire couper cet enfant en deux, je mourrois de peur.

Madem. BONNE.

Un roi, à qui Dieu avoit donné la sagesse, n'avoit garde de commettre un si grand crime ; mais n'avez vous point admiré quelque chose dans la conduite de *Salomon* ?

Lady TEMPETE.

Oui, ma Bonne ; j'admire que ce prince, qui étoit si jeune, préféra la sagesse à toutes les autres choses.

Lady SENSEE.

Et moi, ma Bonne, j'admire la bonté de Dieu, qui lui donna les richesses & les grandeurs qu'il n'avoit pas demandées.

Madem. BONNE.

Salomon demanda une chose estimable; mais il eut, sans doute, bien mieux fait, s'il eut demandé à Dieu la grace de garder fidèlement ses commandemens. Il eut obtenu avec cette grace la sagesse, ainsi que les autres choses que le Seigneur daigna lui accorder par surcroît.

Lady CHARLOTTE.

Est-ce que *Salomon* n'a pas été honnête-homme pendant toute sa vie ?

Madem. BONNE.

Non, ma chère ; il oublia tout ce qu'il devoit à Dieu, & devint idolâtre.

Lady SPIRITUELLE.

Et à quoi donc lui servit sa sagesse ?

Madem. BONNE.

La sagesse humaine est bien peu de chose, aussi bien que l'esprit & les talens. Ces avantages ne sont précieux qu'autant qu'ils sont joints à la crainte du Seigneur. *Salomon* a été le plus savant de tous les hommes. Il a composé les plus beaux ouvrages du Monde, & a parlé dans ses livres de tous les arbres & de toutes les plantes ; à quoi tout cela lui a-t-il servi, s'il a eu le malheur de mourir sans se repentir de ses crimes ?

Miss MOLLY.

Est-ce qu'il n'a pas demandé pardon à Dieu avant que de mourir ?

Madem. BONNE.

L'Écriture, qui nous apprend ses crimes, ne nous dit rien de sa pénitence. J'ai pourtant entendu dire, qu'il y a des savans qui prétendent qu'il s'est converti ; mais cela n'est pas certain, puisque l'Écriture ne le dit pas, & cela doit nous faire trembler. Ce fut une malheureuse passion

qui conduisit *Salomon* dans le crime. Il aima des femmes étrangères & il les épousa contre la défense que Dieu en avoit faite. Ces femmes voulurent avoir les idoles de leurs faux dieux, & il leur offrit de l'encens par complaisance pour elles ; car vous sentez bien que *Salomon* avoit trop d'esprit pour adorer vraiment des dieux de pierre & de bois.

Lady SPIRITUELLE.

Ma Bonne, j'ai lu beaucoup les contes Arabes ; ils ont beaucoup de respect pour *Salomon* ; ils disent, qu'il commandoit à toutes les créatures élémentaires, & que ceux qui peuvent avoir son anneau, leurs commandent aussi.

Lady MARY.

Qu'est-ce que les créatures élémentaires, ma Bonne ?

Madem. BONNE.

Ce sont des créatures qui habitent dans les élémens, à ce que croient les Turcs

& les Arabes. Il y a quatre élémens : le feu, l'air, la terre & l'eau, comme je vous l'ai dit. Or ils croyent, que l'air est plein de créatures qu'on nomme *Silphes*, qu'il y en a d'autres dans la terre qu'on nomme *Gnomes*, que le feu a des habitans qu'on appelle *Salamandres*, & qu'il s'en trouve aussi dans l'eau qu'on nomme *Nymphes*. Ils ajoutent, que ses créatures sont supérieures aux hommes, à qui Dieu permet qu'elles fassent de grands biens & de grands maux ; mais en même tems, ils disent, que les sages, qui sont sur la terre, ont une grande autorité sur les esprits, ainsi que *Salomon* l'eut autrefois ; & qu'ils les obligent à leur obéir avec plus d'exactitude, que des esclaves à leurs maîtres ; non seulement à eux, mais encore à ceux auxquels ils ont donné des talismans.

Miss MOLLY.

Qu'est-ce qu'un talisman, s'il vous plait ?

Madem. BONNE.

C'est ou une bague, ou une pièce de métal, sur laquelle un de ces sages a gravé certains caractères.

Lady CHARLOTTE.

Et tout ce qu'on dit de ces créatures élémentaires, & de ces talismans, est-il vrai?

Madem. BONNE.

Comme les contes de fées que je vous rapporte, mes enfans. Cependant j'ai vu des personnes d'esprit qui avoient la foiblesse de croire à toutes ces choses. On leur avoit donné les contes Arabes à lire, quand elles étoient jeunes, & d'autres livres dans le même goût; personne n'avoit eu le soin de leur apprendre, que c'étoit des contes à dormir de bout, & cela leur avoit gâté l'esprit. J'ai connu une certaine mademoiselle *Perot*, fille d'esprit d'ailleurs, & qu'un grand ministre consultoit quelquefois; je lui ai, dis-je, entendu dire très sérieuse-

férieusement, que les filphes l'enlevoient des bras de sa mère, quand elle étoit jeune, pour la porter au milieu des fleurs dans les prairies. Je vous nomme cette demoiselle, parcequ'elle est morte depuis longtems; mais je pourrois vous nommer plusieurs personnes de distinction, qui donnent dans cette extravagance. Je ne le fais pas, parcequ'il ne faut jamais nommer les gens, quand on dit quelque chose de désavantageux.

Lady MARY.

Ma Bonne, vous nous avez dit, que les Turcs croyoient, que Dieu permettoit aux créatures élémentaires de faire du bien & du mal aux hommes. Est-ce que les Turcs croyent en Dieu? Je pensois, que c'étoit de biens méchans hommes qui adoroient des idoles.

Lady TEMPETE.

Et moi aussi, ma Bonne, je croyois, qu'ils adoroient *Mahomet*.

Madem. BONNE.

Vous vous trompiez, mes enfans. Les Turcs ne sont point idolâtres, car ils adorent un seul Dieu, & le même que nous adorons. Mais ils sont infidèles, parce qu'ils ne croient pas que *Jésus-Christ* soit Dieu. Ils disent, que c'est un grand prophète, qu'il a envoyé aux Chrétiens, comme il avoit envoyé *Moïse* aux Juifs, & *Mahomet* pour eux. D'ailleurs les Turcs ne sont point méchans; ils ont au contraire le cœur fort bon. Ils sont beaucoup de charités, & loin de vouloir faire du mal aux hommes, ils ont même pitié des bêtes, & il y a des Turcs, qui, en mourant, laissent une somme pour acheter de la viande aux chiens, & du grain pour les oiseaux.

Lady SENSE'E.

Je ne fais, ma Bonne, d'où est venue cette imagination? mais on regarde les Turcs comme des gens cruels. Est-ce qu'ils maltraitent les Chrétiens?

Madem. BONNE.

Souvent, ma chère, mais cela vient de ce qu'ils les méprisent. Ils disent, que nous sommes des chiens, non pas parceque nous sommes Chrétiens, mais parceque nous ne suivons pas les préceptes que Jésus-Christ, notre prophète, nous a laissé ; & quand ils voyent un Chrétien honnête-homme, ils l'estiment, & ne lui font point de mal. Je parle des gens qui ont de l'éducation ; car dans tous les païs du monde le peuple est peuple, c'est-à-dire, qu'il hait, méprise, ou maltraite, sans rime, ni raison.

Lady MARY.

Ma Bonne, voudriez-vous bien nous dire ce que c'étoit que ce *Mahomet*.

Madem. BONNE.

Je vous apprendrai tout ce que j'en ai lu de côté & d'autre, ma chère, car je n'ai jamais lu son histoire. *Mahomet*, je pense, étoit un garçon marchand, qui épousa la veuve de son maître. Il avoit beaucoup d'esprit, de courage, & par dessus tout une

ambition demésurée. Comme sa naissance le réduisoit à mener une vie obscure ; il résolut de se distinguer, en inventant une nouvelle religion. La chose étoit d'autant plus facile, que les Chrétiens, qui vivoient dans ces quartiers, étoient fort ignorans, & qu'il y avoit aussi un grand nombre de Juifs & d'Idolâtres, qui n'étoient pas plus éclairés. Ce qui prouve l'esprit de *Mahomet*, c'est qu'il fit servir à son dessein une maladie, qui devoit l'empêcher de réussir. Il tomboit du mal caduc. Vous ne connoissez peut être pas cette maladie, mes enfans. Ceux, qui l'ont, tombent contre terre & se débattent horriblement : ils jettent même de l'écumé par la bouche, comme des enragés, & après cela, restent souvent longtems sans connoissance. Quand *Mahomet* avoit un accès de ce terrible mal, il disoit, qu'il tomboit en extase, c'est-à-dire, que Dieu lui parloit, ou l'enlevoit au ciel, pour lui déclarer ses volontés.

Lady SPIRITUELLE.

Et se trouva-t-il des gens assez extravagans pour le croire ?

Madem. BONNE.

Les gens sensés se moquèrent de lui, mais ceux-là ne font pas le plus grand nombre. Cependant, *Mahomet* fut obligé de fuir; mais les difficultés ne le rebutèrent point. Il composa sa nouvelle religion de façon à se faire des disciples; car pour attirer les Chrétiens, il parla de *Jésus-Christ* honorablement, comme d'un grand prophète, qui méritoit d'être respecté: il en dit autant de *Moïse*, pour attirer les Juifs; & pour ne point effaroucher les Payens, il conserva plusieurs de leurs cérémonies. Il disoit, que Dieu ayant donné une loi par *Moïse* avec des tonnerres & des éclairs, il avoit voulu se faire obéir par la crainte: que ce moyen n'ayant point réussi, il leur avoit envoyé un autre prophète, pour les engager à lui obéir par la douceur; & que ce moyen ayant encore été inutile, il l'avoit envoyé pour forcer les hommes par l'épée, à lui être fidèles. Selon ce principe, il dit, que sa secte devoit s'établir par les armes, ce qui lui attira de tous côtés un grand nombre d'hommes, qui espérèrent de faire fortune en le suivant. C'est ainsi

que *Mahomet*, de législateur, devint monarque, & laissa le trône à sa postérité. Son tombeau est à la Mecque, & il est reveré de la plus grande partie des peuples de l'Asie, qui sont Mahométans.

Lady SPIRITUELLE.

Mais comment un si grand nombre de peuples, ont-ils pu se laisser séduire ?

Madem. BONNE.

Il y avoit certains points dans la religion de *Mahomet*, bien propres à séduire les hommes. Par exemple : Il leur permet d'avoir autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir : il leur promet, pour l'autre vie, un paradis où l'on fera bonne chère, où l'on boira d'excellentes liqueurs qui ne pourront enivrer ; car pour celles qui peuvent faire perdre la raison, elles sont défendues aux Mahométans. Mais ce qui a beaucoup augmenté la religion de *Mahomet*, c'est qu'il défend à ses sectateurs l'étude des sciences & de la religion ; car il sentoit que sa secte ne pouvoit subsister qu'à l'aide de

l'ignorance. Tous leurs livres se bornoient à l'Alcoran, qui est un ouvrage de *Mahomet*. C'est un recueil de sentences & de prières sans aucun ordre ; j'en ai lu une partie, mais comme il m'ennuyoit, je n'ai pas eu le courage de l'achever.

Lady SPIRITUELLE.

Est-ce qu'on n'imprime point des livres chez les Turcs ?

Madem. BONNE.

On dit, qu'ils ont une imprimerie depuis plusieurs années : mais si cela est vrai, cela est bien nouveau & contraire à leurs principes.

Lady SENSEE.

Ma Bonne, voulez-vous me permettre de raconter à ces Dames ce qui arriva, quand les Mahométans prirent la ville d'Alexandrie.

Madem. BONNE.

Volontiers, ma chère.

Lady SENSE'E.

Il y avoit dans la ville d'Alexandrie une bibliothèque magnifique, que les rois d'Egypte avoit faite avec un soin extraordinaire. Ce n'étoit pas des livres comme les nôtres, Mesdames ; car en ce tems-là, on ne favoit pas imprimer : c'étoit des livres écrits à la main. Les Mahométans ayant pris cette ville, un savant, qui s'étoit fait ami de leur général, lui demanda cette grande quantité de livres. Le général n'ôsa lui accorder sa demande, & il écrivit à son maître, pour favoir ce qu'on devoit faire de cette bibliothèque. Voici ce que son maître lui répondit : *S'il n'y a dans tous ces livres, que les mêmes choses qui sont dans l'Alcoran, ils sont inutiles, ainsi il faut les brûler : que s'il y a autre chose, il faut les brûler encore.* On brûla donc cette bibliothèque, & il y avoit une si grande quantité de livres, qu'il y en eut assez pour échauffer les bains publics pendant six mois.

Lady SPIRITUELLE.

Ah ! ma Bonne, quel dommage ! J'aurois dit comme ce savant, donnez-moi tous

XXVIII. DIALOGUE. 903

ces livres ; j'aurois passé toute ma vie à les lire.

Lady TEMPÊTE.

Vous aimez donc bien la lecture, Madame.

Lady SPIRITUELLE.

Plus que toute chose au monde, plus que l'opéra, la comédie, le bal, la promenade. Je consentirois de tout mon cœur à aller dans une prison, pourvu qu'on me promet de me fournir assez de livres pour lire, depuis le matin jusqu'au soir.

Lady TEMPÊTE.

Je ne suis pas de votre goût. Je n'ai jamais pu souffrir la lecture, & ce n'est que pour obéir à ma Bonne, que je lis à présent. Dans le commencement cela m'ennuyoit à la mort : à présent cela m'ennuye moins, mais je sens bien pourtant que je n'aimerai jamais la lecture autant que vous le dites. C'est une fureur.

Madem. BONNE.

Vous avez raison, ma chère, c'est une fureur. Je l'avois comme *Lady Spirituelle*,

quand j'étois à son âge, & je ne suis guère plus raisonnable sur cet article. J'avoue que c'est un défaut d'aimer la lecture avec cet excès; mais, ma chère, c'en est un bien plus grand, de ne point du tout aimer la lecture. C'est le défaut des sottes: & si j'avois ce défaut, je me hâterois de m'en corriger, & je le cacherois bien soigneusement, de crainte qu'on ne me prit pour une stupide.

Lady TEMPETE.

Mais à quoi cela est-il bon d'aimer la lecture?

Madem. BONNE.

A mille choses, ma chère. On s'instruit en lisant, on se corrige, on s'amuse, & comme le dit *Lady Spirituelle*, une personne qui aime la lecture, ne s'ennuyeroit pas dans un désert, dans une prison même. D'ailleurs le tems, qu'on donne à la lecture, est bien mieux employé, que celui qu'on perd au jeu, & à courir les spectacles. Adieu, mes enfans, le tems de notre leçon est passé.

XXIX. DIALOGUE.

Vingt & huitième Journée.

Madem. BONNE.

QU' AVEZ-vous, *Lady Charlotte*,
vous avez les yeux rouges ; est-ce que
vous avez pleuré ?

Lady CHARLOTTE.

Je ne mérite pas d'être dans la compa-
gnie de ces Dames, ma Bonne : j'ai été
méchante comme un démon, depuis que
je ne vous ai vue.

Madem. BONNE.

Cela est bien mal, ma chère ; mais vous
reconnoissez votre faute, & vous en êtes
fâchée ; c'est déjà quelque chose : il ne
s'agit plus que de la reparer. Commencez
d'abord par l'avouer devant ces Dames.

Lady CHARLOTTE.

Je n'ôserai jamais, ma Bonne, cela est trop horrible, & ces Dames ne pourroient plus me souffrir.

Madem. BONNE.

Elles n'auroient guères de charités, si elles pensoient ainfi, ma chère. Elles savent que nous sommes toutes capables de commettre les plus grandes fautes. Si nous ne les faisons pas, c'est par une pure miséricorde de Dieu ; & celle, qui seroit assez orgueilleuse pour mépriser un pécheur qui se repent, seroit elle-même bien criminelle devant le Seigneur. Mais, ma chère, quand même il seroit vrai, que ces Dames vous mépriseroient à cause de votre faute, il faudroit consentir à cette humiliation. Vous n'avez pas crain de vous rendre méprisable aux yeux de Dieu en péchant, & vous craignez d'être méprisée des créatures ; cela n'est pas raisonnable. Je gage que c'est votre orgueil qui a causé votre faute ; il faut le punir en l'avouant.

Lady

Lady CHARLOTTE.

Vous avez raison, ma Bonne. Mon orgueil fait, que je regarde les domestiques comme mes esclaves, & cela fait que je me mets en colère, quand ils me contredisent. Hier, après avoir beaucoup mangé, je m'amusois à rompre mon pain par morceaux, & à le jeter contre terre ; ma gouvernante a dit à ma servante, de m'ôter ce pain, & moi, j'ai dit que j'avois encore faim, & que je le voulois manger. Je mentois, ma Bonne, je n'avois plus faim, c'étoit par esprit de contradiction. Ma gouvernante, qui voyoit bien cela, a commandé à cette fille une seconde fois, de m'ôter mon pain, & comme elle a obéi, je lui ai donné un soufflet, j'ai frappé des pieds, j'ai voulu l'égratigner.

Madem. BONNE.

Vous aviez raison d'être honteuse, ma chère, cela est bien horrible ; mais je ne veux pas vous faire des reproches, car je vois que vous vous en faites à vous-même. Avant de vous dire ce que vous devez

faire, pour reparer cette faute, je vai vous raconter une histoire.

Il y avoit dans la ville d'Athènes une jeune demoiselle, nommée *Elise*, qui étoit à peu près de votre humeur. Elle avoit un grand nombre d'esclaves, qu'elle rendoit les plus malheureuses personnes du monde; elle les battoit, leur disoit des injures; & quand des personnes de bon sens lui disoient, qu'elle avoit tort d'agir ainsi, elle répondoit: ces créatures sont faites pour souffrir mes humeurs; c'est pour cela que je les ai achetées, que je les nourris, que je les habile; elles sont encore trop heureuses de trouver du pain auprès de moi. Cette méchante fille avoit surtout une femme de chambre qu'on nommoit *Mira*, qui étoit son souffre-douleur; cependant c'étoit la meilleure créature du monde, & malgré les mauvaises façons de sa maitresse, elle lui étoit fort attachée, elle excusoit ses défauts tant qu'elle pouvoit, & elle eut donné tout son sang pour la rendre plus raisonnable. *Elise* eut un voyage à faire par mer, & comme c'étoit pour une affaire pressée, & qu'elle ne devoit pas être longtems, elle ne prit avec

elle que sa femme de chambre. A peine fut-elle en pleine mer, qu'il s'éleva une grande tempête, qui éloigna le vaisseau de sa route. Après qu'il eut couru la mer pendant plusieurs jours, ceux, qui conduisoient le vaisseau, aperçurent une île, comme ils ne savoient où ils étoient, & qu'il n'avoient plus de vivres, il fallut y aborder. En entrant dans le port, une chaloupe vint au devant d'eux, & ceux, qui étoient dans cette chaloupe, demandèrent à tous ceux du vaisseau, quels étoient leurs noms & leurs qualités. L'orgueilleuse *Elise* fit écrire les titres de sa famille, & il y en avoit plus d'une page. Elle croyoit que cela obligeroit ces gens-là, à la respecter. Elle fut donc fort surprise, lorsqu'ils lui tournèrent le dos, sans lui faire politesse ; mais elle le fut bien d'avantage, quand son esclave eut déclaré son nom & sa qualité, car ces gens lui rendirent toutes sortes de respect, & lui dirent, qu'elle pouvoit commander dans le vaisseau où elle étoit la maitresse. Ce discours impatienta *Elise*, qui dit à son esclave : je vous trouve bien impertinente, d'écouter les discours de ces gens-là. Tout beau, ma-

dame, lui dit le maître de la chaloupe : vous n'êtes plus à Athènes. Apprenez que trois cens esclaves, au désespoir des mauvais traitemens de leurs maîtres, se sauvèrent dans cette île il y a trois cens ans ; ils y ont fondé une république, où tous les hommes sont égaux ; mais ils ont établi une loi, à laquelle il faut vous soumettre de gré, ou de force. Pour faire sentir aux maîtres, combien ils ont eu tort, d'abuser du pouvoir qu'ils avoient sur leurs domestiques, ils les ont condamnés à être esclaves à leur tour. Ceux, qui obéissent de bonne grace, peuvent espérer qu'on leur rendra la liberté ; mais ceux, qui refusent de se soumettre à nos loix, sont esclaves pour toute leur vie. On vous donne toute cette journée pour vous plaindre, & vous accoutumer à votre mauvais sort ; mais si demain vous faites le plus petit murmure, vous êtes esclave à jamais. *Elise* profita de la permission, & vomit mille injures contre cette île & ses habitans ; mais *Mira*, profitant d'un moment, où personne ne la voyoit, se jetta aux pieds de sa maîtresse, & lui dit : consolez-vous, madame, je n'abuserai pas de votre malheur, & je

vous respecteraï toujors comme ma maîtresse. La pauvre fille le pensoit, comme elle le disoit ; mais elle ne connoissoit pas les loix du païs. Le lendemain, on la fit venir devant les magistrats avec sa maîtresse, qui étoit devenue son esclave. *Mira*, lui dit le premier magistrat, il faut vous instruire de nos coûtumes ; mais souvenez-vous bien, que si vous y manquez, il en couteroit la vie à votre esclave *Elise*. Rapellez-vous bien fidèlement la conduite qu'elle a eue avec vous dans Athènes ; il faut pendant huit jours que vous la traitiez comme elle vous a traitée. Il faut le jurer tout-à-l'heure. Au bout de huit jours, vous serez la maîtresse de la traiter, comme il vous plaira. Et vous, *Elise*, souvenez-vous que la moindre désobéissance vous rendroit esclave pour le reste de vos jours. A ces paroles, *Mira* & *Elise* se mirent à pleurer. *Mira* même se jetta aux pieds du magistrat, & le conjura de la dispenser de faire ce serment ; car, ajouta-elle, je mourrai de douleur, s'il faut que je le garde. Levez-vous, madame, dit le magistrat à *Mira*, cette créature vous traitoit donc d'une manière bien terrible, puis-

que vous frémissez de l'imiter. Je voudrois que la loi me permit de vous accorder ce que vous me demandez, mais cela n'est pas possible. Tout ce que je puis faire en votre faveur, c'est d'abrèger l'épreuve, & de la réduire à quatre jours; mais ne me répliquez pas: car si vous dites un mot, vous ferez les huit jours entiers. *Mira* fit donc ce serment, & on annonça à *Elise*, que son service commenceroit le lendemain. On envoya chez *Mira* deux femmes, qui devoient écrire toutes ses paroles & ses actions pendant ces quatre jours. *Elise*, voyant que c'étoit une nécessité, prit son parti en fille d'esprit; car malgré sa hauteur, elle en avoit beaucoup. Elle résolut donc d'être si exacte à servir *Mira*, qu'elle n'auroit point occasion de la maltraiter; elle ne se souvenoit pas que cette fille devoit copier ses caprices & ses mauvaises humeurs. Le matin du jour suivant, *Mira* sonna, & *Elise* manqua se casser le cou pour courir à son lit, mais cela ne lui servit de rien; *Mira* lui dit d'un ton aigre, à quoi s'occupoit cette salope? elle ne vient jamais qu'un quart-d'heure après que j'ai sonné. Je vous assure, ma-

dame, que j'ai tout quitté quand je vous ai entendue. Taisez-vous, lui dit *Mira*, vous êtes une impertinente raisonneuse, qui ne fait que répondre mal à propos : donnez-moi ma robe, que je me leve. *Elise*, en soupirant, fut chercher la robe que *Mira* avoit mise la veille, & la lui apporta ; mais *Mira*, la lui jettant dans le visage, lui dit, que cette fille est bête, il faut lui dire tout : ne devez-vous pas savoir, que je veux mettre aujourd'hui ma robe bleue ? *Elise* soupira encore, mais il n'y avoit pas le petit mot à dire ; elle se souvenoit fort bien, qu'il eut fallu dans Athènes, que la pauvre *Mira* eut deviné ses caprices pour s'empêcher d'être grondée. Quand sa maîtresse fut habillée, & qu'elle lui eut servi son déjeûner, elle descendit pour déjeûner à son tour ; mais à peine fut-elle assise que la cloche sonna, cela arriva plus de dix fois dans une heure, & c'étoit pour des bagatelles que *Mira* la faisoit monter. Tantôt elle avoit oublié son mouchoir dans une autre chambre, une autre fois c'étoit pour ouvrir la porte à son chien, & toujours pour des choses de pareille conséquence. Il falloit pourtant

descendre & monter deux grands eſcaliers, enſorte que la pauvre *Elife* ne pouvoit plus ſe ſoutenir, tant elle étoit laſſe, & diſoit en elle-même : hélas ! la pauvre *Mira* a bien eu à ſouffrir avec moi ; car il lui falloit recommencer ce train de vie tous les jours. A deux heures, madame annonça qu'elle vouloit aller au ſpectacle, & qu'il falloit la coëffer. Elle dit à *Elife*, qu'elle vouloit que ſes cheveux fuſſent accommodés en groſſes boucles ; mais enſuite, elle trouva que cela lui rendoit la tête trop groſſe, elle fit donc défaire cette frifure, pour en faire une autre, & juſqu'à ſix heures qu'elle ſortit. *Elife* fut contrainte de reſter debout, encore eut-elle à eſſuyer mille bruſqueries ; elle étoit une bête, une mal-adroite, qui ne gagnoit pas l'argent qu'elle dépenſoit. *Mira* revint du ſpectacle à deux heures de nuit, parcequ'elle avoit ſoupé en ville, & elle revint de fort mauvaiſe humeur, à cauſe qu'elle avoit perdu ſon argent au jeu ; elle ſ'en vengea en cherchant querelle à ſa femme de chambre, & comme celle-ci, en la décoëffant, lui tira les cheveux par accident, elle lui donna un ſoufflet. La patience manqua échaper à

Elise ; mais elle se souvint qu'elle en avoit donné plus de dix à *Mira*, & ce souvenir l'engagea à se taire. Je veux sortir demain à dix heures, & mettre ma coëffure de dentelle, dit *Mira* à *Elise*. Elle n'est pas blanche, madame, lui dit la femme de chambre, & vous savez qu'il me faut cinq heures pour la blanchir. Madame, dirent les deux femmes de l'île à *Mira*, pensez donc, que cette pauvre fille a besoin de dormir. Elle sera bien malade, quand elle passera une nuit, répondit *Mira* ; elle est faite pour cela. Hélas ! dit *Elise* en elle-même, je lui ai fait passer la nuit pour mes fantaisies, plus de vingt fois. *Mira*, pendant les quatre jours, répêta si bien toutes les sottises de sa maîtresse, qu'*Elise* conçut toute la dureté de sa conduite, & vit bien qu'elle avoit agi en barbare avec cette fille. Elle étoit si fatiguée lorsque les quatre jours furent finis, qu'elle tomba malade. *Mira* la fit coucher dans son lit, lui apporta elle-même ses bouillons, & la servit avec la même exactitude, que quand elle étoit dans Athènes ; mais *Elise* ne recevoit pas ses services avec la même hauteur : elle étoit si confuse du bon cœur de

son esclave, qu'elle eut consentit à être la sienne toute sa vie, pour réparer toutes les fautes qu'elle avoit faites à son égard. J'ai oublié de vous dire, qu'on avoit pris sur le vaisseau, où étoit *Elise*, quelques dames & gentils-hommes d'Athènes; mais comme ce n'étoit pas des personnes de son rang, elle les connoissoit peu, & ne s'en étoit guère occupée. Au bout d'un mois, on les rassembla toutes, & les juges, qui étoient nommés pour cela, examinèrent leur conduite, & commencèrent par interroger les maîtresses devenues esclaves, pour savoir, comment elles se trouvoient de leur nouvelle condition? Elles avouèrent toutes en soupirant, qu'il étoit bien dur pour elles d'être soumises à ceux auxquels elles devoient commander. Et pourquoi, leur demandèrent les juges, vous croyez-vous en droit de commander à vos esclaves? La nature a-t-elle mis entre vous & eux, une distinction réelle? Vous n'oseriez le dire. L'esclave, le domestique, & le maître, sortent du même père, & les dieux, en les plaçant dans des conditions si différentes, n'ont pas prétendu, que les uns fussent plus à leurs yeux que les autres. La vertu règle

les rangs devant la divine sagesse. C'est le seul titre dont elle fasse cas, & c'est pour faciliter l'exercice de toutes les vertus, qu'elle a permis les différentes conditions. L'esclave doit se distinguer par son attachement à son maître, sa fidélité, son amour pour le travail. Il faut que les maîtres, par leur douceur, leur charité, adoucissent ce que la condition d'esclave a de dur, & il faut que les esclaves, par leur affection, leur obéissance & leur zèle, payent leurs maîtres des bontés qu'ils ont pour eux. Vous avez fait l'épreuve des deux conditions, dit le juge aux maîtres devenus esclaves : que cela vous serve de leçon, quand vous serez retournés dans Athènes, & ne traitez jamais vos domestiques autrement que vous n'auriez souhaité d'être traité dans le tems que vous avez resté ici. Le juge, ensuite, s'adressant aux esclaves devenus maîtres, leur dit : la loi vous permet de rendre la liberté à vos esclaves, mais elle ne vous y force pas : vous pouvez les garder ici toute leur vie ; vous pouvez les renvoyer à Athènes ; vous pouvez, si vous le voulez, y retourner avec eux. Que tous ceux, qui veulent rendre la liberté à leurs

anciens maîtres, viennent écrire leurs noms sur ce livre. Le juge espéroit de *Mira*, qu'elle seroit la première à rendre la liberté à sa maîtresse ; mais elle resta à sa place, aussi bien qu'un autre femme, & un jeune homme qui avoit la plus belle phisionomie du monde. On demanda à cette femme, par quelle raison elle ne rendoit pas la liberté à sa maîtresse, qui étoit une bonne vieille ? C'est, répondit-elle, parcequ'ayant été son esclave vingt ans, il est juste que j'aie ma revanche pendant un pareil nombre d'années ; je suis lassé d'obéir, & je veux goûter plus longtems le plaisir de commander à mon tour : cette esclave se nommoit *Bélise*. Dans le moment ce jeune homme, qui avoit une si belle phisionomie, & qui se nommoit *Zénon*, s'avança, & dit au juge : je ne me suis point avancé pour signer l'acte de la liberté de mon maître, parcequ'il a cessé d'être esclave au moment que j'ai eu la liberté de le traiter selon ma volonté. Je lui demande bien pardon d'avoir été obligé de le maltraiter pendant huit jours. La loi m'ordonnoit de copier les mauvaises façons qu'il avoit eues à mon égard ; mais je vous as-

sure

sure que j'ai souffert plus que lui. Vous pouvez le faire partir pour Athènes, je m'offre à partir avec lui, à le servir même toute ma vie, s'il l'exige ; car enfin, il m'a acheté, je lui apartiens, & je ne crois pas pouvoir, en honneur, & en conscience, profiter d'un accident qui me rend la liberté, sans lui rendre l'argent avec lequel il m'a acheté. Ce garçon a répondu pour moi, dit *Mira*, son histoire est la mienne ; hâtez-vous de nous renvoyer à Athènes, monsieur ; le cœur me dit que j'y ferai plus heureuse ; car je me trompe fort, ou ma chère maitresse, qui a connu mon affection, me traitera avec plus de douceur que par le passé. *Elise* interrompit son esclave, & dit au juge : si je n'ai pas parlé plutôt, c'est que la honte & la confusion retenoient ma langue. Cette pauvre fille est digne d'être ma maitresse toute sa vie, & je ne mérite pas d'être son esclave. Je m'étois crue jusqu'à présent d'une autre espèce que la sienne, & je ne me trompois pas tout-à-fait. J'avois au dessus d'elle un nom, des richesses, de l'orgueil, de la dureté : elle avoit au dessus de moi un bon cœur, de la patience, de l'humanité, de la

générosité. Que serois-je devenue aujourd'hui, si elle n'avoit eu que mes titres ? Je reconnois donc avec plaisir sa supériorité sur moi. J'accepte pourtant la liberté qu'elle m'a rendue, & je la remercie de vouloir bien revenir avec moi dans Athènes ; car alors, j'aurai l'occasion de lui marquer ma reconnoissance, en partageant ma fortune avec elle, & en la regardant comme une amie respectable, dont je suivrai les conseils, & dont je tâcherai d'imiter les exemples. Le maître de *Zénon*, qui n'avoit encore rien dit, s'avança à son tour. Il se nommoit *Zénocrate*, & s'adressant aux juges, il leur dit : Je partage la confusion d'*Elise*. Comme elle, j'ai maltraité un esclave qui m'étoit de beaucoup supérieur par la noblesse de ses sentimens : comme elle, j'ai le regret le plus sincère de ma mauvaise conduite ; & comme elle, je veux la réparer en faisant à *Zénon* le sort le plus heureux. Le juge, alors, s'adressant à toute l'assemblée, prononça cet arrêt : “ L’es-
 “ clave, qui n'a point eu pitié de la situa-
 “ tion de sa vieille maîtresse, a les senti-
 “ mens d'une esclave, ainsi nous la con-
 “ damnons à rester dans l'esclavage le

“ reste de ses jours, c'est la condition qui
 “ convient à la bassesse de son cœur ; mais
 “ nous exhortons sa maîtresse à ne point
 “ abuser de l'autorité que nous lui rendons
 “ sur elle ; car sans cela, elle deviendrait
 “ aussi méprisable que cette créature.
 “ Ceux, qui ont choisi de renvoyer leurs
 “ maîtres à Athènes, & de demeurer dans
 “ notre île, y demeureront ; mais sous
 “ des qualités différentes. Parmi ceux-là,
 “ il y en a deux, qui ont maltraité leurs
 “ maîtres après que les huit jours de l'é-
 “ preuve ont été passés ; ces deux demeu-
 “ reront esclaves ici : car toute personne,
 “ qui manque d'humanité & de douceur,
 “ est née sans sentimens, & doit avec jus-
 “ tice demeurer dans la dernière des con-
 “ ditions, elle est faite pour cela, elle ne
 “ mérite que cela. Les autres, qui ont
 “ bien traité leurs maîtres, & comme ils
 “ eussent voulu qu'on les traitât eux-
 “ mêmes, nous les admettons parmi nos
 “ citoyens. Pour *Mira*, & *Zénon*, leur
 “ vertu est au dessus de nos éloges & de
 “ nos récompenses : quand même ils res-
 “ teroient esclaves toute leur vie, leurs
 “ sentimens les élèvent au dessus des rois ;

“ nous les abandonnons donc à la provi-
 “ dence des dieux, fans ôser décider de
 “ leur fort, qu’ils retournent à Athènes
 “ avec *Zénocrate & Elise* : ils sont dignes
 “ d’être maîtres ; mais qu’ils le deviennent
 “ ou non, ils seront toujourns les plus res-
 “ pectables de tous les humains, & hon-
 “ noreront la condition dans laquelle les
 “ dieux voudront les placer. ”

Elise & Zénocrate, avant de partir, re-
 mercièrent beaucoup les habitans de l’île,
 & leur dirent, qu’ils n’oublieroient jamais
 les leçons d’humanité qu’ils avoient reçues
 chez eux. Pendant le voyage qu’ils firent
 pour retourner à Athènes, *Zénocrate &*
Zénon, qui connurent plus particulièrement
 les bonnes qualités d’*Elise & de Mira*, en
 devinrent amoureux ; & les ayant deman-
 dées en mariage, ils furent écoutés favora-
 blement, & les épousèrent en arrivant à
 Athènes : & comme ces deux fidèles esclaves
 ne voulurent point se séparer de leurs
 maîtres, quoiqu’ils eussent reçus leur li-
 berté, ils furent chargés de la conduite de
 toute leur maison, & s’en acquitèrent avec
 un zèle & une fidélité qui peuvent servir
 d’exemple à tous ceux que la providence

a placés dans la servitude. Il est vrai, que leurs maîtres n'oublièrent jamais leurs vertus, & les traitèrent moins en personnes que le fort leur avoient soumises, qu'en amis qui méritoient toute leur confiance, leur affection, & même leurs respects.

Eh bien, *Lady Charlotte*, si nous étions dans l'île des esclaves, qu'est-ce qui nous arriveroit ?

Lady CHARLOTTE.

Ma servante m'égratigneroit, me donneroit un soufflet, m'appelleroit impertinente, insolente.

Madem. BONNE.

Cela feroit juste, ma chère ; mais je n'en exige pas tant. Il faut pourtant punir cette faute. Demain je me trouverai chez vous à l'heure du dîner ; je ferai assieoir votre servante à votre place à table, & vous la servirez, s'il vous plaît. Vous frémissez, *Lady Tempête*.

Lady TEMPÊTE.

Oui, ma Bonne ; il me semble, que je ne pourrois jamais me résoudre à faire cela :

d'ailleurs, ces créatures là sont si insolentes, si prêtes à vous manquer de respect, que j'aurois peur de les autôriser.

Madem. B O N N E.

Vous êtes dans l'erreur, ma chère. Ce sont vos vices qui vous attirent le mépris de vos domestiques, & jamais ce que vous faites pour les reparer. J'ai connu une mademoiselle *Tomelle*, qui avoit été fille de garderobe de mademoiselle de *Beaujolois*, princesse du sang royal en France. Mademoiselle de *Beaujolois* avoit le meilleur cœur du monde, mais elle étoit si vive, qu'il lui échappoit souvent de dire des choses dures. Voici ce que mademoiselle *Tomelle* m'a raconté à ce sujet.

Un jour, mademoiselle *Beaujolois* mit sur sa toilette de l'eau d'orange dans une tasse à café. La pauvre *Tomelle*, qui étoit une grande rangeuse, voyant cette tasse à café hors de sa place, crut qu'on avoit oublié de l'y remettre, & sans sentir ce qui étoit dedans, elle jetta cette eau dans un bassin. Quand la princesse vint s'habiller, elle demanda son eau de fleur d'orange, & *Tomelle* lui ayant avoué qu'elle l'avoit prise

pour de l'eau commune & qu'elle l'avoit jettée, elle lui dit plusieurs paroles mortifiantes. Mademoiselle de *Beaujolois* avoit une sœur, plus jeune qu'elle, & qui a épousé depuis le prince de Conti : cette dernière étoit douce comme un ange. Quand elle fut seule avec sa sœur, elle lui dit : en vérité, ma chère sœur, si j'avois fait une aussi grande faute que celle que vous avez commise ce matin, je ne dormirois pas cette nuit. Mademoiselle de *Beaujolois*, qui avoit oublié sa brusquerie, demanda à sa sœur, ce que c'étoit que ce gros péché qu'elle lui reprochoit ; & l'autre lui rappella sa brusquerie. N'est-ce que cela ! lui dit la princesse aînée, en riant. Ah ! ma sœur, lui dit la cadette, vous m'affligez : appelez vous une petite faute, une brusquerie qui a percé le cœur de la pauvre *Tomelle* ? Depuis ce matin, vous l'avez rendue malheureuse, & je suis sûre qu'elle n'a pas mangé un morceau de bon cœur. Les paroles des princes portent la joye, ou le desespoir dans l'ame de ceux qui les approchent, & ils doivent prendre garde, à ne jamais se permettre un terme dur, ou méprisant ; c'est une épée tranchante

qui déchire le cœur de celui à qui elle s'adresse, surtout si c'est une personne qui ait de l'affection pour nous. Hâtez-vous, ma sœur, de rendre la joye à cette pauvre fille, en réparant votre faute à son égard. Ma sœur, répondit mademoiselle de *Beaujolois*, je vous ai une vraie obligation de la réflexion que vous me faites faire ; elle est bien juste, & je vous promets de prendre garde à ce que je dirai à l'avenir. Mais comment réparer le passé ? Vous ne voudriez pas, sans doute, que je demandasse excuse à cette femme, qui est moins que la dernière de mes femmes de chambre ? Et pourquoi craindriez vous de lui demander excuse, puisque vous l'avez offensée mal à propos ? lui répondit la princesse cadette. Croyez-moi, ma sœur, une personne de notre rang se dégrade & devient méprisable quand elle fait des fautes : mais elle se remet à sa place, & se fait estimer quand elle a le courage de les réparer. Vous avez beau dire que cette fille est bien au dessous de vous ; cette différence n'est réelle, qu'autant que vous avez plus de vertus qu'elle. Voilà ce que la raison m'a appris, ma chère sœur ; & voilà ce que

votre bon esprit vous découvrira, si vous voulez y faire attention. Effectivement mademoiselle de *Beaujolois* sentit la vérité de ce que sa sœur lui disoit. C'est la coutume en France, que la personne la plus distinguée présente la chemise à la reine, ou aux princesses, quand elles s'habillent, & c'est ordinairement la première dame d'honneur. Quand mademoiselle de *Beaujolois* s'habilla le soir, elle dit à sa première dame du palais : permettez, je vous prie, madame, que *Tomelle* me donne ma chemise, je l'ai brusquée ce matin, & j'en ai un vrai regret. Cette pauvre fille se tenoit cachée derrière les autres, & n'ôsoit se montrer ; quelle fut sa joye lorsqu'elle entendit sa maitresse parler ainsi. Après lui avoir donné sa chemise, elle se jetta à ses pieds, & lui baïsa la main que la princesse lui présenta ; mais elle la mouilla de ses larmes, & elle me disoit qu'elle étoit si humiliée, qu'elle eut voulu, pour reconnoitre cette bonté, rentrer en terre, & qu'elle se reprochoit comme un sacrilège les murmures qu'elle avoit faits contre une si bonne maitresse. Voilà, Mesdames, l'effet que produit sur les domestiques la reparation

de vos fautes ; elle les humilie, elle les affectionne ; ainsi j'espère que *Lady Charlotte* fera ce que je lui ai dit pour réparer sa faute.

Lady CHARLOTTE.

Oui, ma Bonne, je le ferai de tout mon cœur, je ne suis pas aussi grande dame que cette princesse, pourquoi ne réparerois-je pas ma faute aussi bien qu'elle ?

Lady SPIRITUELLE.

Où sont présentement ces deux princesses, ma Bonne ?

Madem. BONNE.

Elles sont mortes toutes deux assez jeunes, ma chère, & j'aurois mille bonnes choses encore à vous dire d'elles, mais il nous reste bien peu de tems, ainsi ce fera pour la première fois. *Miss Molly*, répétez votre histoire.

Miss MOLLY.

Salomon, se voyant tranquille dans son royaume, pensa sérieusement à bâtir un

temple au Seigneur. Il demanda à *Hiram*, roi de Tyr, du bois de cédre, qui est un bois précieux, & il s'en servit pour bâtir le temple, qu'il fit couvrir d'or en partie; il y avoit aussi un autel d'or, dix chandeliers, & une grande partie des vaisseaux du temple étoient d'une matière précieuse, ou admirables pour leur travail. Après que cet édifice superbe fut achevé, *Salomon* y fit porter l'arche, qui renfermoit les tables de pierre, où Dieu avoit écrit sa loi. Ensuite, *Salomon* fit la dédicace de ce temple, en immolant un grand nombre de victimes, puis il pria le Seigneur de vouloir résider, c'est-à-dire, demeurer d'une manière particulière dans cette maison qu'il lui avoit bâtie, reconnoissant pourtant qu'elle n'étoit pas digne de celui que les cieux ne peuvent contenir. Il le pria d'écouter les vœux de ceux qui le prioient dans ce temple, & le Seigneur, voulant lui montrer qu'il exauçoit sa prière, remplit le temple d'une nuée qui empêcha pendant quelque tems les prêtres de s'acquitter de leurs fonctions. *Salomon*, ayant béni le peuple qui étoit assemblé, se retira dans sa maison, & la même nuit, Dieu lui apparût, pour lui dire, qu'il

avoit exaucé ses prières, & pour lui recommander encore une fois d'être fidèle à ses commandemens.

Salomon ensuite se bâtit un palais, & un à son épouse ; puis il s'apliqua à faire fleurir le commerce dans ses états, & il y réussit si bien, que l'argent étoit aussi commun à Jérusalem que les pierres. Il établit aussi un si bel ordre dans sa maison, qu'on en parloit dans tout le monde. La reine de *Saba* quitta même son royaume pour venir à Jérusalem, admirer la sagesse de ce grand roi. Mais *Salomon*, dans sa vieillesse, abandonna le chemin de la vertu, & ce fut l'amour des femmes qui lui fit oublier ce qu'il devoit au Seigneur. Il eut jusqu'à mille femmes, dont sept cens étoient princesses ; & comme il les avoit prises parmi les nations, qui n'avoient pas été détruites dans la terre promise, quoique Dieu eut expressément défendu ces mariages, ces femmes idolâtres exigèrent, qu'il bâtit des autels à leurs faux dieux. Il fut assez lâche pour leur obéir, & même il y sacrifia avec elles. Alors, Dieu abandonna *Salomon*, & lui suscita des ennemis. Il envoya même un prophète vers un jeune homme, nommé *Jéroboam*,

boam, & le prophète, lui ayant coupé son manteau en douze parts, lui dit : prends dix morceaux de ce manteau ; de même je diviserai le royaume, & je t'en donnerai dix parts, mais je laisserai le reste au fils de *Salomon*, à cause de *David* mon serviteur. Dieu apparut aussi une dernière fois à *Salomon* ; mais ce fut pour lui reprocher son ingratitude, & lui annoncer le démembrement de son royaume : toutefois, il lui dit que cela n'arriveroit qu'après sa mort, à cause de *David* son père. *Salomon*, ayant appris qu'un prophète avoit promis une partie de son royaume à *Jéroboam*, chercha à faire périr ce jeune homme ; mais il se sauva en Egypte, & ne revint qu'après la mort de *Salomon*, qui arriva quelque tems après. Or, *Salomon* n'avoit pas écrit seulement sur tous les arbres, & les plantes ; mais aussi sur tous les animaux ; il avoit aussi composé un livre de *Proverbes*, ou de belles sentences.

Madem. BONNE.

Voyez, *Lady Spirituelle*, le cas qu'il faut faire de la science, quand elle n'est pas accompagnée de la vertu.

VOL. IV.

4 L

Madem. B O N N E.

Vous avez bien raison, ma Bonne: je suis bien affligée, quand je pense que *Salomon* est devenu si méchant, & si ingrat envers Dieu. Il y a une chose dans ce que *Mifs Molly* vient de nous rapporter, qui me fait craindre, qu'il ne soit mort dans son péché; c'est, qu'au lieu de se soumettre aux ordres de Dieu, qui vouloit partager le royaume entre son fils & *Jéroboam*, il voulut faire périr le dernier.

Madem. B O N N E.

Votre réflexion est bonne, ma chère, mais comme l'Ecriture ne l'a pas condamné, nous ne devons pas le condamner non plus. Continuez, *Lady Mary*.

Lady MARY.

Roboam, fils de *Salomon*, ayant assemblé le peuple pour se faire couronner roi, ses sujets lui dirent, votre père nous a imposé de grands tributs; soulagez-nous un peu à présent que vous montez sur son trône. *Roboam* demanda trois jours pour répondre, & ayant consulté les vieillards, dont son père suivoit les conseils, ils lui répondirent: la demande du peuple est juste, & si vous

lui cédez dans cette occasion, il vous obéira toujours fidèlement. *Roboam* consulta ensuite les jeunes gens, avec lesquels il avoit été élevé, & il lui dirent : gardez-vous bien de céder au peuple, il faut lui répondre, qu'au lieu de diminuer les taxes, vous les augmenterez. Alors vous serez craint, & personne n'osera vous résister. *Roboam* suivit ce mauvais conseil, & dix des tribus se révoltèrent & choisirent *Jéroboam* pour leur roi ; les seules tribus de *Juda*, & de *Benjamin*, restèrent fidèles à *Roboam*. Ainsi, depuis ce tems il y eut deux royaumes : Celui d'Israël, où régnoit *Jéroboam*, & celui de *Juda*, où régna *Roboam* & sa postérité. Cependant, *Jéroboam* dit en lui-même : si je laisse aller le peuple sacrifier à Dieu dans Jérusalem, ils reprendront l'affection naturelle qu'ils ont pour le sang de *David*, & ils me feront mourir pour faire leur paix avec *Roboam*. Pour prévenir ce malheur, *Jéroboam* fit faire deux veaux d'or, qu'il exposa en public, & dit aux dix tribus : c'est ici les dieux qui vous ont tirés d'Égypte. Ainsi, *Jéroboam* fit adorer les dieux à son peuple. Un jour qu'il étoit auprès de l'autel, pour y faire fumer l'encens, Dieu lui envoya un prophète, qui lui

dit, il naîtra un fils du sang de *David* qui aura nom *Jofias*; il arosera cet autel du sang des sacrificateurs; & comme vous pourriez douter que je fusse envoyé du Seigneur, je vai le prouver par un miracle: que cet autel se fonde, & que la cendre, qui est dessus, se répande! *Jéroboam* étendit sa main pour faire signe qu'on arrêtât ce prophète: mais la main qu'il avoit étendue se sécha, & l'autel se fendit. *Jéroboam* effrayé, dit au prophète: priez le Seigneur pour moi, afin qu'il me rende l'usage de ma main. L'homme de Dieu lui ayant accordé sa demande, la main du roi revint dans son premier état, & il pria le prophète d'entrer dans sa maison pour manger un morceau. Cet homme lui répondit: quand vous me donneriez la moitié de votre royaume, je ne pourrois pas le faire, car le Seigneur m'a défendu de manger un morceau jusqu'à ce que je fusse de retour chez moi. Il partit donc sur le champ; mais un méchant prophète lui ayant dit sur le chemin, que Dieu lui avoit révéle son arrivée, & lui avoit commandé de lui offrir à manger: il se laissa tenter, & mangea. Il en fut sévèrement puni; car, comme il eut repris le chemin de sa maison, un lion sortit d'une forêt qui l'étrangla,

mais il ne toucha point à l'âne, & il resta auprès de ce corps mort, sans y toucher, pour marquer que ce n'étoit pas la faim, mais l'ordre de Dieu qui l'avoit fait sortir de cette forêt.

Madem. BONNE.

Continuez, Lady *Charlotte*.

Lady CHARLOTTE.

Jéroboam n'ayant point corrigé sa mauvaise vie, Dieu frappa son fils d'une grande maladie, & le roi dit à sa femme, d'aller consulter le prophète (qui lui avoit promis le trône) sur la maladie de son fils, mais il lui commanda de se déguiser. Elle le fit inutilement, le prophète, à qui Dieu avoit révélé sa venue, l'ayant entendu parler, lui dit : entrez, femme de *Jéroboam* ; quand vous mettrez le pied sur le pas de votre porte, votre fils mourra. Il sera le seul de votre famille, qui entrera dans le tombeau de ses pères, parceque Dieu a reconnu quelque chose de bon en lui. Pour ce qui regarde le reste de vos descendans, ceux qui mourront dans la ville, seront mangés par les chiens, & ceux qui mourront à la campagne, seront mangés par les oiseaux ; parceque *Jéroboam*, au lieu de ser

vir l'Eternel, qui lui avoit donné un royaume, a incité le peuple à servir des dieux étrangers. Dans la fuite, cette parole de Dieu fut accomplie ; car un nouveau prince s'éleva dans Israël, qui fit périr la famille de *Jéroboam*. Mais, ce nouveau roi n'ayant pas été plus fidèle à Dieu, un autre prince traita les siens, comme il avoit traité la famille de son maître. Il arriva encore d'autres changemens dans la succession des rois d'Israël ; mais ils furent tous méchans jusqu'à *Achab*, qui fut encore plus méchant que les autres, & qui épousa *Jésabel*, fille du roi des Sydoniens.

Les peuples de Juda ne furent pas plus fidèles à Dieu que les Israélites, &, comme eux, ils adorèrent de fausses divinités ; mais le petit-fils de *Salomon*, qui se nommoit *Aza*, & qui fut roi de Juda, marcha fidèlement dans la voie des commandemens du Seigneur ; il ôta même la régence à sa mère, parcequ'elle avoit une idole.

Lady SPIRITUELLE.

Il faut avouer, ma Bonne, que les Juifs étoient bien stupides, & avoient un grand penchant à l'idolâtrie. Quoi, après tous les miracles que Dieu avoit fait en faveur de

leurs pères, ils purent écouter tranquillement le discours de *Jéroboam*, qui leur disoit, en leur montrant les veaux d'or qu'il avoit fabriqué : voici les dieux qui vous ont tirés d'Egypte. En vérité, ces gens-là m'impatientent avec leur stupidité.

Lady SENSEE.

Et *Jéroboam*, ma chère, qui voit sa main devenir sèche, qui en obtient la guérison, & qui malgré cela, retourne à ses idoles ?

Madem. BONNE.

Vous ne croyez pas, sans doute, qu'il s'imagina qu'il y eut aucune divinité dans ses veaux ; mais l'ambition, dont il étoit dévoré, ne lui permettoit pas de suivre les lumières de sa conscience. Quant à ce que dit *Lady Spirituelle*, que les Israélites avoient un grand penchant à l'idolâtrie, ils y en avoient sans doute beaucoup ; mais ce fut moins ce penchant, que le mauvais exemple des peuples, dont ils étoient environnés, qui les y entraîna si souvent. Voyez-vous présentement, mes Dames, la sagesse & l'équité des ordres, que Dieu leur avoit donné en entrant dans la terre promise ? *Vous exterminerez tous les peuples qui y habitent.* J'ai vu des gens qui osoient dire, que cet ordre étoit cruel : c'est qu'ils n'avoient jamais réfléchi sur ce qui arriva aux Israélites, pour avoir désobéi à cet ordre.

C'est une chose certaine, mes enfans, qu'il seroit plus avantageux aux pécheurs, de mourir après le premier crime, que de rester longtems sur la terre, pour en commettre des nouveaux. Je me suis déjà servie de cette comparaison à ce que je crois. Ce seroit une miséricorde mal placée, d'accorder la grace à un homme qu'on auroit trouvé tuant les passans, pour avoir leur argent. La charité pour tout le public, pour cet homme même, exige qu'on lui ôte la vie, & un prince, qui par une compassion mal placée, lui donneroit la vie & la liberté, auroit à se reprocher tous les meurtres qu'il feroit ensuite. Telle fut la compassion que conçurent les Israélites, contre des peuples que Dieu avoit condamnés justement, parceque leurs crimes étoient à leur comble : parcequ'il savoit qu'au lieu de se corriger à l'avenir, ils continueroient dans leurs méchancetés, & seroient une occasion de pécher aux Israélites, en les poussant à devenir idolâtres, & par leurs conseils, & par leurs mauvais exemples. Que cela nous aprenne, mes enfans, à respecter les ariêts du Seigneur, quand même ils seroient contraires à nos petites lumières, persuadées qu'étant la justice même, il ne peut jamais avoir rien ordonné que de juste.

FIN du quatriéme Tome.





AB W 677 25

(4)



MAGASIN

DES

ENFANTS,

OU

DIALOGUES

ENTRE

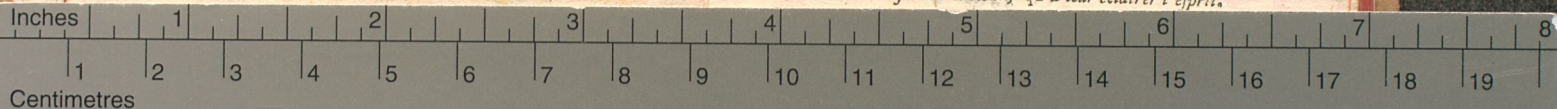
une sage GOUVERNANTE

ET

plusieurs de ses ELEVES de la première
DISTINCTION,

DANS lesquels on fait *penser, parler, agir* les jeunes gens
suivant le génie, le tempérament, & les inclinations
d'un chacun.

ON y représente les *défauts* de leur âge, & l'on y montre
de quelle manière on peut les en *corriger*: on s'applique
autant à leur former le cœur, qu'à leur éclairer l'esprit.



Farbkarte #13

B.I.G.

Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black

